



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

JEFFREY ASPIN
PRINTS & BOOKS
115, CUTTON
MINE, ENGLAND

**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 914

**OXFORD
1992**

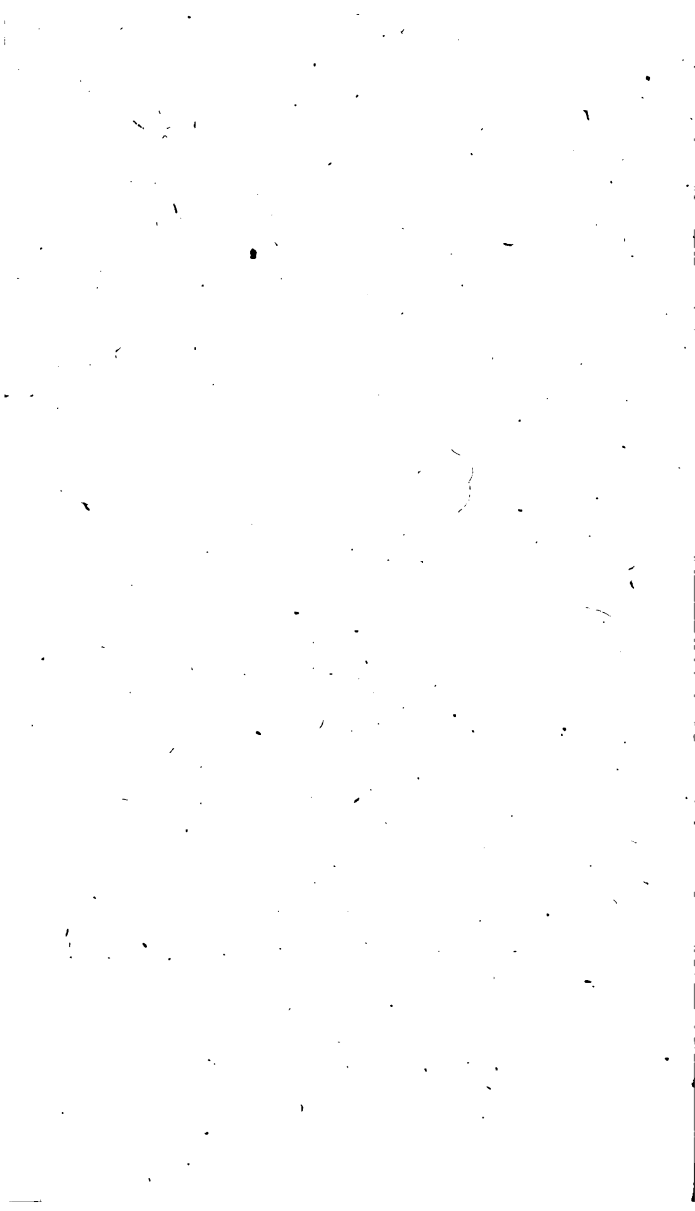




Q2

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE









BIBLIOTHEQUE

DE

CAMPAGNE,

OU

AMUSEMENS

DE

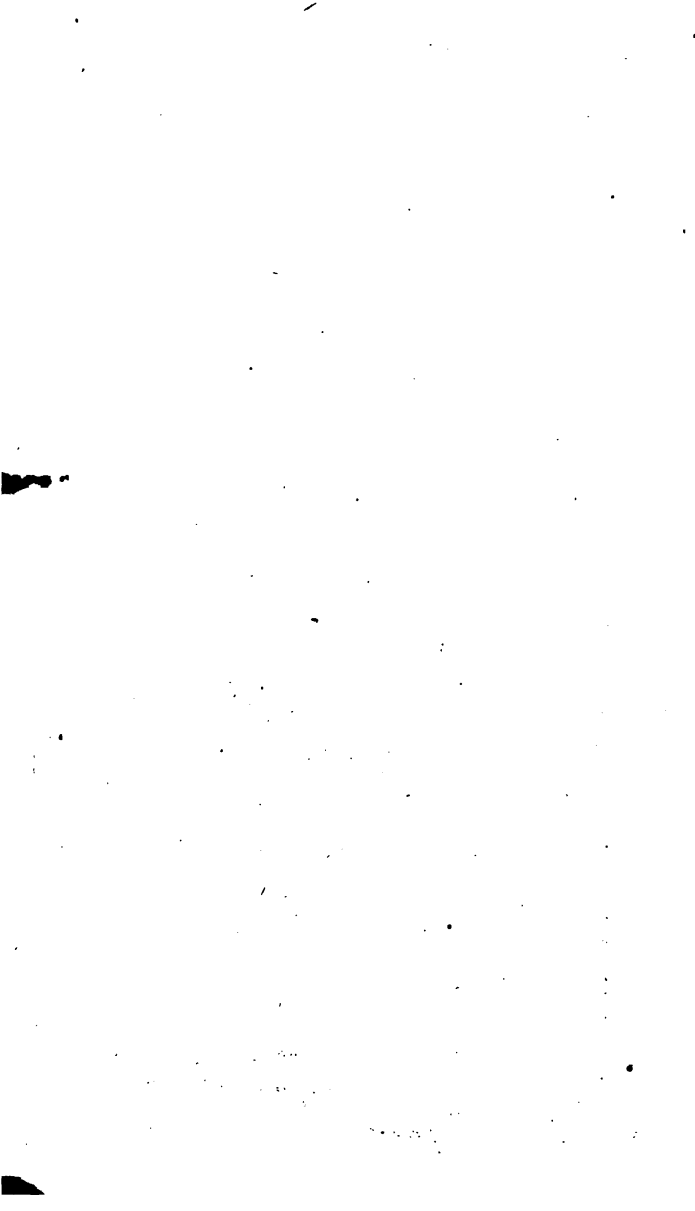
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME SIXIÈME.



A AMSTERDAM,

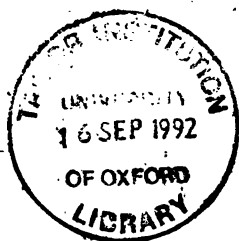
Chez MARC MICHEL REY.



BIBLIOTHEQUE
D E
CAMPAGNE,
O U
AMUSEMENS
D E
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M D C C L X.



T A B L E

D E S

P I E C E S

Contenues dans ce

SIXIÈME VOLUME.

- I. **L**A Princesse de Cleves, *IV. Par-*
tie, pag. 1.
- II. Le Prince de Condé, *Nouvelle Histo-*
rique, par EDMÉBOURSAULT. 48.
- III. Le Rélier, *Conte, par ANTOINE*
MILTON. 140.
- IV. Histoire de Fleur-d'Épine, *Conte,*
par le même. 261.
- V. Eléonore d'Yvrée, ou les Malheurs
de l'Amour, *par Mlle. BERNARD,*
Auteur du Comte d'Amboise. 351.
- * 2 VI.

TABLE DES PIÈCES.

VI.	Avanture Extraordinaire, <i>traduite de l'Espagnol.</i>	393.
VII.	Epître aux Dieux Pénates.	409.
VIII.	L'Amour pur & justifié.	417.
IX.	L'Amour toujours vainqueur.	419.
X.	L'Art de soumettre les cœurs.	422.
XI.	L'Amour secondé par le Caprice.	423.
XII.	Portrait de l'Amour.	424.
XIII.	Le Courtisan desabusé du Monde.	425.



L A
PRINCESSE
D E
C L E V E S.



QUATRIEME PARTIE.

LE Cardinal de Lorraine s'étoit rendu maître absolu de l'esprit de la Reine-mere. Le Vidame de Chartres n'avoit plus aucune part dans ses bonnes graces; & l'amour qu'il avoit pour Madame de Martigues, & pour la liberté, l'avoit même empêché de sentir cette perte, autant qu'elle méritoit d'être sentie. Ce Cardinal, pendant les dix jours de la maladie du Roi, avoit eu le loisir de former ses desseins, & de faire prendre à la Reine des résolutions conformes à ce qu'il avoit projeté; de sorte que si-tôt que le Roi fut mort, la Reine ordonna au Connétable de demeurer aux Tournelles auprès du corps du feu Roi, pour faire les Cérémonies ordinaires. Cette Commission l'éloignoit de tout, & lui ôtoit la liberté d'agir. Il envoya un Courier au Roi de Navarre pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer
Tome VI.  *ensemble*

ensemble à la grande élévation où il voyoit que Messieurs de Guise alloient parvenir. On donna le Commandement des Armées au Duc de Guise, & les Finances au Cardinal de Lorraine. La Duchesse de Valentinois fut chassée de la Cour; on fit revenir le Cardinal de Tournon, ennemi déclaré du Connétable, & le Chancelier Olivier, ennemi déclaré de la Duchesse de Valentinois: enfin la Cour changea entièrement de face. Le Duc de Guise prit le même rang que les Princes du Sang, à porter le Manteau du Roi aux Cérémonies des Funérailles. Lui & ses freres furent entièrement les maîtres, non seulement par le crédit du Cardinal sur l'esprit de la Reine, mais parce que cette Princesse crut qu'elle pourroit les éloigner s'ils lui donnoient de l'ombrage, & qu'elle ne pourroit éloigner le Connétable, qui étoit appuyé des Princes du Sang.

Lorsque les cérémonies du deuil furent achevées, le Connétable vint au Louvre, & fut reçu du Roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier, mais le Roi appella Messieurs de Guise, & lui dit devant eux, qu'il lui conseilloit de se reposer; que les Finances, & le Commandement des Armées étoient donnés; & que, lorsqu'il auroit besoin de ses conseils, il l'appelleroit auprès de sa personne. Il fut reçu de la Reine-mere encore plus froidement que du Roi, & elle lui fit même des reproches de ce qu'il avoit dit au feu Roi, que ses enfans ne lui ressembloient point. Le Roi de Navarre arriva, & ne fut pas mieux reçu. Le Prince de Condé, moins endurant que son frere, se plaignit hautement; ses plaintes furent inutiles, on l'éloigna de la Cour sous prétexte de l'envoyer en Flandres signer la ratification de la Paix. On fit voir au Roi de Navarre une fausse Lettre du Roi d'Espagne, qui l'accusoit de faire des entreprises sur ses Places; on lui

lui fit craindre pour ses terres; enfin, on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La Reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de Madame Elisabeth, & l'obligea même à partir avant cette Princesse; & ainsi il ne demeura personne à la Cour qui pût balancer le pouvoir de la Maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour Monsieur de Cleves de ne pas conduire Madame Elisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre par la grandeur de celui qu'on lui préféroit; mais il regrettoit moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'étoit une chose qui éloignoit sa femme de la Cour, sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du Roi, on résolut d'aller à Reims pour le Sacre. Si-tôt qu'on parla de ce voyage, Madame de Cleves, qui avoit toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la Cour, & qu'elle s'en allât à Colomiers prendre l'air & songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne vouloit point pénétrer si c'étoit la raison de sa santé qui l'obligeoit à ne pas faire le voyage, mais qu'il consentoit qu'elle ne le fit point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avoit déjà résolue: quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyoit bien que la prudence ne vouloit pas qu'il l'exposât plus long-tems à la vue d'un homme qu'elle aimoit.

Monsieur de Nemours sçut bien-tôt que Madame de Cleves ne devoit pas suivre la Cour; il ne put se résoudre à partir sans la voir, & la veille du départ il alla chez elle aussi-tard que la bienséance pouvoit le permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entra dans la cour, il trouva Madame de Nevers & Madame de Martignes qui en sortoient, & qui lui

dirent qu'elles l'avoient laissée seule. Il monta avec une agitation & un trouble qui ne se peut comparer qu'à celui qu'eut Madame de Cleves, quand on lui dit que Monsieur de Nemours venoit pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvoit donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choses se présentèrent en un moment à son esprit, & lui causerent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitoit peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à Monsieur de Nemours, qui étoit dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venoit de se trouver mal, & qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui vouloit faire. Quelle douleur pour ce Prince, de ne pas voir Madame de Cleves, & de ne la pas voir, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il la vît ! Il s'en alloit le lendemain, il n'avoit plus rien à espérer du hazard ; il ne lui avoit rien dit depuis cette conversation de chez Madame la Dauphine, & il avoit lieu de croire que la faute d'avoir parlé au Vidame avoit détruit toutes ses espérances ; enfin il s'en alloit avec tout ce qui peut aggraver une vive douleur.

Si-tôt que Madame de Cleves fut un peu remise du trouble que lui avoit donné la pensée de la visite de ce Prince, toutes les raisons qui la lui avoient fait refuser disparurent, elle trouva même qu'elle avoit fait une faute ; & si elle eût osé ou qu'il eût encore été assez à tems, elle l'auroit fait rappeler.

Mesdames de Nevers & de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la Reine Dauphine, Monsieur de Cleves y étoit. Cette Princesse leur demanda d'où elles venoient : elles lui dirent qu'elles venoient de chez Monsieur de Cleves, où elles avoient

avoient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, & qu'elles n'y avoient laissé que Monsieur de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyoient si indifférentes, ne l'étoient pas pour Monsieur de Cleves, quoiqu'il dût bien s'imaginer que Monsieur de Nemours pouvoit trouver souvent des occasions de parler à sa femme. Néanmoins la pensée qu'il étoit chez elle, qu'il y étoit seul, & qu'il lui pouvoit parler de son amour, lui parut dans ce moment une chose si nouvelle & si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la Reine: il s'en revint, ne sçachant pas même pourquoi il revenoit, & s'il avoit dessein d'aller interrompre Monsieur de Nemours. Si-tôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger si ce Prince y étoit encore: il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, & il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvoit y avoir demeuré long-tems. Il s'imagina que ce n'étoit peut-être pas Monsieur de Nemours, dont il devoit être jaloux; & quoiqu'il n'en doutât point, il cherchoit à en douter; mais tant de choses l'en avoient persuadé, qu'il ne demeurait pas long-tems dans cette incertitude qu'il desiroit. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme, & après lui avoir parlé quelque tems de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avoit fait, & qu'elle avoit vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point Monsieur de Nemours, il lui demanda en tremblant, si c'étoit tout ce qu'elle avoit vu, afin de lui donner lieu de nommer ce Prince, & de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fit une finesse. Comme elle ne l'avoit point vu, elle ne le lui nomma point; & Monsieur de Cleves, reprenant la parole avec un ton qui marquoit son affliction:

Et Monsieur de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle: je me trouvois mal, & j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit Monsieur de Cleves; puisque vous avez vu tout le monde, pourquoi des distinctions pour Monsieur de Nemours? pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue? pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? pourquoi lui faites-vous connoître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne sçaviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, Madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit Madame de Cleves, quelque soupçon que vous ayez sur Monsieur de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, Madame, repliqua-t-il, & ils sont bien fondés: pourquoi ne le pas voir s'il ne vous a rien dit? Mais, Madame, il vous a parlé: si son silence seul vous avoit témoigné sa passion, elle n'auroit pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pu me dire la vérité toute entière, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, & vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru; & je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, & je vous en vois aimer un autre: cet autre est le plus aimable de la Cour, & il vous voit tous les jours, il sçait que vous l'aimez: Hé j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui?

lui ? il faut que j'aye perdu la raison, pour avoir cru qu'il fût possible. Je ne sçai, reprit tristement Madame de Cleves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien ; mais je ne sçai si je me suis trompée d'avoir cru que vous me feriez justice ? N'en doutez pas, Madame, repliqua Monsieur de Cleves, vous vous êtes trompée, vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles, que celles que j'attendois de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimois éperdûment, & que j'étois votre mari ? L'un des deux peut porter aux extrémités, que ne peuvent point les deux ensemble ? Hé que ne font-ils point aussi ? continua-t-il. Je n'ai que des sentimens violens & incertains, dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous, vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais : je vous offense, je vous demande pardon : je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi, ni de calme, ni de raison. Je ne sçai comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlatés à Colomiers, & depuis le jour que vous apprîtes de Madame la Dauphine que l'on sçavoit votre aventure. Je ne sçaurois démêler par où elle a été sçue, ni ce qui se passa entre Monsieur de Nemours & vous sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, & je ne vous demande point de me l'expliquer ; je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

Monsieur de Cleves sortit de chez sa femme après ces paroles, & partit le lendemain sans la voir ; mais il lui écrivit une Lettre pleine d'affliction, d'honnêteté, & de douceur : elle y fit une réponse si touchante, & si remplie d'assurance de sa conduite passée & de celle qu'elle auroit à l'avenir, que comme ses assurances étoient fondées

sur la vérité, & que c'étoit en effet ses sentimens; cette Lettre fit de l'impression sur Monsieur de Cleves, & lui donna quelque calme; joint que Monsieur de Nemours allant trouver le Roi aussi-bien que lui, il avoit le repos de sçavoir qu'il ne feroit pas au même lieu que Madame de Cleves. Toutes les fois que cette Princesse parloit à son mari, la passion qu'il lui témoignoit, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avoit pour lui, & ce qu'elle lui devoit, faisoit des impressions dans son cœur qui affoiblissoient l'idée de Monsieur de Nemours; mais ce n'étoit que pour quelque temps, & cette idée revenoit bien-tôt plus vive & plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce Prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite elle lui parût cruelle. Depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit point passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer, & elle trouva une grande peine à penser qu'il n'étoit plus au pouvoir du hazard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Colomiers, & en y allant elle eut soin d'y faire porter de grands Tableaux qu'elle avoit fait copier sur des originaux qu'avoit fait faire Madame de Valentinois pour sa belle Maison d'Anet. Toutes les actions remarquables, qui s'étoient passées du Regne du Roi, étoient dans ces Tableaux. Il y avoit entr'autres le siège de Mets, & tous ceux qui s'y étoient distingués étoient peints fort ressemblans. Monsieur de Nemours étoit de ce nombre, & c'étoit peut-être ce qui avoit donné envie à Madame de Cleves d'avoir ces Tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avoit pu partir avec la Cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Colomiers. La faveur de la Reine, qu'elles partageoient, ne leur avoit point donné d'envie ni d'éloignement l'une de l'autre; elles étoient amies
sans

sans néanmoins se confier leurs sentimens. Madame de Cleves sçavoit que Madame de Martigues aimoit le Vidame; mais Madame de Martigues ne sçavoit pas que Madame de Cleves aimât Monsieur de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de nièce du Vidame rendoit Madame de Cleves plus chere à Madame de Martigues; & Madame de Cleves l'aimoit aussi comme une personne qui avoit une passion aussi bien qu'elle, & qui l'avoit pour l'ami intime de son Amant.

Madame de Martigues vint à Colomiers, comme elle l'avoit promis à Madame de Cleves; elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette Princesse avoit même cherché le moyen d'être dans une solitude entiere, & de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques. Elle venoit dans ce Pavillon où Monsieur de Nemours l'avoit écoutée; elle entroit dans ce Cabinet qui étoit ouvert sur le jardin. Ses femmes & ses domestiques demeuroient dans l'autre Cabinet, ou sous le Pavillon, & ne venoient point à elle qu'elle ne les appellât. Madame de Martigues n'avoit jamais vu Colomiers, elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, & sur-tout de l'agrément de ce Pavillon. Madame de Cleves & elle y passioient-tous les soirs. La liberté de se trouver seules la nuit dans le plus beau lieu du monde, ne laissoit pas finir la conversation entre deux jeunes personnes qui avoient des passions violentes dans le cœur; & quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidence, elles trouvoient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues auroit eu de la peine à quitter Colomiers, si en le quittant elle n'eût dû aller dans un lieu où étoit le Vidame. Elle partit pour aller à Chambort, où la Cour étoit alors.

Le Sacre avoit été fait à Reims par le Cardinal de Lorraine, & l'on devoit passer le reste de l'Été

dans le Château de Chambort, qui étoit nouvellement bâti. La Reine témoigna une grande joye de revoir Madame de Martigues; & après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de Madame de Cleves, & de ce qu'elle faisoit à la campagne. Monsieur de Nemours & Monsieur de Cleves étoient alors chez cette Reine. Madame de Martigues, qui avoit trouvé Colomiers admirable, en conta toutes les beautés, & elle s'étendit extrêmement sur la description de ce Pavillon de la Forêt, & sur le plaisir qu'avoit Madame de Cleves de s'y promener seule une partie de la nuit. Monsieur de Nemours, qui connoissoit assez le lieu pour entendre ce qu'en disoit Madame de Martigues, pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'il y pût voir Madame de Cleves sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions à Madame de Martigues pour s'en éclaircir encore; & Monsieur de Cleves, qui l'avoit toujours regardé pendant que Madame de Martigues avoit parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passoit dans l'esprit. Les questions que fit ce Prince, le confirmèrent encore dans cette pensée; en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Ce dessein entra si fortement dans l'esprit de Monsieur de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au Roi pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

Monsieur de Cleves ne douta point du sujet de ce voyage: mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, & de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que Monsieur de Nemours, & de venir lui-même caché, découvrir quel succès auroit ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, & que Monsieur de Nemours,

en

en étant averti, ne prit d'autres mesures; il résolut de se fier à un Gentilhomme qui étoit à lui, dont il connoissoit la fidélité de l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvoit. Il lui dit quelle avoit été jusqu'alors la vertu de Madame de Cleves, & lui ordonna de partir sur les pas de Monsieur de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'iroit point à Colomiers, & s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin.

Le Gentilhomme, qui étoit très-capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit Monsieur de Nemours jusqu'à un Village; à une demi lieue de Colomiers, où ce Prince s'arrêta, & le Gentilhomme devina aisément que c'étoit pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le Village & alla dans la Forêt, à l'endroit par où il jugeoit que Monsieur de Nemours pouvoit passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avoit pensé. Si-tôt que la nuit fut venue il entendit marcher, & quoiqu'il fût obscur il reconnut aisément Monsieur de Nemours; il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendoit personne, & pour choisir le lieu par où il pourroit passer le plus aisément. Les palissades étoient fort hautes, & il y en avoit encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il étoit assez difficile de se faire passage. Monsieur de Nemours en vint à bout néanmoins; si-tôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où étoit Madame de Cleves; il vit beaucoup de lumière dans le Cabinet, toutes les fenêtres en étoient ouvertes, & en se glissant le long des palissades il s'en approcha avec un trouble & une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servoient de porte, pour voir ce que faisoit Madame de Cleves. Il vit qu'elle étoit seule; mais il la vit d'une si ad-

mirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisoit chaud, & elle n'avoit rien sur sa tête & sur sa gorge; quelques cheveux confusément rattachés. Elle étoit sur un lit de repos avec une table devant elle, où il y avoit plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, & Monsieur de Nemours remarqua que c'étoit des mêmes couleurs qu'il avoit portées au Tournoi. Il vit qu'elle en faisoit des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque temps, & qu'il avoit donnée à sa sœur, à qui Monsieur des Cleves l'avoit prise, sans faire semblant de la reconnoître, pour avoir été à Monsieur de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grace & une douceur qui répandoient sur son visage les sentimens qu'elle avoit dans le cœur, elle prit un flambeau & s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du Tableau du Siège de Mets, où étoit le portrait de Monsieur de Nemours; elle s'assit, & se mit à regarder ce portrait avec une attention & une rêverie, que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit Monsieur de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adoroit, la voir sans qu'elle sût qu'il la voyoit, & la voir toute occupée de choses qui avoient du rapport à lui & à la passion qu'elle lui cachoit, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre Amant.

Ce Prince étoit aussi tellement hors de lui-même, qu'il demouroit immobile à regarder Madame de Cleves, sans songer que les momens lui étoient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devoit attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin: il crut qu'il le pourroit faire avec plus de sûreté, parce qu'elle seroit plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demouroit dans le Cabinet,

binet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ? quelle crainte de lui déplaire, quelle peur de faire changer ce visage où il y avoit tant de douceur, & de le voir devenir plein de sévérité & de colere ?

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir Madame de Cleves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse, de venir surprendre au milieu de la nuit une personne à qui il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle voulût l'écouter, & qu'elle auroit une juste colere du péril où il l'exposoit, par les accidens qui pouvoient arriver. Tout son courage l'abandonna, & il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le desir de lui parler, & rassuré par les espérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avoit s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Cleves tourna la tête, & soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce Prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnoit assez pour qu'elle pût le distinguer, elle crut le reconnoître; &, sans balancer ni se retourner du côté où il étoit, elle entra dans le lieu où étoient ses femmes. Elle y entra avec tout de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvoit mal; & elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, & pour donner le temps à Monsieur de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'étoit trompée, & que c'étoit un effet de son imagination d'avoir cru voir Monsieur de Nemours. Elle sçavoit qu'il étoit à Chambort, elle ne trouvoit nulle apparence qu'il eût entrepris une chose. si

hazardense ; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le Cabinet, & d'aller voir dans le jardin s'il y avoit quelqu'un. Peut-être souhaitoit-elle autant qu'elle le craignoit d'y trouver Monsieur de Nemours : mais enfin la raison & la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentimens , & elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle étoit, que de prendre le hazard de s'en éclaircir. Elle fut long-tems à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensoit que ce Prince étoit peut-être si proche, & il étoit quasi jour quand elle revint au Château.

Monsieur de Nemours étoit demeuré dans le jardin tant qu'il avoit vu de la lumière, il n'avoit pu perdre l'espérance de revoir Madame de Cleves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avoit reconnu, & qu'elle n'étoit sortie que pour l'éviter ; mais, voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendoit le Gentilhomme de Monsieur de Cleves. Ce Gentilhomme le suivit jusqu'au même Village, d'où il étoit parti le soir. Monsieur de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Colomiers, pour voir si Madame de Cleves auroit encore la curiosité de le fuir, ou celle de ne pas s'exposer à être vue, quoiqu'il eût une joye sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée. Il étoit néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre & si violente, qu'elle l'étoit alors en ce Prince. Il s'en alla sous des saules le long d'un petit ruisseau qui couloit derrière la maison, où il étoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne ; il s'abandonna aux transports de son amour, & son cœur en fut tellement pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes ;

mes ;

mes ; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre, elles étoient mêlées de douceur, & de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de Madame de Cleves, depuis qu'il en étoit amoureux ; quelle rigueur honnête & modeste elle avoit toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât. Car enfin elle m'aime, disoit-il, elle m'aime, je n'en scaurois douter ; les plus grands engagements, & les plus grandes faveurs, ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues : cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étois haï, j'ai espéré au temps, je n'en dois plus rien attendre, je la vois toujours se défendre également contre moi & contre elle-même. Si je n'étois point aimé, je songerois à plaire ; mais je plais, on m'aime, & on me le cache. Que puis-je donc espérer, & quel changement dois-je attendre dans ma destinée ! Quoi ! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité ! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle Princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentimens ; pourvu que je les connoisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait ; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, & m'avoir fui moi-même si cruellement ? Que craignez-vous ? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable ? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement ; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sçai mon bonheur, laissez-m'en jouir, & cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenoit-il, que je sois aimé de
Madame

Madame de Cleves, & que je sois malheureux ? Qu'elle étoit belle cette nuit ! comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds ? Si je l'avois fait, je l'aurois peut-être empêchée de me fuir, mon respect l'auroit rassurée : mais peut-être elle ne m'a pas reconnu ; je m'afflige plus que je ne dois, & la vue d'un homme à une heure si extraordinaire, l'a effrayée.

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour Monsieur de Nemours ; il attendit la nuit avec impatience ; & , quand elle fut venue , il reprit le chemin de Colomiers. Le Gentilhomme de Monsieur de Cleves, qui s'étoit déguisé pour être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avoit suivi le soir d'auparavant, & le vit entrer dans le même jardin. Ce Prince connut bien-tôt que Madame de Cleves n'avoit pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir, toutes les portes étoient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verroit point de lumière, mais ce fut inutilement.

Madame de Cleves, s'étant doutée que Monsieur de Nemours pourroit revenir, étoit demeurée dans sa chambre ; elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, & elle n'avoit pas voulu se mettre au hazard de lui parler d'une manière si peu conforme à la conduite qu'elle avoit eue jusqu'alors.

Quoique Monsieur de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir si-tôt d'un lieu où elle étoit si souvent. Il passa la nuit entière dans le jardin, & trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours. Le Soleil étoit levé avant qu'il pensât à se retirer : mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir Madame de Cleves ; & il alla chez Madame de Mercœur.

cœur qui étoit alors dans cette maison qu'elle avoit proche de Colomiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frere. Il inventa une cause de son voyage assez vraisemblable pour la tromper; & enfin il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez Madame de Cleves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, & Monsieur de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitteroit à Colomiers, pour s'en retourner en diligence trouver le Roi. Il fit ce dessein de la quitter à Colomiers, dans la pensée de l'en laisser partir la premiere; & il crut avoir trouvé un moyen infailible de parler à Madame de Cleves.

Comme ils arriverent, elle se promenoit dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de Monsieur de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, & ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avoit vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colere par la hardiesse & l'imprudence qu'elle trouvoit dans ce qu'il avoit entrepris. Ce Prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes; & néanmoins il trouva l'art d'y faire paroître tant d'esprit, tant de complaisance, & tant d'admiration pour Madame de Cleves, qu'il dissipa malgré elle une partie de la froideur qu'elle avoit eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa premiere crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le Pavillon de la Forêt: il'en parla comme du plus agréable lieu du monde, & en fit même une description si particuliere, que Madame de Mercœur lui dit qu'il falloit qu'il y eût été plusieurs fois pour en connoître si bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit Madame de Cleves, que Monsieur de Nemours y ait jamais entré. C'est

un lieu qui n'est achevé que depuis peu. Il n'y a pas long-temps aussi que j'y ai été, reprit Monsieur de Nemours en la regardant ; & je ne sçai si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardoit la beauté des jardins, n'avoit point d'attention à ce que disoit son frere. Madame de Cleves rougit, en baissant les yeux, sans regarder Monsieur de Nemours : Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu, & si vous y avez été, c'est sans que je l'aye sçu. Il est vrai, Madame, repliqua Monsieur de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, & j'y ai passé les plus doux & les plus cruels momens de ma vie.

Madame de Cleves entendoit trop bien tout ce que disoit ce Prince, mais elle n'y répondit point ; elle songea à empêcher Madame de Mercœur d'aller dans ce Cabinet, parce que le portrait de Monsieur de Nemours y étoit, & qu'elle ne vouloit pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, & Madame de Mercœur parla de s'en retourner. Mais quand Madame de Cleves vit que Monsieur de Nemours & sa sœur ne s'en alloient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle alloit être exposée ; elle se trouva dans le même embarras où elle s'étoit trouvée à Paris, & elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avoit son mari, ne contribua pas peu à la déterminer ; & , pour éviter que Monsieur de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à Madame de Mercœur, qu'elle l'alloit conduire jusqu'au bord de la Forêt, & elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce Prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en Madame de Cleves fut si violente, qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il se trouvoit mal, mais il regarda Ma-
dame

dame de Cleves, sans que personne s'en apperçût, & il lui fit juger par ses regards qu'il n'avoit point d'autre mal que son desespoir. Cependant il falut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; &, après ce qu'il avoit dit, il ne pouvoit plus retourner avec sa sœur; ainsi il revint à Paris, & en partit le lendemain.

Le Gentilhomme de Monsieur de Cleves l'avoit toujours observé: il revint aussi à Paris, & comme il vit Monsieur de Nemours parti pour Chambort, il prit la poste, afin d'y arriver avant lui, & de rendre compte de son voyage. Son Maître attendoit son retour, comme ce qui alloit décider du malheur de toute sa vie.

Si-tôt qu'il le vit, il jugea par son visage & par son silence, qu'il n'avoit que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. Allez, lui, dit-il, je vois ce que vous avez à me dire, mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le Gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré: Il est vrai que Monsieur de Nemours est entré deux nuits de suite dans le jardin de la Forêt, & qu'il a été le jour d'après à Colomiers avec Madame de Mercœur. C'est assez, repliqua Monsieur de Cleves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, & je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le Gentilhomme fut contraint de laisser son Maître abandonné à son desespoir: il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent; & peu d'hommes d'un aussi grand courage & d'un cœur aussi passionné que Monsieur de Cleves; ont ressenti en même temps la douleur que cause l'infidélité d'une Maîtresse, & la honte d'être trompé par une femme.

Monsieur de Cleves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit

nuit même, & avec de si grands accidens, qu'à dès ce moment sa maladie parut très-dangereuse. On en donna avis à Madame de Cleves : elle vint en diligence. Quand elle arriva, il étoit encore plus mal, elle lui trouva quelque chose de si froid & de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise & affligée. Il lui parut même qu'il recevoit avec peine les services qu'elle lui rendoit, mais enfin elle pensa que c'étoit peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la Cour étoit alors, Monsieur de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joye de sçavoir qu'elle étoit dans le même lieu que lui. Il essaya de la voir, & alla tous les jours chez Monsieur de Cleves, sous prétexte de sçavoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortoit point de la chambre de son mari, & avoit une douleur violente de l'état où elle le voyoit. Monsieur de Nemours étoit désespéré qu'elle fût si affligée, il jugeoit aisément combien cette affliction renouvelloit l'amitié qu'elle avoit pour Monsieur de Cleves, & combien cette amitié faisoit une diversion dangereuse à la passion qu'elle avoit dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps, mais l'extrémité du mal de Monsieur de Cleves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que Madame de Cleves seroit peut-être en liberté de suivre son inclination, & qu'il pourroit trouver dans l'avenir une suite de bonheur & de plaisirs durables. Il ne pouvoit soutenir cette pensée, tant elle lui donnoit de trouble & de transports; & il en éloignoit son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux, s'il venoit à perdre ses espérances.

Cependant Monsieur de Cleves étoit presque abandonné des Médecins. Un des derniers jours de son mal, après avoir passé une nuit très-fâcheuse, il dit sur le matin qu'il vouloit reposer. Madame
de

de Cleves demeura seule dans la chambre, il lui parut qu'au lieu de reposer il avoit beaucoup d'inquiétude; elle s'approcha, & se vint mettre à genoux devant son lit le visage tout couvert de larmes. Monsieur de Cleves avoit résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avoit contre elle; mais les soins qu'elle lui rendoit, & son affliction qui lui paroissoit quelquefois véritable, & qu'il regardoit aussi quelquefois comme des marques de dissimulation & de perfidie, lui causoient des sentimens si opposés & si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous versez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, & qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paroître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affoiblie par la maladie & par la douleur; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Faloit-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Colomiers, eût si peu de suite? Pourquoi m'éclaircir sur la passion que vous aviez pour Monsieur de Nemours, si votre vertu n'avoit pas plus d'étendue pour y résister? Je vous aimois jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? j'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimiez Monsieur de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sçachez que vous me rendez la mort agréable, & qu'après m'avoir ôté l'estime & la tendresse que j'avois pour vous, la vie me feroit horreur. Que ferois-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, & dont j'ai été si cruellement trompé; ou pour vivre séparé de cette même personne, & en venir à un éclat & à des violences si opposées à mon ha-

meur

meur & à la passion que j'avois pour vous ? Elle a été au-delà de ce que vous en avez vu, Madame ; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manieres qui ne convenoient pas à un mari : enfin, je méritois votre cœur : encore une fois, je meurs sans regret, puisqu'il ne m'a pu l'avoir, & que je ne puis plus le désirer. Adieu, Madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimoit d'une passion véritable & légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, & vous connoîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimois, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire. Mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il ; & vous pourrez rendre Monsieur de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus ; & faut-il que j'aie la foiblesse d'y jeter les yeux ?

Madame de Cleves étoit si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contr'elle, qu'elle écouta toutes ces paroles sans les comprendre, & sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochoit son inclination pour Monsieur de Nemours. Enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : Moi, des crimes ! s'écria-t-elle ; la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue ; & je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. Suffiez-vous souhaité, repliqua Monsieur de Cleves en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passé avec Monsieur de Nemours ? Ah ! Madame, est-ce de vous dont je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme ? Non, Monsieur, reprit-elle ; non,

ce n'est point de moi dont vous parlez. Je n'ai jamais passé, ni de nuits, ni de momens, avec Monsieur de Nemours. Il ne m'a jamais vue en particulier, je ne l'ai jamais souffert ni écouté, & j'en ferois tous les sermens... N'en dites pas davantage, interrompit Monsieur de Cleves. De faux sermens, ou un avou, me feroient peut-être une égale peine. Madame de Cleves ne pouvoit répondre, ses larmes & sa douleur lui ôtoient la parole: enfin, faisant un effort: Regardez-moi du moins, écoutez-moi, lui dit-elle: s'il n'y alloit que de mon intérêt, je souffrirois ces reproches; mais il y va de votre vie: écoutez-moi pour l'amour de vous-même: il est impossible qu'avec tant de vérité je ne vous persuade mon innocence. Plût à Dieu que vous me la pussiez persuader, s'écria-t-il; mais que me pouvez-vous dire? Monsieur de Nemours n'a-t-il pas été à Colomiers avec sa sœur, & n'avoit-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la Forêt? Si c'est-là mon crime, repliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier. Je ne vous demande point de me croire, mais croyez tous vos domestiques, & sçachez si j'allai dans le jardin de la Forêt la veille que Monsieur de Nemours vint à Colomiers, & si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plutôt que je n'avois accoutumé. Elle lui conta ensuite comme elle avoit cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avoit cru que c'étoit Monsieur de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, & la vérité se persuade si aisément lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que Monsieur de Cleves fut presque convaincu de son innocence. Je ne sçai, lui dit-il, si je me dois laisser porter à vous croire. Je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui me pourroit faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée

sée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, & que s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentimens que vous avez pour un autre. Il voulut continuer, mais une foiblesse lui ôta la parole. Madame de Cleves fit venir les Médecins, ils le trouverent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, & mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Cleves demeura dans une affliction si violente, qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La Reine la vint voir avec soin, & la mena dans un Couvent sans qu'elle sçût où on la conduisoit. Ses belles-sœurs la ramenerent à Paris, qu'elle n'étoit pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, & qu'elle vit quel mari elle avoit perdu; qu'elle considéra qu'elle étoit la cause de sa mort, & que c'étoit par la passion qu'elle avoit eue pour un autre, qu'elle en étoit cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même, & pour Monsieur de Nemours, ne se peut représenter.

Ce Prince n'osa dans ces commencemens lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnoit la bienséance. Il connoissoit assez Madame de Cleves, pour croire qu'un plus grand empressement lui seroit désagréable; mais ce qu'il apprit ensuite, lui fit bien voir qu'il devoit avoir long-temps la même conduite.

Un Ecuyer qu'il avoit, lui conta que le Gentilhomme de Monsieur de Cleves, qui étoit son ami intime, lui avoit dit dans sa douleur de la perte de son Maître, que le voyage de Monsieur de Nemours à Colomiers étoit cause de sa mort. Monsieur de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours; mais après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, & il jugea bien quels
seroient

seroient d'abord les sentimens de Madame de Cleves, & quel éloignement elle auroit de lui, si elle croyoit que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne falloit pas même la faire si-tôt souvenir de son nom; & il suivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, & ne put s'empêcher néanmoins d'aller à sa porte pour apprendre de ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyoit, & qu'elle avoit même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iroient chercher. Peut-être que ces ordres si exaëts étoient donnés en vue de ce Prince, & pour ne point entendre parler de lui. Monsieur de Nemours étoit trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de Madame de Cleves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils pussent être, de sortir d'un état qui lui paroissoit si insupportable.

La douleur de cette Princesse passoit les bornes de la raison. Ce mari mourant, & mourant à cause d'elle, & avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortoit point de l'esprit. Elle repassoit incessamment tout ce qu'elle lui devoit, & elle se faisoit un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvoit de consolation qu'à penser qu'elle le regrettoit autant qu'il méritoit d'être regretté, & qu'elle ne feroit dans le reste de sa vie, que ce qu'il auroit été bien aisé qu'elle eût fait s'il avoit vécu.

Elle avoit pensé plusieurs fois comment il avoit sçu que Monsieur de Nemours étoit venu à Colomiers. Elle ne soupçonnoit pas ce Prince de l'avoir conté, & il lui paroissoit même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle se croyoit guérie & éloignée de la passion qu'elle avoit eue pour lui. El-

le sentoît néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il étoit cause de la mort de son mari; & elle se souvenoit avec peine de la crainte que Monsieur de Cleves lui avoit témoignée en mourant qu'elle ne l'épousât. Mais toutes ces douleurs se confondoient dans celle de la perte de son mari, & elle croyoit n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle étoit, & passa dans un état de tristesse & de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris, & la vit avec soin pendant le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la Cour & de tout ce qui s'y passoit; & quoique Madame de Cleves ne parût pas y prendre intérêt, Madame de Martigues ne laissoit pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du Vidame, de Monsieur de Guise, & de tous les autres qui étoient distingués par leur personne ou par leur mérite. Pour Monsieur de Nemours, dit-elle, je ne sçai si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie; mais il a bien moins de joye qu'il n'avoit accoutumé d'en avoir: il paroît fort retiré du commerce des femmes, il fait souvent des voyages à Paris, & je crois même qu'il y est présentement. Le nom de Monsieur de Nemours surprit Madame de Cleves, & la fit rougir. Elle changea de discours, & Madame de Martigues ne s'apperçut point de son trouble.

Le lendemain cette Princesse, qui cherchoit des occupations conformes à l'état où elle étoit, alla proche de chez elle voir un homme qui faisoit des ouvrages de soye d'une façon particulière; & elle y fut dans le dessein d'en faire faire de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre où elle crut qu'il y en avoit encore: elle dit qu'on la lui ouvrît: Le Maître répondit qu'il

qu'il n'en avoit pas la clef, & qu'elle étoit occupée par un homme qui y venoit quelquefois pendant le jour pour désigner de belles maisons & des jardins que l'on voyoit de ses fenêtres. C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il : il n'a gueres la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons & les jardins ; mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Cleves écoutoit ce discours avec une grande attention. Ce que lui avoit dit Madame de Martigues, que Monsieur de Nemours étoit quelquefois à Paris, se joignit dans son imagination à cet homme bien fait qui venoit proche de chez elle, & lui donnoit une idée de Monsieur de Nemours, & de Monsieur de Nemours appliqué à la voir, qui lui causoit une trouble confus dont elle ne savoit pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnoient ; elle trouva qu'elles voyoient tout son jardin, & la face de son appartement : & lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où on lui avoit dit que venoit cet homme. La pensée que c'étoit Monsieur de Nemours, changea entièrement la situation de son esprit ; elle ne se trouva plus dans un certain repos triste qu'elle commençoit à goûter, elle se sentit inquiète & agitée. Enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit & alla prendre l'air dans un jardin hors des Fauxbourgs, où elle pensoit être seule. Elle crut en y arrivant qu'elle ne s'étoit pas trompée ; elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, & elle se promena assez long-temps.

Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une maniere de Cabinet ouvert de tous côtés où elle adressa ses pas, Comme elle en fut

proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paroïssoit enséveli dans une rêverie profonde, & elle reconnut que c'étoit Monsieur de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens, qui la suivoient, firent quelque bruit, qui tira Monsieur de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avoit causé le bruit qu'il avoit entendu, il se leva de sa place, pour éviter la compagnie qui venoit vers lui, & tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluoit.

S'il eût sçu ce qu'il évitoit, avec quelle ardeur seroit-il retourné sur ses pas! mais il continua à suivre l'allée, & Madame de Cleves le vit sortir par une porte de derriere où l'attendoit son carrosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de Madame de Cleves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, & avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venoit de sortir Monsieur de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce Prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui étoit au monde, l'aimant depuis long-temps avec une passion pleine de respect & de fidélité, méprisant tout pour elle, respectant jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à en être vu, quittant la Cour, dont il faisoit les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermoient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvoit prétendre de la rencontrer; enfin, un homme digne d'être aimé par son seul attachement, & pour qui elle avoit une inclination si violente, qu'elle l'auroit aimé quand il ne l'auroit pas aimée; mais de plus, un homme d'une qualité élevée & convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu, qui s'opposassent à ses sentimens, tous les obstacles étoient levés, & il ne restoit de leur état
passé

passé que la passion de Monsieur de Nemours pour elle, & que celle qu'elle avoit pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette Princesse. L'affliction de la mort de Monsieur de Cleves l'avoit assez occupée, pour avoir empêché qu'elle n'y eût jetté les yeux. La présence de Monsieur de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il eut été pleinement rempli, & qu'elle se souvint aussi que ce même homme qu'elle regardoit, comme pouvant l'épouser, étoit celui qu'elle avoit aimé du vivant de son mari, & qui étoit la cause de sa mort; que même en mourant il lui avoit témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât; son austère vertu étoit si blessé de cette imagination, qu'elle ne trouvoit gueres moins de crime à épouser Monsieur de Nemours, qu'elle en avoit trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ces réflexions si contraires à son bonheur, elle les fortifia encore de plusieurs raisons qui regardoient son repos, & les maux qu'elle prévoyoit en épousant ce Prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle étoit, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devoit fuir sa vue comme une chose entièrement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui étoit un effet de sa raison & de sa vertu, n'entraînoit pas son cœur. Il demouroit attaché à Monsieur de Nemours avec une violence qui la mettoit dans un état digne de compassion, & qui ne lui laissa plus de repos. Elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais passée. Le matin, son premier mouvement fut d'aller voir s'il n'y auroit personne à la fenêtre qui donnoit chez elle: elle y alla, elle y vit Monsieur de Nemours. Cette vue la surprit, & elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce Prince qu'il avoit été reconnu. Il avoit sou-

vent désiré de l'être, depuis que sa passion lui avoit fait trouver ces moyens, de voir Madame de Cleves: & lorsqu'il n'espéroit pas d'avoir ce plaisir, il alloit rêver dans le même jardin où elle l'avoit trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux & si incertain, il résolut de tenter quelque voye d'éclaircir sa destinée. Que veux-je attendre? disoit-il: il y a long-temps que je sçai que j'en suis aimé: elle est libre, elle n'a plus de devoir à m'opposer, pourquoi me réduire à la voir sans être vu, & sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison & la hardiesse, & qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie? J'ai dû respecter la douleur de Madame de Cleves; mais je la respecte trop long-temps, & je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devoit se servir pour la voir. Il crut qu'il n'y avoit plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au Vidame de Chartres. Il résolut de lui en parler, & de lui dire le dessein qu'il avoit pour sa nièce.

Le Vidame étoit alors à Paris, tout le monde y étoit venu donner ordre à son équipage & à ses habits, pour suivre le Roi, qui devoit conduire la Reine d'Espagne. Monsieur de Nemours alla donc chez le Vidame, & lui fit un aveu sincere de tout ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors, à la réserve des sentimens de Madame de Cleves, dont il ne voulut pas paroître instruit.

Le Vidame lui proposa de le mener chez elle; mais Monsieur de Nemours crut qu'elle en seroit choquée, parce qu'elle ne voyoit encore personne. Ils trouverent qu'il falloit que Monsieur le Vidame la priât de venir chez lui, sur quelque prétexte,

te, & que Monsieur de Nemours y vint par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avoient résolu. Madame de Cleves vint, le Vidame l'alla recevoir, & la conduisit dans un grand Cabinet, au bout de son appartement. Quelque temps après, Monsieur de Nemours entra, comme si le hazard l'eût conduit. Madame de Cleves fut extrêmement surprise de le voir; elle rougit, & essaya de cacher sa rougeur. Le Vidame parla d'abord de choses indifférentes, & sortit, supposant qu'il avoit quelque ordre à donner. Il dit à Madame de Cleves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, & qu'il alloit rentrer dans un moment.

On ne peut exprimer ce que sentirent Monsieur de Nemours & Madame de Cleves, de se trouver seuls, & en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire. Enfin, Monsieur de Nemours rompant le silence, Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres, Madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir, & de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis, & à quoi il expose ma réputation. En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller; & Monsieur de Nemours la retenant: Ne craignez rien, Madame, repliqua-t-il, personne ne sçait que je suis ici, & aucun hazard n'est à craindre. Écoutez-moi, Madame, écoutez-moi; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, & pour vous délivrer des extravagances où m'emporteroit infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître. Madame de Cleves céda pour la première fois au penchant qu'elle avoit pour Monsieur de Nemours, & le regardant avec des yeux pleins de douceur & de charmes. Mais qu'es-

pérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez ? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, & je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusques ici, & que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi ! Madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs ! & y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aye jamais parlé, je ne sçauois croire, Madame, que vous ignoriez ma passion, & que vous ne la connoissiez pour la plus véritable & la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues ? & à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs ?

Puisque vous voulez que je vous parle, & que je m'y résous, répondit Madame de Cleves en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez mal-aisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'aye pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirois. Je vous avoue donc, non seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu, Madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée ? & oserois-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur ? Vous en avez dû juger par ma conduite, lui repliqua-t-elle ; mais je voudrois bien sçavoir ce que vous en avez pensé. Il faudroit que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il, & ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirois. Tout ce que je puis vous apprendre, Madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à Monsieur de Cleves ce que
vous

vous me cachiez, & que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aye avoué quelque chose à Monsieur de Cleves? Je l'ai sçu par vous-même, Madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'ai eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté, & si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avoit entendu sa conversation avec Monsieur de Cleves, mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle, je vois présentement par où vous avez été si bien instruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez Madame la Dauphine, qui avoit sçu cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée.

Monsieur de Nemours lui apprit alors de quelle maniere la chose étoit arrivée. Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a long-temps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit de raison; mais, puisque vous avz appris par moi-même ce que j'avois eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentimens qui m'étoient inconnus avant que de vous avoir vu, & dont j'avois même si peu d'idée, qu'ils me donnaient d'abord une surprise qui augmentoit encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, & que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentimens.

Croyez-vous, Madame, lui dit Monsieur de Nemours, en se jettant à ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joye & de transport? Je ne vous apprens, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne sçaviez déjà que trop. Ah! Madame,

repliqua-t-il, quelle différence de le sçavoir par un effet du hazard, ou de l'apprendre par vous-même, & de voir que vous voulez bien que je le sçache! Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sçachiez, & que je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne sçai même si je ne vous le dis point, plus pour l'amour de moi, que pour l'amour de vous. Car enfin cet aveu n'aura point de suite, & je suivrai les regles austeres que mon devoir m'impose. Vous n'y songez pas, Madame, répondit Monsieur de Nemours, il n'y a plus de devoir qui vous lie: vous êtes en liberté: & si j'osois, je vous dirois même qu'il dépend de vous de faire ensorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentimens que vous avez pour moi. Mon devoir, repliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, & moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. Elles ne me le sont peut-être pas, Madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois sçavoir que Monsieur de Cleves m'a cru plus heureux que je n'étois, & qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances, que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en sçaurois soutenir la pensée: elle me fait honte, & elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eue. Il n'est que trop véridique que vous êtes cause de la mort de Monsieur de Cleves. Les soupçons que lui a donné votre conduite inconsidérée, lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrois faire, si vous en étiez venu ensemble à ces extrémités, & que le même malheur en fût arrivé. Je sçai bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais au mien il n'y a aucune différence, puisque je sçai que c'est par vous

vous qu'il est mort, & que c'est à cause de moi. Ah! Madame, lui dit Monsieur de Nemours, quel fantôme de devoir vous opposer à mon bonheur! Quoi! Madame, une pensée vaine & sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas? Quoi! j'aurois pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous; ma destinée m'auroit conduit à aimer la plus estimable personne du monde, j'aurois vu en elle tout ce qui peut faire une adorable Maîtresse; elle ne m'auroit pas haï, & j'en'aurois trouvé dans sa conduite que tout ce qu'on peut désirer dans une femme? Car enfin, Madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées au degré qu'elles sont en vous. Tous ceux qui épousent des Maîtresses dont ils sont aimés, tremblent en les épousant, & regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux. Mais en vous, Madame, rien n'est à craindre, on ne trouve que des sujets d'admiration. N'aurois-je envisagé, dis-je, une si grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles? Ah! Madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué. Vous vous êtes trompée, & je me suis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle: les raisons de mon devoir ne me paroîtroient peut-être pas si fortes, sans cette distinction dont vous doutez; & c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, Madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendois pas à trouver une si cruelle raison. Elle est si peu offensante pour vous, reprit Madame de Cleves, que j'ai mê-

me beaucoup de peine à vous l'apprendre. Helas! Madame, repliqua-t-il; que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, & je vais passer par-dessus toute la retenue & toutes les délicatesses que je devrois avoir dans une première conversation; mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre. Je crois devoir à votre attachement la foible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentimens, & de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paroître: néanmoins je ne scaurois vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paroît un si horrible malheur, que quand je n'aurois point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrois me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sçais que vous êtes libre, que je le suis, & que les choses sont telles que le public n'auroit peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagemens éternels; dois-je espérer un miracle en ma faveur; & puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferois toute ma félicité? Monsieur de Cleves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aye pu profiter de ce bonheur; peut-être aussi que sa passion n'avoit subsisté, que parce qu'il n'en avoit pas trouvé en moi, mais je n'aurois pas le même moyen de conserver la vôtre: je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre, & mes actions involon-

involontaires, ou les choses que le hazard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah! Madame, reprit Monsieur de Nemours, je ne sçauois garder le silence que vous m'imposez: vous me faites trop d'injustice, & vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sçauoient m'aveugler: rien ne peut m'empêcher de connoître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, & toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux: vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore: je ne ferois plus votre bonheur; je vous verrois pour une autre comme vous auriez été pour moi; j'aurois une douleur mortelle, & je ne serois pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connoître, & que je souffris de si cruelles peines le soir que la Reine me donna cette Lettre de Madame de Thémises, que l'on disoit qui s'adressoit à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité, ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez: mon expérience me feroit croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirois toujours amoureux & aimé, & je ne me tromperois pas souvent: dans cet état néanmoins je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la souffrance; je ne sçai même si j'oserois me plaindre. On fait des reproches à un Amant; mais en fait-on à un Mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrois m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours

Monsieur de Cleves, vous accuser de sa mort ; me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé ; & me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, & dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. Hé ! croyez-vous le pouvoir, Madame, s'écria Monsieur de Nemours ? Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore, & qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez, Madame, de résister à ce qui nous plaît, & à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère ; qui n'a presque point d'exemple. Mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentimens, & j'espère que vous les suivrez malgré vous. Je sçai bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, repliqua Madame de Cleves ; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons. Ce que je crois devoir à la mémoire de Monsieur de Cleves, seroit foible, s'il n'étoit soutenu par l'intérêt de mon repos ; & les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, & je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, & je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourroit être permis dans un autre temps, & la seule bien-séance interdit tout commerce entre nous. Monsieur de Nemours se jeta à ses pieds, & s'abandonna à tous les divers mouvemens dont il étoit agité ; il lui fit voir, & par ses paroles, & par ses pleurs, la plus
vive

vive & la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Madame de Cleves n'étoit pas insensible, & regardant ce Prince avec des yeux un peu grossis par les larmes: Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je puisse vous accuser de la mort de Monsieur de Cleves? Que n'ai-je commencé à vous connoître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle invincible? Il n'y a point d'obstacle, Madame, reprit Monsieur de Nemours. Vous seule, vous vous opposez à mon bonheur; vous seule, vous vous imposez une loi que la vertu & la raison ne sçauroient vous imposer. Il est vrai, repiqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. Monsieur de Cleves ne fait encore que d'expirer, & cet objet funeste est trop proche, pour me laisser des vues claires & distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'auroit rien aimé, si elle ne vous avoit jamais vu: croyez que les sentimens que j'ai pour vous seront éternels, & qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle: voici une conversation qui me fait honte; rendez-en compte à Monsieur le Vidame: j'y consens, & je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que Monsieur de Nemours pût la retenir. Elle trouva Monsieur le Vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée qu'il n'osa lui parler, & il la remit en son carrosse sans lui rien dire. Il revint trouver Monsieur de Nemours, qui étoit si plein de joye, de tristesse, d'étonnement & d'admiration, enfin de tous les sentimens que peut donner une passion pleine de crainte & d'espérance, qu'il n'avoit pas l'usage de la raison. Le Vidame fut long-temps

temps à obtenir qu'il lui rendit compte de sa conversation. Il le fit enfin : & Monsieur de Chareres, sans être amoureux, n'eût pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit, & le mérite de Madame de Cleves, que Monsieur de Nemours en avoit lui-même. Ils examinèrent ce que ce Prince devoit espérer de sa destinée ; & quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec Monsieur le Vidame, qu'il étoit impossible que Madame de Cleves demeurât dans les résolutions où elle étoit. Ils convinrent néanmoins qu'il falloit suivre les ordres, de crainte que si le public s'appercevoit de l'attachement qu'il avoit pour elle, elle ne fît des déclarations, & ne prît des engagements vers le monde, qu'elle soutiendrait dans la suite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

Monsieur de Nemours se détermina à suivre le Roi. C'étoit un voyage dont il ne pouvoit aussi bien se dispenser, & il résolut de s'en aller, sans tenter même de revoir Madame de Cleves, du lieu où il l'avoit vue quelquefois. Il pria Monsieur le Vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire ? Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules ? Enfin, une partie de la nuit étoit passée avant que Monsieur de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Cleves n'étoit pas en état d'en trouver : ce lui étoit une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte, qu'elle s'étoit imposée, d'avoir souffert pour la première fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on étoit amoureux d'elle, & d'avoir dit elle-même qu'elle aimoit, qu'elle ne se connoissoit plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avoit fait ; elle s'en repentit ; elle en eut de la joye ; tous ses sentimens étoient pleins de trouble & de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir, qui s'opposoient à son bonheur ; elle sentit

tît de la douleur de les trouver si fortes, & elle se repentit de les avoir si bien montrées à Monsieur de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue dans l'esprit si-tôt qu'elle l'avoit revu dans ce jardin, elle ne lui avoit pas fait la même impression que venoit de faire la conversation qu'elle avoit eue avec lui, & il y avoit des momens où elle avoit de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant : elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle étoit mal fondée, & dans ses scrupules du passé, & dans ses craintes de l'avenir. La raison & son devoir lui montroient, dans d'autres momens, des choses tout opposées, qui l'emportoient rapidement à la résolution de ne se point remarier, & de ne voir jamais Monsieur de Nemours. Mais c'étoit une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, & aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'étoit point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions ; la bien-séance lui donnoit un temps considérable à se déterminer. Mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec Monsieur de Nemours. Le Vidame la vint voir, & servit ce Prince avec tout l'esprit & toute l'application imaginables. Il ne la put faire changer sur sa conduite, ni sur celle qu'elle avoit imposée à Monsieur de Nemours. Elle lui dit que son dessein étoit de demeurer dans l'état où elle se trouvoit ; qu'elle connoissoit que ce dessein étoit difficile à exécuter, mais qu'elle espéroit d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point elle étoit touchée de l'opinion que Monsieur de Nemours avoit causé la mort à son mari, & combien elle étoit persuadée qu'elle feroit une action contre son devoir en l'épousant, que le Vidame craignit qu'il ne fût malaisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce Prince ce qu'il pensoit,

soit, & en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain, & allerent joindre le Roi. Monsieur le Vidame écrivit à Madame de Cleves à la priere de Monsieur de Nemours, pour lui parler de ce Prince; & dans une seconde lettre qui suivit bien-tôt la premiere, Monsieur de Nemours y mit quelques lignes de sa main. Mais Madame de Cleves, qui ne vouloit pas sortir des regles qu'elle s'étoit imposées, & qui craignoit les accidens qui peuvent arriver par les lettres, manda au Vidame qu'elle ne recevroit plus les siennes, s'il continuoit à lui parler de Monsieur de Nemours; & elle le lui manda si fortement, que ce Prince le pria même de ne le plus nommer.

La Cour alla conduire la Reine d'Espagne jusqu'en Poitou: pendant cette absence Madame de Cleves demeura à elle-même; & à mesure qu'elle s'étoit éloignée de Monsieur de Nemours, & de tout ce qui l'en pouvoit faire souvenir, elle rappelloit la mémoire de Monsieur de Cleves, qu'elle se faisoit un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avoit de ne point épouser Monsieur de Nemours, lui paroissent fortes du côté de son devoir, insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce Prince, & les maux de la jalousie qu'elle croyoit infaillibles dans un mariage, lui montroient un malheur certain où elle s'alloit jeter; mais elle voyoit aussi qu'elle entreprenoit une chose impossible, que de résister en présence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimoit & dont elle étoit aimée, & de lui résister sur une chose qui ne choquoit ni la vertu ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule, & l'éloignement, pouvoit lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avoit besoin, non seulement pour soutenir la résolution de ne pas s'engager, mais même pour se défendre de
voir

voir Monsieur de Nemours, & elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienfiance l'obligeoit à vivre dans la retraite. De grandes Terres qu'elle avoit vers les Pyrénées, lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la Cour revînt; & en partant elle écrivit à Monsieur le Vidame, pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles, ni à lui écrire.

Monsieur de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'auroit été de la mort de sa Maîtresse. La pensée d'être privé pour long-temps de la vue de Madame de Cleves lui étoit une douleur sensible, sur-tout dans un temps où il avoit senti le plaisir de la voir, & de la voir touchée de sa passion. Cependant il ne pouvoit faire autre chose que s'affliger, mais son affliction augmenta considérablement. Madame de Cleves, dont l'esprit avoit été si agité, tomba dans une maladie violente si-tôt qu'elle fut arrivée chez elle; cette nouvelle vint à la Cour. Monsieur de Nemours étoit inconsolable, sa douleur alloit au désespoir & à l'extravagance. Le Vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut aussi beaucoup à le retenir, & à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté & l'amitié de Monsieur le Vidame fut un prétexte à y envoyer plusieurs Couriers: on scut enfin qu'elle étoit hors de cet extrême péril où elle avoit été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissoit gueres d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue & si prochaine de la mort fit paroître à Madame de Cleves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyoit proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, & la longueur de sa maladie lui en fit

fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que Monsieur de Nemours n'étoit pas effacé de son cœur; mais elle appella à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyoit avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui étoit affoiblie par les sentimens que sa maladie lui avoit donnés; les pensées de la mort lui avoient rapproché la mémoire de Monsieur de Cleves. Ce souvenir, qui s'accordoit à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur: les passions & les engagemens du monde lui parurent tels qu'ils paroissent aux personnes qui ont des vues plus grandes & plus éloignées: sa santé, qui demeura considérablement affoiblie, lui aida à conserver ces sentimens; mais, comme elle connoissoit ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où étoit ce qu'elle avoit aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une Maison Religieuse, sans faire paroître un dessein arrêté de renoncer à la Cour.

A la première nouvelle qu'en eut Monsieur de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, il en vit l'importance. Il crut dans ce moment qu'il n'avoit plus rien à espérer; la perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir Madame de Cleves. Il fit écrire la Reine, il fit écrire le Vidame, il l'y fit aller, mais tout fut inutile; le Vidame la vit, elle ne lui dit point qu'elle eût pris de résolution. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendrait jamais. Enfin, Monsieur de Nemours y alla lui-même sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée & surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire par une personne de mérite qu'elle

le avoit alors auprès d'elle, qu'elle le prioit de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposoit point au péril de le voir, & de détruire par sa présence des sentimens qu'elle devoit conserver; qu'elle vouloit bien qu'il sçût, qu'ayant trouvé que son devoir & son repos s'opposoient au penchant qu'elle avoit d'être à lui, les autres choses du monde lui avoient paru si indifférentes, qu'elle y avoit renoncé pour jamais; qu'elle ne pensoit plus qu'à celles de l'autre vie; & qu'il ne lui restoit d'autre sentiment que le desir de le voir dans les mêmes dispositions où elle étoit.

Monsieur de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parloit. Il la pria vingt fois de retourner à Madame de Cleves; afin de faire en sorte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que Madame de Cleves lui avoit non seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il falut enfin que ce Prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvoit être un homme qui perdoit toute espérance de revoir jamais une personne qu'il aimoit d'une passion la plus violente, la plus naturelle, & la mieux fondée, qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, & il fit tout ce qu'il put imaginer de capable pour la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps & l'absence rallentirent sa douleur, & éteignirent sa passion. Madame de Cleves vécut d'une façon qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passoit une partie de l'année dans cette Maison Religieuse, & l'autre chez elle, mais dans une retraite & dans des occupations plus saintes que celles des Couvens les plus austères: & sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.



L E
LIBRAIRE
A U
LECTEUR.

JE ne ſçai, Lecteur, ſi vous prendrez quelque plaisir à lire l'Ouvrage que je vous préſente.

Mais je puis vous aſſurer que des perſonnes qui ne verroient rien de ſi haut que leur naiſſance, n'étoit que leur mérite eſt encore plus élevé, ont montré la ſatisfaction qu'il leur a donné, par les différentes lectures qu'elles en ont faites. Le grand Nom dont on a permis de l'honor-er ſuffit pour juſtifier ce que j'avance, & l'on ſ' imagine facilement qu'il n'y eût point eu de plume aſſez hardie pour le mettre au commencement de quelque Ouvrage que ce puiſſe être, ſans ſ'acquitter, non ſeulement de ce qu'inſpire le reſpect, mais encore de ce qu'exige le devoir. Quoiqu'il y ait dans cette petite Piece aſſez de circonſtances de l'Histoire pour faire préſumer que tout en eſt véritable, on veut, ſ'il eſt poſſible, divertir le Lecteur ſans l'abuſer, & prévenir l'erreur où il ſeroit ſ'il ajoutoit foi à tous les incidens qu'il y trouvera. On peut regarder comme autant de vérités
les

les endroits qui ne concernent que la Guerre (*), mais on ne garantit pas ceux où l'Amour a quelque part. Et, à proprement parler, ce n'est ici qu'un petit Roman à quoi l'on prête des Noms Illustres, pour le faire recevoir plus favorablement; parce que l'on est plus sensible aux Aventures d'un Prince que l'on connoît, qu'à celles d'un Héros qu'on ne connoît pas.

(*) En effet, le célèbre Mr. Bayle n'a fait aucune difficulté, non seulement de reconnoître dans sa *Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme par Maimbourg*, Lettre III, page 46, que les *Traits Historiques* de ce petit Ouvrage sont très-curieux & très-fidèlement rapportés, mais même d'en examiner quelques-uns dans la Remarque (A) de l'Article LIMBUIL de son *Dictionnaire*; & cela, selon les Regles de cette exacte & judicieuse Critique, qui paroît lui avoir été particulière, & qui a été si généralement approuvée.





LE
P R I N C E
D E
C O N D É.

'Amour ne fait pas moins de malheurs, que la Fortune. On a vu de grands hommes résister courageusement à tous les assauts de la fortune, qui n'ont pas eu la force de résister à la moindre attaque de l'amour. Un Prince de Condé (c'est assez de prononcer ce nom pour dire un grand homme) eût été le plus heureux Prince de son siècle, si cette passion ne se fût mêlée à tant d'autres qui le rendoient si recommandable; mais son ambition, qu'il couvroit du voile de la Religion, cessa d'être toute-puissante sur son cœur, dès qu'il plut à l'amour de l'en chasser. Il étoit frere d'Antoine de Bourbon, qui donna à la France Henri le Grand, Prince dont elle adore la mémoire, & de qui la gloire est en sûreté pour peu que les siècles soient fideles. Cet Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, à cause de Jeanne d'Albret sa femme, étoit un Prince de qui la valeur se repo-
soit

soit facilement, quand il ne trouvoit point d'assez grands intérêts pour la faire agir. Il avoit une prudence qui tenoit un peu de la foiblesse; & si j'ose me servir des termes de l'Histoire, il étoit plus considérable par sa qualité que par sa force. Mais Louis son pûné étoit vaillant, ferme, prompt, entreprenant, prévenu de son mérite; & croyoit que s'il n'avoit pas une Couronne, c'étoit un vol que la fortune lui faisoit. Il étoit fort jeune quand il épousa Eléonor de Roye, plutôt pour accommoder ses affaires (car sa naissance n'étoit pas accompagnée de tout ce qui lui étoit nécessaire pour la soutenir,) que par aucune inclination qu'il eût pour elle. Ce n'est pas qu'elle ne fût l'une des plus belles personnes de la Cour, mais dès ce temps-là la délicatesse commençoit d'aller jusqu'à l'excès; & les Galans de profession, du nombre desquels étoit le Prince de Condé, craignoient d'être accusés d'aimer leurs femmes, & nommoient cette vertu une de celles qui n'étoient plus à l'usage des honnêtes gens. La fille du Maréchal de St. André, aussi belle que son pere étoit vaillant, fut celle dont il se proposa la conquête. Ce Maréchal, dévoué entièrement à la Maison de Lorraine, ennemie déclarée de la Maison de Bourbon, avoit promis sa fille au fils aîné du Duc de Guise; & le Prince de Condé les haïssoit trop, pour ne pas chercher toutes les occasions imaginables de se faire aimer d'une si belle personne, pour se venger d'eux.

Elle étoit une des filles de la Reine Catherine, & n'étoit pas aimée de ses compagnes, parce qu'elle avoit plus de charmes qu'elles, & qu'il n'est rien de plus mortifiant à celles qui se piquent de beauté, que la présence de quelqu'une qui les efface: mais le plaisir d'être aimée de tous les hommes qui la voyoient, la consolait de ce petit malheur; & c'étoit s'en venger assez, que de leur lais-

fer seulement les hommages qu'elle rebutoit. François II. qui régnoit alors*, se reposoit sur la Reine sa mere du soin des affaires de son Etat; & cette Reine, à qui rien n'étoit si cher que le Gouvernement, n'oublioit rien de ce qui lui en pouvoit dérober la connoissance, & lui représentoit que la vie d'un Monarque n'étoit pas plus longue que celle des autres hommes; que souvent sa belle saison étoit passée, avant qu'il eût songé à en faire un bon usage, & que la sagesse d'un jeune Roi consistoit à goûter plus de plaisirs que le reste de ses Sujets. Empoisonné de ces dangereuses maximes, il ne laissoit échapper aucune occasion de celles où il pouvoit trouver de la volupté: & la Reine, qui pour son intérêt particulier avoit peur qu'il n'en manquât, s'occupoit souvent elle-même à en faire naître.

Un jour, après une partie de chasse dans les Bois de Meudon, qui appartenoient à Messieurs de Guise, la Reine, qui en avoit mis toute la Cour, la voulut régaler dans la maison que Gondy avoit à St. Cloud, qui, dès ce temps-là, étoit le plus beau séjour qui fut aux environs de Paris. Les filles des deux Reines (car François II. avoit épousé Marie Stuard, qui ne s'informoit non plus des affaires d'Etat que son époux;) les filles de ces deux Reines, dis-je, s'étoient habillées le plus avantageusement qu'elles avoient pu, & n'avoient pas manqué de faire des conquêtes, à proportion de la beauté qu'elles avoient. Il n'y eut que Mademoiselle de Saint-André qui captiva autant de cœurs qu'il s'en présenta devant elle. Le Prince de Condé, qui ne s'étoit mis en tête de l'aimer que pour faire piece au Prince de Joinville, à qui elle étoit promise, demeura d'accord que c'étoit lui faire une injustice, & trouva qu'elle étoit

toit assez aimable pour devoir être aimée à sa seule considération. Elle avoit une passion si forte pour la pêche, qu'en arrivant à St. Clou; elle pria un Page de la Reine de lui faire trouver une ligne à quelque prix que ce fût, & de l'attendre sur le bord du grand canal qui étoit dans le Jardin, où elle se rendroit le plutôt qu'il lui seroit possible. Le régal qui se préparoit, eut moins d'appas pour elle que le plaisir qu'elle espéroit prendre. De peur d'être suivie par une foule d'adorateurs dont elle étoit continuellement assiégée, elle entra dans une chambre où étoient les Reines, d'où elle sortit un moment après par un petit escalier qui rendoit dans le Jardin, & s'en alla où le Page l'attendoit avec la ligne qu'elle l'avoit prié de tenir prête.

Le Prince de Condé, qui ne lui avoit jamais vu d'habit si galant que celui de ce jour-là, la trouva plus belle que de coutume, & l'aima plus qu'il ne l'avoit encore aimée. Il se promenoit dans une allée avec l'Amiral de Coligny, à qui il faisoit confidence de l'amour qu'elle lui avoit donné; & fermoit l'oreille à tout ce que l'Amiral lui opposoit pour empêcher le progrès d'une passion qu'il trouvoit incompatible avec le dessein qu'ils avoient d'arracher à la Maison de Guise le Gouvernement de l'Etat. Qu'a de commun le dessein que nous avons fait, avec ma passion? lui disoit le Prince. La Religion, dont vous êtes, & dont je ne suis que parce que les Guises n'en sont pas, (car je ne vous cele point, que s'ils s'avisent de se faire Huguenots, le lendemain je me serois Catholique;) cette Religion, dis-je, défend-elle à un honnête homme d'aimer la plus belle personne que l'on puisse voir? & serois-je dignement vengé du Prince de Joinville, que je hais parce qu'il est le fils du Duc de Guise; si par un dessein contraire à celui de tant de galans hommes qui

C 2

font

tion à la Cour, il avoit une si belle femme à lui seul? Non, non, Monsieur l'Amiral, continua-t-il, je ne veux rien avoir à me reprocher sur ce chapitre. Les Privileges des Guises ne sont pas assez grands pour s'étendre jusqu'à exempter leur maison d'une disgrâce, dont vous ni moi ne sommes peut-être pas exempts; & quand je ne serois pas le plus amoureux de tous les hommes, il me suffiroit d'être autant leur ennemi que je le suis, pour leur donner le plus de chagrin que je pourrai. Il étoit dans ce sentiment, quand il aperçut Mademoiselle de Saint-André qui alloit vers le canal où elle étoit attendue. Adieu, Monsieur l'Amiral, ajouta-t-il brusquement: la civilité voudroit, qu'après vous avoir amené ici, je vous remisse où je vous ai pris; mais la conjoncture qui se présente m'est à votre égard une excuse légitime; & je mériterois le sort que je prépare aux autres, si je la laissois échapper sans en profiter.

En achevant ces paroles, il quitta Coligny, & suivit Mademoiselle de St. André; mais de crainte de l'effaroucher, il la suivit par une autre route, & ne se montra point qu'elle n'eût jetté & retiré sa ligne deux ou trois fois. A ce que je vois, Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous ne faites grâce à quoi que ce soit: après une chasse si heureuse, je croyois que vous laisseriez ces poissons en paix, & que vous vous contenteriez d'avoir tué ou blessé tout ce qui s'est aujourd'hui présenté devant vos yeux. On ne vous sert pas fidèlement, lui répondit-elle, si l'on vous a dit que je sois contente de la chasse d'aujourd'hui: j'y ai eu un malheur, que j'eusse peut-être réparé ici, si vous ne m'eussiez point interrompue; & si vous voulez que je parle à cœur ouvert, j'en ai un secret dépit, qui me rend presque insensible à l'honneur que je reçois de votre présence. Et moi, j'ai des témoins des progrès que vous avez fait aujourd'hui,

d'hui, repartit le Prince, qui me sont plus fideles que vous ne pensez : si vos armes vous ont été inutiles, vos attraits ne vous l'ont pas été, & les coups qui partent de vos yeux sont plus assurés que ceux qui échappent de vos mains, & blessent dans un endroit bien plus sensible. Mademoiselle de St. André, ayant témoigné au Page qui étoit encore-là, qu'elle n'avoit plus besoin de son service, & ce Page s'étant retiré; je vous entends, Prince, repliqua t-elle, & vous de loin où vous avez dessein de venir : les momens d'un aussi grand homme que vous l'êtes, sont trop précieux pour en abuser ; m'aimez-vous ? Oui, Mademoiselle, répondit promptement le Prince, je vous aime, & n'aime rien au monde avec tant de passion que vous. Et qu'espérez-vous ? lui demanda-t-elle ; votre cœur n'est-il pas à Madame la Princesse, & le mien me va-t-il pas être au Prince de Joinville, que l'on me destine pour époux ? Si mon cœur étoit tout à Madame la Princesse, lui repliqua-t-il, elle ne souffriroit pas que vous y fussiez si absolue : & pour ce qui est du vôtre, il n'est pas encore à l'Epoux que vous devez avoir ; & qui plus est, vous avez trop d'esprit pour permettre qu'il y soit jamais. Et pour qui voulez-vous que je le réserve, interrompit-elle, avec un étonnement dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir ? Pour moi, repartit le Prince avec une assurance qui redoubla l'étonnement où elle étoit. Votre cœur est d'un prix qu'il est impossible de mériter que par un amour aussi grand que celui que j'ai pour vous. L'Epoux, (je ne dis pas que l'on vous promet, c'est la plus méchante promesse qu'on vous puisse faire ;) cet Epoux, dis-je, dont on vous menace, sçait-il ce que vaut le cœur que vous avez la foiblesse de lui réserver ; & s'il l'estimoit ce qu'il doit être estimé, ne chercheroit-il pas à vous le devoir plutôt qu'à l'autorité d'un pere qui vous

sacrifie à son intérêt particulier? Le Prince de Joinville vous néglige, depuis que vous êtes un bien dont il est sûr; & vous ne devez pas douter qu'il ne fasse encore pis aussi-tôt qu'il en aura la possession. Monsieur le Prince, lui dit cette jeune personne, après l'avoir écouté fors tranquillement, je vous reconnois aux conseils que vous avez la bonté de me donner: vous me parlez en véritable ennemi de la maison dont je fors & de celle où l'on souhaite que j'entre; & si vous m'aimez comme vous me l'avez dit (& comme cela peut être, puisque je ne manque pas d'attraits pour vous y contraindre,) il suffit de moi pour venger Monsieur de Guise & mon pere de la haine que vous avez pour eux.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air qui fit connoître au Prince que ses affaires n'étoient pas en si bon état qu'il le croyoit, & la révérence qu'elle fit un moment après en le quittant, acheva de le desabuser, car il avoit tiré un bon augure de l'empressement qu'elle avoit eu à lui demander s'il l'aimoit. Il fit ses efforts pour l'arrêter, mais ses efforts furent inutiles. Elle alla rejoindre la compagnie qu'elle avoit quittée, & le Prince retourna chercher l'Amiral de Coligny, qui fut ravi d'apprendre qu'on eût maltraité une passion qu'il n'approuvoit pas.

La nuit venue, la Cour revint à Paris. Le Prince vit encore Mademoiselle de St. André au Louvre, & tâcha de lui parler, mais elle en évita l'occasion. En le fuyant, un papier tomba de sa poche, qu'il amassa sans qu'elle s'en apperçût. Il ne put attendre qu'il fût retiré chez lui pour voir ce que ce pouvoit être. Il descendit seulement du Louvre pour le lire avec moins d'inquiétude; &, à la clarté d'une lanterne qui étoit au bas de l'escalier, il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manquez pas de vous rendre à une heure après minuit

minuit dans la Chambre des Métamorphoses. Celle où nous passâmes la dernière nuit est trop près de l'appartement des Reines, & la peur que j'eus de les éveiller, m'empêcha de goûter un plaisir tranquille. La Nouë, dont vous connoissez la fidélité, aura soin de tenir la porte ouverte.

Cette Chambre des Métamorphoses étoit l'une des plus superbes qui fût dans le Louvre. Elle portoit ce nom, parce que chaque piece de tapisserie qui étoit dedans, représentoit quelqu'un des déguisemens dont se servoient les Dieux pour venir à bout de leurs Maitresses; & la piece qui emportoit le prix sur toutes les autres étoit une Danaë faite par une main si délicate, & d'une manière si sçavante, qu'on voyoit sur son visage le ravissement où elle étoit quand elle sentoit venir la pluie d'or.

Le Prince de Condé, surpris de voir ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet qu'il venoit de lire, & ne la put connoître. S'il n'eût point été si tard, il n'eût pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amiral, & de lui demander si ce caractère ne lui étoit point connu; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit, & le rendez-vous étant à une heure, il n'avoit pas trop de temps pour faire tout ce qu'il projettoit. En remontant au Louvre, il rencontra Dandelot, frere de l'Amiral, & Colonel de l'Infanterie Française, qui se retiroit. Il le pria de ne pas s'éloigner, & de faire tenir quelques soldats sous les armes qui pussent venir à son secours, s'il arrivoit que l'on fît du bruit. Dandelot le pressa de lui dire quel besoin il en avoit, & faisoit même quelque difficulté de le quitter; mais le Prince craignant qu'un second ne fût avorter tous ses desseins, il le conjura de ne pas s'en informer, & lui protesta qu'il vouloit s'éclaircir de quelque chose où l'amour avoit le principal intérêt, & que si c'étoit quelque secret

plus important, ce ne seroit pas à lui qu'il le voudroit taire. Je m'érigerois en fâcheux, lui dit Dandelot, si mon zèle vous coûtoit une bonne fortune: je me repens de même de vous avoir dérobé des momens que vous auriez mieux employés ailleurs; & pour réparer ma faute, je vais faire tenir des soldats tout prêts, qui voleront à votre secours, si quelque mari est assez ennemi de l'Etat pour troubler le plaisir que se veut donner un Prince qui lui est si nécessaire. Le Prince, après avoir ri de ce que Dandelot venoit de dire, lui fit une inclination de tête, & monta vers l'appartement où étoit la Chambre des Métamorphoses. Pendant qu'il avoit parlé à Dandelot, La Noue, qui étoit la femme de la Cour qui conduisoit le plus judicieusement une intrigue, voyant que l'heure du rendez-vous approchoit, avoit été mettre la clef à la porte, & s'étoit retirée ensuite, pour épargner à la Belle à qui elle rendoit service la honte d'être vue en y allant.

Le Prince s'avança pour grater à cette porte, & sentit la clef qui y étoit. Après avoir graté deux ou trois fois, voyant que personne ne la lui ouvroit, il l'ouvrit lui-même & entra le plus doucement qu'il put: la porte refermée avec aussi peu de bruit qu'il en avoit fait à l'ouvrir, il tira son épée de sa ceinture, & visita de la main toutes les chaises de la chambre, pour voir si quelqu'un ne s'y seroit point endormi: quand il se fut contenté l'esprit, & qu'il put s'assurer qu'il étoit seul, il tira du côté où il sçavoit qu'étoit le lit, à dessein de se cacher dessous, car il ne sçavoit point d'autre endroit où pouvoir se mettre. La porte du balustre étoit fermée; il passa par-dessus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit, quand sa montre, dont le timbre étoit parfaitement bon, demeura près d'un quart-d'heure à en sonner douze, qui le firent jurer douze fois l'une après l'autre

Ce

Ce fût un nouveau sujet d'inquiétude pour ce Prince, qui avoit eu toutes les peines du monde à se loger si étroitement. Sa première pensée fut de l'aller jeter par une des fenêtres de la chambre; mais ce qu'il lui en avoit coûté à gagner le poste où il étoit, lui ayant fait trouver de la difficulté à en fortir, il la tira de sa poche le mieux qu'il lui fut possible, en brisa tous les ressorts, & la remit ensuite où il l'avoit prise.

L'heure qui restoit à passer lui eût paru cruellement longue, s'il ne l'eût employée à faire des réflexions. Il en fit de raisonnables & d'amoureuses. Il se représenta ce qu'il étoit, & ce qu'il faisoit. Le Prince de Condé, sous un lit, lui parut une posture indigne d'un si grand homme, & son cœur aussi bien que sa qualité s'indignoit de ce que sa passion lui faisoit faire; mais il se disoit un moment après, que sa gloire étoit sur un pied à ne pouvoir être décriée; que la posture la plus indécente cessoit de l'être, quand elle lui devenoit utile; que le Galant qu'il alloit surprendre, étoit peut-être le plus grand de ses ennemis; & qu'il lui seroit honteux qu'un scrupule, qui est ordinairement le partage des petites ames, lui fit perdre l'occasion de s'en venger. De ces réflexions il passa à d'autres. Il ne doutoit point que ce ne fût à Mademoiselle de St. André que s'adressoit le billet qu'il avoit trouvé; son grand embarras consistoit à deviner qui étoit celui qui l'avoit écrit. Il voyoit bien par l'appartement qu'on avoit choisi, que c'étoit quelqu'un de qualité, & que ce quelqu'un-là avoit grand crédit au Louvre; & l'appartement du Cardinal de Lorraine, Ministre-d'Etat, dont il étoit ennemi mortel, n'étant pas trop éloigné du rendez-vous qu'on avoit pris, ses soupçons tomboient quelquefois sur lui. Après avoir inutilement donné la torture à son esprit pendant une heure, on ouvrit la porte & ses réflexions

xions cessèrent. La première voix qu'il entendit fut celle de Mademoiselle de St. André, dont il ne fut pas surpris; mais un moment après il en ouït une qui le mortifia terriblement.

François Second, quoique jeune, avoit des yeux comme un autre, & les charmes de Mademoiselle de St. André ne leur échapperent pas. C'étoit lui qui avoit donné ordre à Mademoiselle de St. André de se trouver où elle étoit; & Madame de la Noue, qui s'étoit chargée du soin de l'en avertir & du reste, avoit fait écrire le billet par un de ses fils, si expert dans la profession de sa mère, que son adresse fut récompensée quelque temps après d'un Prieuré de cinq ou six-mille livres de rente. Le Prince, étendu sous un lit où il se divertissoit très-mal, en avoit un peu levé le soubassement qui étoit du côté de sa tête, tant pour y faire entrer de l'air, car il étouffoit, que pour entendre plus facilement ce que diroient les galans qu'il vouloit surprendre; mais quand il ouït la voix du Roi, il le rebaisa bien vite, & eut peur d'être surpris lui-même. Il étoit soupçonné de vouloir par force s'emparer du Gouvernement de l'Etat, & peut-être n'en étoit-il pas soupçonné à tort. S'il eût été surpris caché si près de la personne du Roi, à une heure si indue, & son épée hors de sa ceinture, ses ennemis lui eussent fait un crime capital de son entreprise amoureuse. Le billet dont on l'eût trouvé saisi, eût même contribué à le rendre criminel. On eût vu par là, qu'il sçavoit où le Roi se devoit trouver seul & sans défense; & les Guises, à qui il faisoit ombre, n'eussent pas manqué de faire dire que c'étoit un lieu très-propre à exécuter les méchans desseins qu'il pouvoit avoir. Ces considérations lui ayant roulé dans l'esprit, sa prudence vint au secours de son amour, mais elle s'en avisa un peu tard. Il se repentit de s'être si légèrement engagé

dans

dans une affaire qui pouvoit avoir de très-dangereuses suites ; & pendant qu'il se repentoit , on deshabilloit le Roi & Mademoiselle de Saint-André , qui sans-doute l'eussent fait témoin de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre , sans une allarme qu'ils eurent , qui les obligea de remettre la partie à une autre fois.

La Reine Marie étoit grosse de trois mois. Elle étoit d'une complexion fort délicate , & l'exercice qu'elle avoit fait à la chasse , la blessa considérablement , & affligea tous ceux qui s'étoient réjouis de sa grossesse. Le bruit de ce qu'elle souffroit se répandit en un moment par tous les quartiers du Louvre. Le Valet de chambre qui étoit de garde cette nuit-là , & qui avoit l'honneur d'être confident des amours du Roi , fut l'en avertir. Le Roi , qui étoit à demi deshabillé , & qui étoit chagrin de perdre une occasion si favorable , se fâcha de ce que la Reine avoit de si étranges contretemps ; mais de peur d'être surpris avec Mademoiselle de St. André , il fallut , contre les regles ordinaires , abandonner la maîtresse pour la femme , & se défaire des transports d'amant , pour laisser paroître une complaisance de mari. La Reine eut une fausse-couche , dont les uns furent ravis , & les autres tristes ; car l'Etat étoit partagé.

Cet accident , qui causa un desordre universel dans le Louvre , remit le calme dans l'esprit du Prince de Condé. On n'eut pas plutôt averti le Roi de l'état où étoit la Reine , qu'il se retira en diligence dans son appartement , & Mademoiselle de St. André dans le sien , où elle fut suivie de l'officieuse Madame de la Noue , qui ne se mit pas fort en peine de fermer la porte , parce que cela étoit sans conséquence.

Le Prince qu'on laissa maître du terrain , ne tarda gueres à sortir d'où il étoit , & protesta bien de n'y retourner de sa vie , du moins tant qu'il auroit

l'usage de la raison libre. En traversant une petite allée qui aboutissoit vers l'antichambre du Roi, il le rencontra qui alloit dans l'appartement de la Reine : cette rencontre le surprit un peu. Le Roi lui demanda ce qu'il faisoit si tard au Louvre avec un visage si chagrin ? Il avoit l'esprit prompt, & ne rêva pas pour lui répondre qu'il venoit de jouer ; qu'il avoit perdu une somme considérable ; & que le bruit de l'indisposition de la Reine ayant servi de prétexte à ceux qui l'avoient gagné pour ne pas jouer davantage, il se retiroit avec le chagrin dont Sa Majesté s'apercevoit. Ce fut un bonheur pour lui de ce que le Roi ne lui demanda rien de plus. Pour peu qu'il eût différé à descendre, il se perdoit. Dandelot qui lui avoit tenu parole avoit mis des soldats sous les armes, qui, au bruit qu'avoit causé l'incommodité de la Reine, coururent au secours du Prince, & étoient déjà sur l'escalier, où son nom faisoit un bruit dans leur bouche que sa présence fit cesser fort à propos. Il sortit du Louvre accompagné de Dandelot, à qui il dit qu'il se rendroit sur les dix heures chez son frere l'Amiral, & que s'il vouloit s'y trouver, il lui feroit confidence d'un secret qu'il ne seroit pas fâché d'apprendre.

Il avoit trop d'impatience de voir l'Amiral pour manquer à se rendre chez lui à l'heure qu'il avoit marquée. Dandelot, grand amateur de secrets, l'y avoit prévenu. Ah ! mon cher cousin, s'écria le Prince en abordant l'Amiral, vous voyez l'homme du monde le plus étonné. Tout ce que j'ai vu de surprenant en ma vie, ne l'est point à l'égal de ce que je vais vous dire : en un mot, c'est une chose si incroyable, que je vous pardonne quand vous ne me croirez pas. La St. André, je n'entends pas la Maréchalle au moins, car je la crois sage, mais la fille de la Reine est d'une vertu si apprivoisée, que le Prince de Joinville ne lui apprendra rien de nou-
veau.

veau en l'épousant. Ce n'est pas-là, continua-t-il, ce que je dois vous dire de surprenant; elle est belle, elle est parmi le grand monde où l'exemple autorise en quelque manière; peu s'en faut qu'elle n'ait seize ans. C'est un âge où l'honneur d'une fille commence à jouir de ses droits: on en voit même peu qui portent leur continence jusques-là; & le bon-sens ne veut pas que l'on soit surpris d'une chose que l'usage a rendu si familière. Mais, mon cousin, voici ce qui vous doit surprendre, vous ne devineriez jamais qui est le galant de la St. André. Parcourez toute la Cour & la Ville, jetez les yeux sur tout ce qu'il y a de gens de galanterie; vous m'en nommerez chacun 50, & je gage que vous ne le trouverez point. De la façon dont il leur parloit de cet amant de Mademoiselle de St. André, ils ne songerent à aucun de ceux qu'on appelle à la Cour de galans hommes. L'Amiral & son frere se figurerent que c'étoit quelque Barbon vénérable, dont l'amour étoit moins plaisant qu'utile, car la Demoiselle n'étoit riche qu'en beauté; & lui nommerent le Cardinal de Tournon, Bertrandi qui avoit été Garde des Sceaux, le Chancelier Olivier, le Seigneur de Pybrac, & quelques autres de la même sorte. C'est plus que tout cela si l'on considère la qualité, répondit le Prince, mais c'est beaucoup moins pour ce qui est de la galanterie. La St. André est aimée du Roi, & j'ai failli la nuit passée à en voir une preuve incontestable. Il leur raconta ensuite tout ce qui lui étoit arrivé, & leur montra le billet qui lui avoit donné une si furieuse allarme. Ce billet fut d'un grand secours pour leur politique. Ils avoient dessein de rompre l'union qui étoit entre le Maréchal de Saint-André & le Duc de Guise: l'infailible moyen de réussir étoit de ruiner la réputation de Mademoiselle de St. André, pour en dégoûter le Prince de Joinville.

Dandelot, persuadé que Madamel'Amirale avoit plus de malice elle seule qu'eux trois ensemble, fut d'avis de la consulter. C'étoit une véritable Huguenotte, & qui avoit un si grand zele pour la gloire de sa Religion, que pour le service de Dieu il n'y avoit point d'injustice qu'elle ne fût prête de commettre. On la fit appeller, mais elle ne put venir sur le champ, parce qu'elle faisoit ses prieres dans sa ruelle. Quand elle les eut achevées, elle parut, & le Prince lui ayant dit ce qu'il venoit d'apprendre à son mari, il voulut lui montrer le billet qu'il avoit trouvé, qu'elle refusa de voir. Il suffit, lui dit-elle, pour perdre de réputation la St. André, que vous ayez la bonté de me le lire. Après dîner je le veux faire voir adroitement à la Reine, à qui je ferai des sermens horribles que je ne l'ai point vu. Si je le lisois moi-même je n'aurois plus la liberté de jurer; car, pour un Empire, je ne voudrois pas blesser ma conscience.

L'Amiral trouva cet expédient merveilleux. Dandelot, non seulement admira l'esprit de sa belle-sœur, mais encore loua sa probité; & le Prince qui haïssoit autant Mademoiselle de St. André qu'il l'avoit aimée, & qui vouloit se venger de l'affront qu'il prétendoit qu'elle lui faisoit d'aimer le Roi, confia son billet à Madame l'Amirale, qui promit d'en faire un bon usage. L'après-dînée tarda beaucoup à venir, du moins au gré de Madame l'Amirale. Elle fut ce jour-là au Louvre de fort bonne heure, & n'oublia pas le billet que le Prince lui avoit donné. La jeune Reine ne voyoit personne, à cause de ce qu'elle avoit souffert la nuit précédente: & comme le Roi se contentoit de porter cette grande qualité sans se mettre en peine d'en faire la fonction, on ne lui faisoit pas la cour avec tant d'empressement qu'à la Reine-mere. Pendant qu'elle dînoit, on lui avoit amené trois jeunes filles, qu'une premiere Présidente
du

du Parlement de Rouen avoit eues d'une seule couche. Elles étoient belles, & se ressembloient si parfaitement, non seulement dans tous les traits du visage, mais encore de la taille, des cheveux, des gestes, & de la voix même, qu'on étoit contraint de les habiller de différente couleur; & c'étoit la seule marque à quoi on les pouvoit reconnoître.

Toute la Cour étoit dans la chambre de la Reine, où l'on admiroit une si parfaite ressemblance, quand Madame l'Amirale y arriva. Elle trouva, comme tous les autres, quelque chose de si extraordinaire dans cette complaisance de la nature, qu'elle en oublia, au moins pour quelques momens, le mal qu'elle vouloit à Mademoiselle de St. André. En les regardant avec un peu trop d'attention, elle tira quelque chose de sa poche, & eut la même disgrâce qu'avoit eue la personne à qui elle vouloit faire piece. Le billet que le Prince lui avoit confié tomba sans qu'elle s'en apperçût. Le Prince de Joinville, qui étoit le plus près d'elle dans ce moment-là, laissa tomber adroitement son mouchoir dessus, de peur que d'autres ne le vissent, & n'eut pas beaucoup de peine à ramasser le mouchoir & le billet ensemble. Il eut autant d'impatience de le voir, que le Prince de Condé en avoit eu le soir précédent. Il sortit du Louvre, le vit, & fut fort surpris que l'Amirale, qui sans doute avoit été fort belle, mais qui n'étoit plus jeune il y avoit déjà neuf ou dix ans, eût des rendez-vous, (car il n'hésita pas un moment à croire que c'étoit à elle que le billet avoit été adressé.)

Les trois petites filles de Rouen ayant pris congé de la Reine, Madame l'Amirale se souvint du dessein qui l'avoit menée au Louvre, & crut avoir trouvé le moment favorable pour le faire réussir. Elle voulut prendre son billet, & ne le trouva point.
Elle

Elle le chercha avec soin, & le chercha inutilement. Elle en eut un si cruel chagrin, que prévoyant bien qu'il lui seroit impossible de le cacher, elle sortit sous prétexte de quelque incommodité, & retourna chez elle, où de dépit elle fut malade le reste du jour, & l'eût peut-être été davantage si ce qui l'avoit blessée ne l'eût guérie, comme on va l'apprendre par la suite.

Pendant qu'elle prenoit le Ciel à partie de ce qu'il ne lui avoit pas permis de venir à bout de ses méchans desseins, le Prince de Joinville, qui sçavoit que le Duc de Guise son pere ne laissoit échapper aucun moyen de tous ceux qui pouvoient nuire à l'Amiral, étoit allé lui porter le billet qu'il se sçavoit bon gré d'avoir trouvé. Le Duc demanda à son fils s'il ne se méprenoit point, & s'il étoit bien sûr que ce billet appartint à Madame l'Amirale? Le Prince de Joinville ayant répondu que rien n'étoit plus vrai, ils furent trouver le Cardinal de Lorraine, qui étoit accompagné du Maréchal de St. André, & qui dressaient ensemble les articles du mariage qu'ils devoient achever dans peu de jours, pour les porter le lendemain au Roi & aux Reines, qui vouloient leur faire l'honneur de les signer.

Ce Cardinal étoit un ennemi dangereux. Quand il trouvoit l'occasion de perdre ceux qu'il haïssoit, il ne marchandait point; & se voyant maître de la réputation de l'Amirale, qu'il nommoit l'ennemie jurée de l'Eglise, il eût cru trahir son devoir de Cardinal, s'il eût hésité un moment à la sacrifier. Le Duc de Guise & le Maréchal de St. André trouverent les sentimens de Son Eminence très-religieux, & tous ensemble recommanderent au Prince de Joinville de n'en parler à personne: surtout, ajouta le Cardinal, imposez silence à votre amour, & si vous n'avez pas la force de rien taire à Mademoiselle de St. André, ne la voyez plu-

plutôt point. Elle est jeune, elle est fille: ce sont deux qualités incompatibles avec un secret. Le Prince de Joinville lui promit ce qu'il desiroit, & lui tint parole.

Dans le temps que ce malheureux billet alloit d'ennemi en ennemi, & chagrinoit autant les Colignis qu'il réjouissoit les Guises, le Roi, qui étoit bien aise de recouvrer ce que la nuit précédente l'incommodité de la Reine son épouse lui avoit fait perdre, donna ordre à Madame de la Noue, toujours prête pour le service de Sa Majesté, de renouer la partie qui avoit été rompue, & de faire trouver sa maîtresse, aussitôt que minuit seroit sonné, au rendez-vous qu'il avoit donné la veille.

Le Cardinal de Lorraine, qui sçavoit que la Reine Catherine haïssoit mortellement Madame l'Amirale, pour avoir toujours été la meilleure amie de la Duchesse de Valentinois, maîtresse d'Henri II. la fut voir, la pria de permettre qu'il pût avoir l'honneur de lui parler dans son cabinet, & lui montra le billet dont le Prince de Joinville son neveu s'étoit si adroitement saisi. L'insatiable ! s'écria la Reine, après en avoir fait elle-même la lecture. Tant qu'elle a été jeune, je n'ai pas trouvé à dire qu'elle fût aimée du Maréchal de Strozzi. On sçait bien, Madame, répondit Monsieur le Cardinal, qu'il faut que jeunesse se passe, & Votre Majesté a toujours été trop judicieuse, pour s'être voulu opposer à une chose pendant qu'elle étoit permise; car la galanterie devient permise, ou est défendue, selon les différens regnes où l'on se trouve. Sous celui du feu Roi, tout ce qu'il y avoit de femmes vertueuses à la Cour avoient un honnête homme avec qui elles entretenoient un commerce galant, & les vieilles aussi bien que les jeunes, quand leurs attraits n'étoient que médiocrement usés, ou qu'elles avoient le moyen d'en réparer

réparer la perte en fournissant de quoi mettre en équipage les amans de Cour qui n'ont point d'autre revenu que leur bonne mine. Mais, sous la Régence de Votre Majesté, à qui l'Etat est si redevable des soins qu'elle prend de les réformer, il seroit honteux de souffrir cette licence, & de laisser sans punition les obscénités de Madame l'Amirale, & la profanation du lieu. Je ne suis pas seul, Madame, ajouta-t-il, qui voye avec indignation l'insolence que l'on veut commettre dans un lieu où un médiocre respect est une espece de crime. Mon frere de Guise, (vous sçavez Madame si l'intérêt de votre gloire lui est cher, & si le Ciel pourroit faire naître encore un homme avec un aussi grand zele que celui qu'il a pour vous;) mon frere de Guise, dis-je, & le Maréchal de St. André, la meilleure ame qui soit dans le Royaume après celle de mon frere, sont scandalisés de cette audace, & attendent ce qu'il plaira à Votre Majesté de leur ordonner. La Reine, après avoir laissé dire à ce Cardinal tout ce qu'il voulut, lui repartit qu'elle étoit de son avis; que cette insolence étoit trop condamnable pour être impunie, & lui demanda quel expédient il trouvoit pour convaincre l'Amirale d'un crime qu'il lui seroit facile de nier. Je demande pardon à Votre Majesté, repartit le Cardinal, si je salis son imagination par une idée qui va martiriser sa pudeur. Je sçai ce que vous allez souffrir à m'entendre dire qu'il est impossible de convaincre l'Amirale de ce crime, à moins de la prendre sur le fait; mais il est peu de termes pour exprimer une impureté qui n'ayent quelque chose d'immodeste, & le rouge qui monte au visage de Votre Majesté ne donne pas un éclat médiocre à sa vertu. Enfin la Reine demeura d'accord de ce que souhaitoit ce Cardinal. Elle avoit une vieille haine pour Madame l'Amirale, qu'elle fut bien aise de satisfaire; & comme elle étoit

toute-

toute-puissante sur l'esprit du Roi, qui étoit chancelant & foible, le Cardinal la pria de ne lui pas confier son secret, & lui dit que son aveu suffisoit pour autoriser ce qu'il vouloit faire.

Minuit arriva, & force gens l'attendoient, qui avoient des desseins bien différens. La Reine ne put se résoudre à s'endormir sans avoir le plaisir d'apprendre la confusion de l'Amirale, & le nom de son amant. Le Prince de Joinville, qu'elle avoit vu depuis le Cardinal de Lorraine, s'étoit chargé avec bien de la joye de lui aller rendre compte de tout ce qui se passeroit dans cette conjoncture, & la Reine lui avoit positivement commandé de n'y pas manquer, & lui avoit promis de l'attendre. Elle lisoit en l'attendant, & n'avoit retenu que deux femmes de chambre auprès d'elle : ses filles d'honneur se retiroient aussitôt qu'elles entendoient minuit, c'étoit l'ordre ; & Madame de la Noue ayant averti Mademoiselle de St. André de l'heure que le Roi avoit prise, elle avoit donné le bon-soir à ses compagnes, étoit entrée dans son appartement par bienséance, & en étoit sortie un moment après pour aller dans la Chambre des Métamorphoses, où le Roi ne se fit pas longtemps attendre.

Les Guises, & le Maréchal de St. André, avoient le cœur trop étroit pour contenir toute la joye qu'ils avoient. Ils arrêterent à souper le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon, & leur promirent un régal à quoi ils ne s'attendoient pas. Minuit sonne, & le régal ne venoit point. Les Princes le demandent, on les prie de ne pas s'impatienter, & de croire que quand ils passeroient trois nuits à l'attendre, ils ne l'auroient pas trop acheté. Le rendez-vous de cette nuit-là étoit à minuit précis, mais celui qui étoit marqué dans le billet que l'Amirale avoit laissé tomber n'étoit qu'à une heure ; & le Duc de Guise, le Maréchal
de

de Saint-André & le Prince de Joinville, qui de moment à autre remercioient la fortune qui leur procuroit une occasion d'accabler de honte la plus dangereuse ennemie qu'ils eussent, auroient cru faire une faute irréparable, s'ils avoient manqué leur coup pour le vouloir trop précipiter. Le Duc de Guise avoit mis lui-même un espion dans un endroit d'où il étoit impossible que personne entrât dans la Chambre des Métamorphoses sans qu'il s'en aperçût ; & pour lui, on ne le pouvoit voir. Le Duc, qui étoit sûr de sa fidélité, lui apprit qu'un amant y avoit donné rendez-vous à sa maîtresse, sans lui dire quelles gens c'étoient. Il lui promit de prendre un soin particulier de sa fortune, & lui commanda de les observer, & de ne pas sortir du lieu où il le mettoit, qu'il ne lui envoyât de ses nouvelles, par un homme qui pour signal lui demanderoit un diamant qu'il lui laissoit. L'espion, qui ne manquoit pas d'esprit, & qui sçavoit que l'emploi qu'on lui donnoit étoit une des voyes par où l'on s'avançoit le plus facilement à la Cour, promit au Duc de faire ponctuellement ce qu'il souhaitoit de lui. Les choses en cet état une heure sonne. Le Maréchal de St. André représente au Duc que souvent on ne se trouve pas à un rendez-vous justement à l'heure qu'on a prise ; que le dessein qu'ils avoient avorteroit infailliblement, si par malheur ils l'exécutoient un moment plutôt qu'il ne falloit ; & lui conseilla d'attendre encore une demi-heure, pour avoir le plaisir de surprendre l'Amirale en flagrant délit. A une heure & demie on envoya un homme à l'espion, qui d'abord lui demanda le diamant que le Duc lui avoit laissé, pour lui faire voir qu'il ne venoit pas à fausses enseignes, & s'informa ensuite si les deux Amans étoient entrés. L'espion lui répondit qu'il y avoit longtemps, & le député en alla porter la nouvelle au Duc de Guise.

L'heure

L'heure du régal est arrivée, dit le Maréchal de St. André au Duc de Montpensier & au Prince de la Roche-sur-Yon. Il a un peu tardé à venir véritablement, mais il valoit bien la peine d'être attendu; & si jamais vous avez trouvé une occasion de rire de bon courage, je prétends que ce soit dans un moment. Pour moi, ajouta-t-il avec un torrent de joye qui cherchoit à se répandre, je vous avoue que voici une nuit que je ne changerois pas contre le plus beau jour de ma vie; & que si jamais j'ai eu ce qu'on appelle un véritable plaisir, c'est celui dont vous allez être les témoins. Pour leur en donner un avant-goût, il leur dit en peu de mots ce que c'étoit, le secret n'étant plus de conséquence, puisqu'il alloit cesser de l'être, & leur montra même le billet qui étoit sit heureusement tombé dans les mains du Prince de Joinville, que par amitié il nommoit déjà son Gendre, parce que son mariage avec la fille de ce Maréchal, comme je l'ai déjà dit, devoit s'achever dans peu de jours.

Le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon, qui étoient de jeunes Seigneurs qui ne demandoient qu'à se divertir, furent ravis d'être de la partie, & se firent un plaisir de voir la contenance de Madame l'Amirale dans une conjoncture si mortifiante, & de connoître le galant qu'elle avoit choisi. Le Duc de Guise, le Maréchal de St. André, & le Prince de Joinville, prirent chacun une bougie; & suivis des deux Princes qu'ils s'étoient vanté de régaler, allèrent le plus doucement qu'ils purent jusqu'à la porte de la Chambre des Métamorphoses. Le Cardinal de Lorraine, qui faisoit consister une partie de sa vengeance à jouir de la vue de Madame l'Amirale, n'osa pourtant les suivre à cause de son caractère. Ils écoutèrent quelque temps à cette porte, & n'entendirent rien. Le Duc de Guise grata un peu.

Un

Un Valet de chambre, qui étoit demeuré-là, & qui s'imagina que c'étoit Madame de la Noue, qui avoit coutume d'aller reprendre Mademoiselle de St. André à une certaine heure, ouvrit; & le Duc de Guise lui ayant dit qu'il sçavoit ce qui se passoit là-dedans, & qu'il étoit du secret, ce Valet de chambre craignit qu'il n'eût quelque chose de fort important à dire au Roi, & le laissa entrer avec toute sa suite. Le Maréchal de St. André, qui étoit le moins scrupuleux, fut le premier qui s'approcha du lit, & qui demeura immobile d'étonnement, quand il aperçut d'un côté le Roi, assez beau, parce qu'il étoit jeune, & de l'autre sa fille, mais plus belle que de sa vie elle ne l'avoit paru; les bras hors du lit à cause de la chaleur qu'il faisoit; & la gorge nonchalamment découverte, mais une gorge qui ne commençoit qu'à naître, & qui étoit d'une blancheur qui faisoit si bien remarquer les petits boutons rouges dont la nature l'avoit embellie, qu'il étoit impossible de rien voir de plus amoureux ni de plus tendre. La surprise que fit paroître le Maréchal à cet aspect, fit approcher le Duc de Guise, le Prince de Joinville, & les deux Princes de la Maison de Bourbon, qui à leur tour furent les plus étonnés du monde de voir le Roi d'un côté du lit, & de l'autre Mademoiselle de St. André, qui dormoient avec la même tranquillité que s'ils avoient été mari & femme. Mais, quoiqu'ils fussent tous fort étonnés, ils l'étoient de différente manière. Le Pere, le Beau-pere, & l'Amant, étoient consternés; mais le Duc de Montpensier & le Prince de la Rochesur-Yon, qui trouvoient le régal incomparablement plus agréable que celui qu'on leur avoit promis, avoient toutes les peines imaginables à s'empêcher d'éclater; & bien en prit au Maréchal de ce que sa fille avoit la gorge découverte pour leur occuper quelque tems l'esprit: sa consternation
seule

seule étoit capable de faire rire les hommes du monde qui auroient été les plus sérieux.

Pendant que les uns avoient un chagrin mortel, & que les autres goûtoient un plaisir intérieur qu'il est difficile d'exprimer, la lumière qui donnoit sur les yeux de Mademoiselle de St. André, l'éveilla. Elle les frotta un peu, & les ouvrit un moment après. Le premier objet qui les frappa, fut son pere. Elle fit un cri qui éveilla le Roi, & je pense qu'il fut aussi surpris que l'avoient été les autres : mais sa surprise passée, l'amour lui inspira plus d'esprit & de courage qu'il n'en avoit fait paroître jusqu'alors. Après avoir essayé de consoler Mademoiselle de St. André qui pleuroit, & lui avoir promis de la prendre en sa protection, il demanda au Duc de Guise & à tous ceux qui l'avoient suivi, de quelle autorité ils avoient osé entrer à telle heure dans un lieu où ils sçavoient bien qu'il reposoit ? Le Maréchal de St. André prit la parole, & répondit que s'ils l'avoient sçu ils n'y seroient pas entrés, & qu'il ne cherchoit rien moins que ce qu'il avoit trouvé ; que c'étoit lui qui avoit arrêté le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon, pour leur donner un divertissement dont il ne croyoit pas que sa fille fût un personnage ; & que s'il eût été assuré de l'honneur que Sa Majesté répandoit sur sa famille, il auroit eu assez de discrétion & de respect pour ne les en pas faire témoins. Il sortit en achevant ces mots ; & le Roi, voyant ce que la présence de tant de Princes, & sur-tout du Prince de Joinville, faisoit souffrir à Mademoiselle de St. André, il leur ordonna de se retirer, & fut obéi. Il la consola ensuite mieux qu'il n'avoit fait en présence de son pere, & appella le Valet de chambre qui avoit eu l'insolence d'ouvrir la porte ; mais le courroux du Roi, & les larmes de Mademoiselle de Saint-André, ayant fait connoître à ce malheureux

reux la faute qu'il avoit faite, il avoit eu peur d'être puni, & s'étoit sauvé. La régulière Madame de la Noue étant arrivée dans ce moment-là, elle éclaira le Roi jusques dans son appartement, & fut prendre Mademoiselle de Saint-André, qu'elle remena dans le sien.

La Reine-mere, à qui le Prince de Joinville avoit promis d'aller rendre compte de tout ce qu'il auroit vu, étoit naturellement très-impatiente; & deux heures étant sonnées sans qu'elle eût appris de ses nouvelles, elle l'envoya chercher par une de ses femmes, dans l'appartement de son Oncle le Cardinal. Il la fut trouver avec un visage aussi gai que l'aventure qu'il venoit d'avoir le pouvoit permettre. Prince de Joinville, lui dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, je ne vous demande point si la confusion a été grande, & si l'Amirale est au désespoir: je ne doute point que l'affront ne lui ait été sensible, & qu'elle ne remue Ciel & Terre pour vous perdre après l'avoir perdue. Je laisse tout cela, pour apprendre des nouvelles du Galant. Quel homme est-ce? Est-il jeune, bien fait de sa personne, d'une qualité considérable? Enfin, la Dame s'estimoit-elle heureuse de l'avoir trouvé? Faites-m'en un portrait qui lui ressemble, & m'apprenez sur-tout quelle contenance il a tenue quand il s'est vu pris. Quelle commission pour le Prince de Joinville, qui aimoit éperdument Mademoiselle de St. André! Il répondit à la Reine avec un charin, qui étoit à-la-vérité fort excusable, que l'Amant dont elle lui demandoit le portrait étoit fort jeune; que de sa personne, ceux qui n'aimoient pas les grandes tailles le trouvoient bien fait, & qu'on ne pouvoit nier qu'il ne fût de la première qualité. Que la Dame avoit lieu sans doute de s'estimer heureuse de l'avoir trouvé, & que sa fortune seroit enviée par d'autres aussitôt qu'elle seroit sçue. Que pour ce qui étoit de la

conte-

contenance qu'il avoit tenue quand il s'étoit vu surpris, elle étoit plus fiere qu'il n'avoit coutume de l'avoir, & que loin de trembler, c'étoit lui qui faisoit trembler les autres. Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous apprendre. Je vous supplie de ne me rien ordonner de plus. Demain, on fatiguera assez les oreilles de votre Majesté de ce que je ne lui dis pas; & si elle sçavoit ce que je souffre, elle s'étonneroit même de ce que j'en ai tant dit.

La Reine, qui crut qu'il se portoit mal, le laissa aller. Il retourna dans l'appartement de son oncle, qu'il trouva fulminant tout de son mieux. Le Duc de Montpensier, & le Prince de la Roche-sur-Yon, s'étoient retirés, pour s'aller réjouir en liberté de l'affliction des autres; l'unique chagrin qu'ils avoient, venoit de ce que tout le monde étoit couché, & de ce qu'ils étoient obligés d'attendre que le jour fût venu pour aller publier ce qu'ils sçavoient.

Il se coucherent fort tard, & se leverent fort matin; car ils brûloient d'envie d'aller apprendre à leur cousin le Prince de Condé à quelle intention les Guises, & le Maréchal de St. André, les avoient retenus à souper, & la catastrophe qu'avoit eu la pièce dont ils leur avoient donné le divertissement.

Quoique le Prince de Condé & eux fussent de Religion contraire, & même de parti différent, ils ne laissoient pas d'avoir une grande estime l'un pour l'autre; sur-tout le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon pour le Prince de Condé, qu'ils regardoient comme le plus vaillant homme de son temps. La joye qu'eut ce Prince de la confusion qu'avoient eu les Guises, le Maréchal de St. André, & sa fille, le vengea bien de quelques mauvais momens que la perte de son billet lui avoit causés. Rien au monde n'étoit si plaisant

aussi, que de s'imaginer la peine qu'ils s'étoient donnée de conduire eux-mêmes cette intrigue, & d'arrêter deux personnes de cette qualité, pour leur donner un régal si particulier. Le Prince de Condé trouva cette aventure trop divertissante, pour en rire seul. Il eût été au désespoir que l'Amiral l'eût apprise par une autre bouche que la sienne; & se doutant bien qu'elle ne tarderoit pas longtemps à être sçue, il fit diligence, de peur d'être prévenu par d'autres, & de ne lui rien dire de nouveau. L'Amiral n'en fut pas plutôt instruit, qu'il courut dans la chambre de sa femme. Elle avoit été fort malade toute la nuit du malheur qu'elle avoit eu la veille, & l'on devoit même la saigner ce matin-là: mais cette nouvelle ôta la pratique au Chirurgien, & fit un effet plus prompt que n'auroit fait la saignée. Malade ou non, Madame l'Amirale se leva, monta en carrosse, & fut dire ce qu'on venoit de lui apprendre, à tout ce qu'elle connoissoit de gens, qui le redirent à tant d'autres, qu'en moins de rien tout le monde en fut instruit. Le Royaume étant alors continuellement agité par les Catholiques & les Huguenots, qui le déchiroient sous prétexte de vouloir le réformer, il y eut quelques personnes, qui, ce jour-là même, chanterent tout bas au lever du Roi des couplets que l'on avoit faits sur l'état des affaires, & sur l'aventure de la nuit passée. En voici les paroles, que l'on chantoit sur l'air d'un Vaudeville qui couroit alors:

*Sçavez-vous, la Belle,
Que vous usez mal de vos appas?
Le Trône chancelle,
Et le Roi repose dans vos bras.
Plût à Dieu, pour calmer notre ennui,
Que l'Etat fût tranquille comme lui,*

Vous

*Vous dormiez en Reine,
 Quand on a troublé votre repos;
 Sans vous mettre en peine
 Des Papistes ni des Huguenots.
 Plût à Dieu, pour le bonheur de tous,
 Que l'Etat fût tranquille comme vous.*

Ordinairement, ce que l'on chante n'est pas fort secret; & ainsi la Reine ne mit gueres à sçavoir au vrai ce que le Prince de Joinville ne lui avoit appris qu'imparfaitement. Mademoiselle de St. André, qui ne manquoit jamais de se rendre à sa toilette, n'ayant osé s'y trouver ce matin-là, confirma ce que l'on commençoit de publier. Elle l'envoya querir : mais le Médecin du Roi, nommé Miron, qu'on trouva chez elle, avoit ordre de faire son devoir, & de dire qu'elle étoit malade. Dans un autre temps, c'eût été une excuse légitime, mais dans l'occasion qui se présentoit c'étoit un indice convainquant; & la Reine, qu'on abusoit difficilement, en tira une conjecture juste. Elle en fut outrée, & ne put suspendre son ressentiment. Elle envoya prier le Roi de la venir voir. Le Roi y vint. Ils entrèrent dans son cabinet, où elle se préparoit à lui faire une reprimande fort sévère, & à lui parler d'un ton de Mere qui avoit envie de se faire craindre : mais le Roi, instruit de ce qu'il étoit, par l'Amour, & par Mademoiselle de St. André, à la premiere fougue qui lui échappa, l'ayant interrompue avec une assurance qui la surprit d'autant plus qu'elle ne l'attendoit pas, lui dit qu'il étoit vrai qu'il aimoit la personne qu'elle avoit nommée, & qu'il la prioit de souffrir ses amusemens, ou de lui rendre son autorité. Qu'elle n'étoit puissante, qu'autant qu'il lui plaisoit de le permettre : que si elle s'opposoit à son amour, il s'opposeroit à son ambition; & que, sans perdre le res-

peût qu'il lui devoit comme à sa mere, il n'avoit qu'à vouloir être Roi pour la faire cesser d'être Reine.

Ces paroles, qu'elle avoit raison de ne pas attendre du Roi son fils, puisque Mademoiselle de St. André parloit par sa bouche, ne l'étonnerent pas moins, que si elles eussent été véritablement de lui. Elle n'osa pousser la remontrance plus avant, de peur que Mademoiselle de St. André ne lui eût encore dicté quelque réponse. Il se trompoit de croire qu'elle voulût empêcher ses amusemens. Son dessein dominant étoit de l'amuser sans cesse; & si Mademoiselle de St. André n'eût été que belle, elle eût été la premiere à louer son choix; mais elle lui trouvoit un esprit capable de lui faire ouvrir les yeux; & craignoit, quand elle seroit maitresse de celui du Roi, qu'elle ne lui fît connoître qu'effectivement on l'amusoit. Le Roi & la Reine se raccommoderent pourtant avant que de sortir d'où ils étoient. Mademoiselle de Saint-André demeura au Roi, & la Régence à la Reine.

Le Duc de Guise, sensible aux bienfaits qu'il avoit reçus de leurs Majestés, en fut si reconnoissant, qu'il ne voulut pas que son fils oubliât le respect qu'il devoit au Roi, jusqu'à être encore son rival. Les articles, que le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Saint-André avoient dressés, furent déchirés: & le Gouvernement de Lyon, qui vint à vaquer, ayant été donné à ce Maréchal, chacun fut content, ou du moins chacun fit semblant de l'être. Mademoiselle de St. André fut regardée comme la Maitresse du Roi, & respectée plus qu'elle ne l'avoit été auparavant. La Reine-Mere, qui avoit peur d'elle, la vit, non pas sans chagrin, mais seulement sans lui en témoigner: & pour Marie Stuart, si elle eut quelque dépit, comme cela est assez vraisemblable, elle n'en fit rien paroître.

Le Prince de Condé, voyant que chacun étoit si content, cessa de l'être; &, n'ayant pu se faire aimer de Mademoiselle de St. André, il s'en voulut faire haïr. Il épia que le Roi ne fût pas dans son appartement; pour lui aller faire une visite, & débuta par un compliment malicieux sur la nouvelle dignité qu'elle avoit acquise. Elle prit cela pour une espece de bravade, & le prit comme il le falloit prendre. Elle lui répondit d'un ton fort haut, que c'étoit une des raisons qui l'avoient empêchée de répondre à sa passion, & qu'elle avoit trouvé la qualité de Maitresse d'un Roi de France préférable à celle de Maitresse d'un Cadet de la Maison de Bourbon qui n'avoit que la Cape & l'Epée, Et moi, Mademoiselle, ou Madame, car à présent on ne sçait comment vous appeller, repartit encore malicieusement le Prince, je vous aimois assez pour ne pas laisser votre gloire dans l'obscurité. C'est à vos charmes que vous devez cette qualité de Maitresse du Roi qui vous est si chere, mais c'est à moi que vous en devez l'éclat. Je n'ai pu souffrir que vous fussiez plus long-temps privés des respects que ce grand titre vous fait rendre. Sans moi, qui me suis donné des soins inconcevables pour m'instruire de la vérité, on ignoreroit ce que vous êtes; & vous m'avez l'obligation d'avoir le premier publié ce qui se passoit entre le Roi & vous. Il fut si desobligeant, que, de peur qu'elle ne doutât de ce qu'il disoit, il lui apprit qu'au retour de St. Clou, c'étoit lui qui avoit trouvé le billet qu'elle perdit, & qu'à une heure après minuit il étoit dans l'alcove, d'où il vit avec quelle joye elle se faisoit deshabiller, quand par malheur pour elle l'incommodité de la Reine lui déroba le plaisir qu'elle se promettoit. Enfin, il n'oublia rien de ce qu'il crut qui serviroit à le faire haïr, & y réussit parfaitement bien; car, depuis ce temps-là, ils eurent une haine invincible l'un pour l'autre.

Ce Prince fit d'autres amourettes, & Mademoiselle de St. André, qui étoit tendrement aimée du Roi, s'en tint à son amour, & fit bien. A la premiere visite qu'elle en reçut, elle se plaignit du Prince de Condé, & porta si haut l'outrage qu'il lui avoit fait, que le Roi trouva sa haine assez juste, pour en être de moitié, & pour épouser la passion qu'elle avoit de s'en venger. Pendant qu'ils en cherchoient l'occasion, le Prince en contoît à une autre fille de la Reine nommée Mademoiselle de Limevil, un peu moins belle que Mademoiselle de St. André à-la-vérité, mais en récompense moins altière, & dont il étoit sûr que le cœur étoit tout à lui. Il lui en conta si bien, qu'ils en vinrent à ce qu'on appelle la conclusion du Roman. Elle en eut un fils, dont elle accoucha sous le Regne de Charles IX. le 25 Mai de l'année 1561, dans le Louvre même: mais la Reine, qui, en ce temps-là, avoit besoin du Prince de Condé pour balancer la puissance de la Maison de Guise qui s'élevoit trop, eut compassion de la fragilité humaine. L'inclination qu'eut le Prince de Condé pour Mademoiselle de Limevil, ne dura pas; plutôt parce que les affaires de l'Etat changerent de face, que par aucun dégoût qu'il eut pour elle. Cependant, le Roi, outré de la piece qu'il avoit faite à Mademoiselle de St. André, avoit juré de la perdre; &, pour en venir plus facilement à bout, il se rangea du côté des Guises. On ne l'appelloit que rarement au Conseil, quoique dans la justice il y dût tenir le premier rang. Quand il s'y trouvoit, les Guises se mettoient au dessus de lui, par le commandement du Roi même; & ces mépris, qui enflaient le cœur de ses ennemis, outrerent le sien.

L'Hérésie que Luther a répandue par toute l'Europe, avoit dès le temps de François I. & d'Henri II. infecté la France en divers endroits; & les

les Huguenots étant plus forts qu'ils ne l'avoient été, cherchoient à se venger des cruautés qu'on avoit exercées sur eux, & vouloient commencer par les Guises, tant pour l'intérêt de leur Religion, dont ils étoient les ennemis déclarés, que pour le bien de l'Etat, dont par animosité ils les nommoient les Tirans. Il leur manquoit un Chef aussi vaillant que l'étoit le Prince de Condé, mais peut-être le seroit-il devenu si la Conjuration d'Amboise eût réussi. Pour se justifier de ce qu'ils vouloient faire, ils semerent des libelles. On dit que le Prince, qui avoit de l'esprit infiniment, les dressa lui-même. Ils montrèrent que, par les Loix du Royaume, les Femmes ni les Etrangers ne devoient point être admis au Ministère; & citerent plusieurs exemples, pour montrer que l'Administration des Cardinaux avoit toujours été funeste à la France.

Ces libelles offenserent terriblement les Guises, & sur-tout le Cardinal de Lorraine; soit que son Ministère justifiat les exemples qu'on lui alléguoit, ou que les raisons de ses ennemis eussent assez de force pour persuader les vérités qu'ils publioient. Il soupçonna un Conseiller du Parlement de Paris nommé du Bourg, homme d'un mérite extraordinaire & d'une singulière vertu, à la Religion près, d'en être l'Auteur. Il y avoit une année entière qu'il étoit prisonnier, pour avoir déclaré hautement qu'il étoit Luthérien, car en ce temps-là il n'y avoit point de crime plus énorme; & si tous ceux qui moururent pour la Religion eussent pris le bon parti aussi-bien que le mauvais, les anciens Romains auroient moins fait de Martirs que le regne de François II. & de Charles IX. De peur que du Bourg ne dit d'autres vérités, plus fâcheuses peut-être que celles qu'on le soupçonnoit si injustement d'avoir déjà dites, on donna ordre à ses Juges, qui, en faveur de son

mérite, lui vouloient donner le temps de se reconnoître, de le condamner à la mort le plutôt que faire se pourroit pour la gloire de Dieu: ce qu'ils firent avec un zele dont le Cardinal de Lorraine les loua extrêmement. Ce Magistrat fut au supplice avec une intrépidité surprenante, y porta un visage fort tranquille, & exhorta ceux de sa croyance, qui étoient présens à son exécution, de mourir aussi glorieusement que lui; les assurant que la mort étoit la chose du monde la plus douce, quand on la souffroit pour une si bonne cause: paroles qui entrèrent bien avant dans l'ame de ceux qui étoient imbus de la nouvelle opinion, & qui leur persuaderent facilement que leur Religion étoit la meilleure, puisqu'un homme si sage & si éclairé aimoit mieux mourir que d'en embrasser une autre.

Cette mort causa un grand fracas dans le Royaume. Le premier dessein des Huguenots fut de la venger à force ouverte; mais la peur qu'ils eurent d'être trop foibles, leur fit prendre une autre résolution. Ils conspirèrent. Les uns disent qu'ils n'en vouloient qu'aux Guises, & les autres qu'ils auroient porté leur attentat plus loin, s'il eût réussi. Quoi qu'il en soit, cette conjuration, qui fait tant de bruit dans notre Histoire, & que l'on nomma la Conjuraton d'Amboise, fut découverte. La Renaudie, Gentilhomme de Périgord, grand Luthérien, & encore plus grand brouillon, en fit confidence à un Avocat de ses amis: cet Avocat le dit à un Maître des Requêtes, qu'on appelloit l'Allemand Vouzé; & Vouzé, soit qu'il eût horreur d'un tel dessein, ou qu'il voulût rendre un service qui méritât récompense, avertit les Guises de ce qu'on lui avoit appris. Il ne s'est rien vu de plus horrible que ce qui se passa dans Amboise pendant toute une semaine: le sang ruisseloit par toutes les rues de cette ville; & l'on

y égorgé tout ce que l'on découvrit de conjurés.

Mademoiselle de St. André, qui avoit sur l'esprit du Roi tout le pouvoir qu'elle y vouloit prendre, & qui conservoit une haine mortelle pour le Prince de Condé, crut avoir trouvé une occasion de le perdre. Elle promit à deux conjurés de leur faire avoir leur grace, s'ils vouloient l'accuser d'avoir la principale part à la conjuration. Que ne fait-on point pour sauver sa vie! Ils s'offrirent de faire ce qu'elle souhaitoit. Ils furent interrogés dans le Conseil secret, où le Prince n'assistoit point. Ils l'accusèrent, & avec lui l'Amiral & Dandelot. Il est constant qu'une partie de ce qu'ils dirent étoit véritable, & que si cette entreprise eût réussi, le Prince, l'Amiral, & Dandelot, se seroient déclarés : mais les misérables qui eurent l'insolence de les accuser, ne le croyoient pas ; & le Roi, qui ne sçavoit rien du crime que Mademoiselle de St. André vouloit commettre, sembloit toutefois être d'intelligence avec elle ; car il leur promit, en faveur de ce qu'ils venoient de dire, la grace qu'elle leur avoit fait espérer. Cette promesse l'inquiéta. Elle eut peur, quand ces faux témoins seroient échappés, qu'ils ne se dédisent. Elle voulut se fortifier du conseil du Maréchal de St. André, son pere, à qui elle apprit ce que la haine qu'elle avoit pour le Prince de Condé, lui avoit fait entreprendre ; & l'appréhension où elle étoit. Le Maréchal haïssoit le Prince, & sa fille étoit trop avant pour reculer. Il falloit le perdre, où elle-même étoit perdue. Quoique le Roi lui fît l'honneur de l'aimer, & qu'il lui eût promis sa protection, il auroit eu de la peine à autoriser un crime de cette importance. Pour ne pas laisser à ces faux témoins le pouvoir de se dédire, on les fut trouver dans la prison où on les avoit ramenés ; & les ayant pris chacun en particulier, on les massacra sans leur donner le temps de prononcer

une seule parole. Les scélérats le méritoient bien.

La rupture du mariage du Prince de Joinville, & de Mademoiselle de St. André, n'empêchoit pas que le Maréchal & les Guises ne fussent toujours les meilleurs amis du monde. Cependant, les Guises qui avoient donné les ordres nécessaires pour faire arrêter le Prince le lendemain à son lever, agissoient de bonne-foi, & le croyoient effectivement coupable sur la relation des faux témoins qu'ils avoient ouïs, dont ils n'avoient pas une médiocre joye; car pour le secret que Mademoiselle de St. André avoit appris à son pere, il étoit trop délicat pour être confié à quelque autre.

Pendant tout ce fracas, l'Amiral étoit à sa maison de Châtillon, où il attendoit assez impatiemment le succès de la conjuration; & Dandelot, qui venoit à Amboise, où étoit le Roi, ayant été rencontré par des conjurés qui fuyoient, s'étoit sauvé en Bretagne, où sa femme avoit une terre parfaitement belle. Il n'y avoit que le Prince de Condé qui fût à la Cour, pour appuyer l'entreprise s'il voyoit qu'il y eût lieu d'agir: il n'y eut aussi que lui de qui les jours fussent en danger. On lui auroit infailliblement coupé la tête, s'il eût été arrêté; mais, sur les deux heures de la nuit qui précéda le jour qu'il devoit l'être, un de ses valets de chambre le fut éveiller avec précipitation pour lui rendre un billet qu'il venoit de recevoir, & qu'on lui avoit recommandé de lui faire voir à l'heure même, sans considérer s'il dormoit ou non, l'ayant assuré que le Prince n'avoit jamais eu d'affaire plus pressée. Il l'ouvrit, & trouva que c'étoit une femme qui l'avoit écrit, mais il n'en put connoître le caractère; &, d'ailleurs, ce qu'on lui mandoit ne lui permit pas de perdre du temps à l'examiner. Il ne contenoit que ce peu de mots.

Sauvez-vous, Monseigneur; ou vous êtes mort. Je n'ai plus rien à dire davantage.

Ce

Ce Prince, qui ne se sentoît pas trop innocent, ne rêva pas à ce qu'il avoit à faire. Il se leva, & sortit d'Amboise le plus diligemment qu'il lui fut possible. Les Gardes, qui étoient aux portes, n'étant pas instruits de ce qui avoit été résolu, loin de mettre le moindre obstacle à sa fuite, le laissèrent passer avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité. Il se retira à Orléans, où son nom étoit en grande considération, & où il avoit de puissans amis, prêts à se sacrifier pour ses intérêts. Il y avoit peu de temps qu'il étoit parti, quand les Gardes du Roi investirent son logis; & quand on s'avisa de l'y chercher, il ne pouvoit encore être loin. On envoya querir ses accusateurs, que l'on trouva égorgés, sans pouvoir apprendre par l'ordre de qui ils l'avoient été. L'indice étoit plus fort contre le Prince, que contre le Maréchal de St. André; & cependant c'étoit le Maréchal qui les avoit fait assassiner, & non pas le Prince. On pencha toutefois du côté que penchoit l'indice: & toute la Cour se persuada que le Prince, enragé de se voir trahi par ces conjurés, s'étoit vengé d'eux avant que de se sauver. Par ordre du Roi, on commença de lui faire son procès; & s'il eût été pris, on n'auroit pas manqué de l'achever: mais, le voyant maître de la campagne, on crut que ce seroit inutilement porter les choses à l'extrémité; & l'on aima mieux faire semblant d'ignorer le secret de la conjuration, que de donner matière à une nouvelle.

Cette Politique ne s'accommodoit pas avec la haine de Mademoiselle de St. André. Elle s'en plaignoit au Roi. Il lui fit confidence des raisons que le Conseil avoit eues d'en user ainsi, & lui dit que la perte du Prince n'étoit que différée, & qu'il ne lui accorderoit jamais sa grace sans consulter la haine qu'elle avoit pour lui. Quelques jours après, toute la Cour partit d'Amboise pour

aller à Orléans, où l'on avoit résolu de tenir les Etats généraux. Le Prince en étoit parti pour aller trouver l'Amiral à Châtillon, & de-là le Roi de Navarre son frere, qui étoit dans son Gouvernement de Guyenne. En passant à Châtillon, il montra à l'Amiral le billet qui lui avoit sauvé la vie : l'Amiral en connut l'écriture, & lui dit qu'il venoit de la Maréchale de St. André; mais le Prince trouva si peu d'apparence à ce qu'il disoit, qu'il lui fut impossible de le croire.

Cependant, le temps de tenir les Etats s'approchoit. On avoit mandé aux Princes du Sang, & à tous les Officiers de la Couronne, de s'y trouver, sur peine d'être déchus de leurs dignités, & d'être réputés coupables. L'Amiral, qui ne croyoit pas avoir été accusé à Amboise, se rendit à Orléans; mais le Roi de Navarre, que l'on considéroit moins à la Cour que les Guises, refusa de s'y trouver: & pour le Prince de Condé, qui avoit fait des pratiques par toutes les Villes où il avoit passé, loin d'être d'humeur à obéir, il levoit des troupes de l'argent que lui fournissoient les Huguenots, pour perdre les Guises à force ouverte, puisque les conjurations avoient tant de peine à réussir, & que parmi une quantité de monde il étoit mal-aisé qu'il n'y eût des traîtres ou des imprudens. Les caresses que l'on fit à l'Amiral quand il fut à Orléans, lui persuaderent facilement qu'on ne le soupçonnoit de rien, & que le billet que le Prince de Condé avoit reçu étoit une piece du Maréchal de Saint-André & des Guises, pour l'éloigner de la Cour, & tâcher de le rendre suspect. Il écrivit au Roi de Navarre, & au Prince son frere, & les conjura de ne se pas rendre criminels; les assurant qu'ils seroient reçus aux Etats avec applaudissement, & que leur présence étoit absolument nécessaire dans une Assemblée où le pouvoir des Guises iroit trop loin, s'il ne s'y trouvoit des Princes

Princes du Sang pour le balancer. Ces Lettres ne firent point d'effet. Il en écrivit d'autres, & leur manda que c'étoit par ordre de la Reine, qui se laissoit de la domination des Guises, aussi-bien que le reste de l'Etat; &, de peur qu'ils n'en doutassent, il leur envoya une Lettre où la Reine-mere s'expliquoit elle-même, & les conjuroit de la délivrer de l'oppression des Lorrains. Cette Lettre fut un appas qui les attira où l'on souhaitoit qu'ils se rendissent. Le desir qu'ils avoient d'arracher le Gouvernement aux Guises, leur fit oublier que la Reine étoit la plus dissimulée Princesse de son tems. Le Roi de Navarre partit; &, malgré la répugnance que le Prince de Condé avoit à le suivre, il l'en pressa tant qu'il lui fut impossible de s'en défendre.

Mademoiselle de St. André, qui avoit juré de ne pardonner jamais au Prince de Condé l'affront qu'il étoit cause qu'elle avoit reçu, & l'insulte qu'il avoit osé lui faire ensuite, avoit choisi le moment où le Roi lui témoignoit le plus d'amour, pour le supplier, s'il étoit vrai qu'elle en fût aimée, d'avoir la bonté de la venger, & de la défaire d'un homme dont la seule présence étoit pour elle une maniere de reproche qu'elle n'avoit pas la force de supporter. Que refuse-t-on dans ces momens-là, ou plutôt que n'accorde-t-on pas! Le Roi, qui n'avoit pas trop besoin d'être amoureux pour être aveugle, & qui d'ailleurs étoit dans un âge incapable de réflexion, lui promit la mort du Prince, & lui auroit promis davantage si elle l'eût demandé. Aussi-tôt que le Roi de Navarre fut à Orléans, on lui donna des Gardes; & pour le Prince de Condé, on l'arrêta*. On reprit le procès qu'on avoit commencé, & en l'accusa d'avoir été l'un des Chefs secrets de la Conjuration d'Amboise, & d'avoir fait égorger ses accusateurs pour

ensevelir dans l'obscurité les preuves de son crime. Le Roi, & Mademoiselle de Saint-André, parlèrent à ses Juges : après cela, il étoit mal-aisé de le trouver innocent. Toutes les fois qu'on lui parloit d'avoir fait égorger quelqu'un, il paroissoit le plus étonné du monde, & cet étonnement étoit pris par ceux qui le devoient juger pour une confusion convainquante. On lui confronta un nommé La Sague, Secrétaire du Roi de Navarre*, à qui la peur de la question, ou plutôt l'espoir de la récompense, fit dire de terribles choses. Il fut surpris de voir ce malheureux, qui lui avoit d'extrêmes obligations, être d'intelligence avec ses ennemis pour le perdre ; & cette surprise fut suivie d'une autre incomparablement plus grande. Un de ses gardes, homme à qui l'or étoit capable de faire tout entreprendre, lui donna le plus secrètement qu'il put un billet qu'une personne qu'il ne connoissoit pas l'avoit conjuré de lui rendre. Il l'ouvrit, & reconnut d'abord au caractère, qu'il venoit de l'obligeante personne qui à deux heures après minuit lui avoit donné avis de se sauver d'Amboise. Il ne douta point qu'elle n'eût encore quelque chose de fort important à lui apprendre, & dans cette pensée il lut avec précipitation ces paroles.

Croyez-moi, Prince, préparez-vous à la mort, aussi-bien vous sied-il mal de vous défendre. Qui vous veut perdre est ami de l'Etat. On ne peut rien voir de plus coupable que vous. Ceux qui, par un véritable zele pour le Roi, vous ont rendu si criminel, étoient bonné-

* Le 1560.

honnêtes gens, & incapables d'être subornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie, pour vouloir vous taire que l'Arrêt de votre mort n'est plus un si grand secret. Les scélérats, car c'est ainsi que vous nommez ceux qui ont osé vous accuser, méritoient aussi justement récompense, que vous la mort qu'on vous prépare; votre seul entêtement vous persuade que votre mérite vous a fait des ennemis, & que ce ne sont pas vos crimes qui causent votre disgrâce. Niez avec votre effronterie accoutumée que vous ayez eu aucune part à toutes les criminelles pratiques de la conjuration d'Amboise: il n'est pas comme vous vous l'êtes imaginé, impossible de vous en convaincre. A tout hazard recommandez-vous à Dieu.

Ce pauvre Prince, voyant que tout insultoit à son malheur, pensa perdre patience. Il ne pouvoit comprendre quelle raison avoit eue la per-
ne

ne qui lui écrivoit de l'avertir si obligamment de se sauver, pour le braver ensuite si cruellement, & dans une conjoncture si fâcheuse. Il prétendoit n'avoir jamais mérité qu'elle prit soin de sa vie, ou croyoit le mériter toujours; & s'il ne lui avoit point rendu de services pour attirer sa bonté, il lui avoit encore moins fait de déplaisir pour la perdre. Cependant un procédé si différent du premier avoit quelque chose de bien surprenant. Il reprit cette Lettre qu'il avoit jetée sur sa table, & la lut une seconde fois. Il n'y trouva pas un mot, qui ne lui parût très-offensant. Il la plia de plusieurs façons, pour voir s'il n'y avoit point quelque mystère; car, étant accusé d'être criminel d'Etat, il étoit dangereux d'expliquer trop ouvertement les sentimens favorables qu'on avoit pour lui. Il chercha tant, qu'à la fin il trouva ce qu'il cherchoit. Cette Lettre, à la lire comme on a accoutumé de lire toutes les autres étoit sans-doute fort desobligeante. Mais à n'en lire que la moitié, c'est-à-dire après en avoir lu la première ligne sauter la seconde, la quatrième, la sixième, & ainsi du reste, il trouva qu'elle étoit conçue en ces termes.

Croyez-moi Prince, préparez-vous à vous défendre. Qui vous veut perdre est plus coupable que vous. Ceux qui vous ont rendu si criminel étoient subornés. Je prends trop d'intérêt en votre vie, pour vouloir vous taire

un

*un si grand secret. Les scélérats
qui ont osé vous accuser, méritoient
la mort qu'on vous prépare : votre seul
mérite vous a fait des ennemis
qui causent votre disgrâce. Niez
que vous ayez eu aucune part à
la Conjuration d'Amboise : il n'est pas
possible de vous en convaincre. A-
dieu.**

Quelle différence de la première Lettre qu'avoit lu le Prince, à celle qu'il venoit de lire ! Il s'estime redevable à la personne qui la lui avoit écrite, de la part qu'elle prenoit dans son malheur, & des avis qu'elle lui donnoit, & fut extrêmement surpris de l'invention qu'elle avoit trouvée pour lui témoigner tant de bonté sans se commettre, (car il est constant que quand cette Lettre seroit tombée dans les mains du Roi, elle étoit plutôt capable de faire sa cour, que de lui attirer la moindre affaire.) Il auroit bien voulu connoître la femme ou la fille à qui il avoit tant d'obligation, pour lui faire voir combien il étoit sensible aux graces qu'il en recevoit, ne pouvant s'imaginer que ce fût à la Maréchale de St. André, comme l'en avoit as-

(*) Les Mémoires de ce temps-là parlent d'une Lettre mystérieuse, sans dire de quelle manière elle étoit.

assuré l'Amiral ; & la haine qui étoit entre leurs Maisons depuis si long-temps, étoit une assez bonne raison pour l'empêcher de le croire.

Pendant qu'il cherchoit dans son esprit qui ce pouvoit être qui prenoit tant d'intérêt en sa disgrâce, ses Juges entrèrent dans sa chambre, & l'interrogerent pour la dernière fois. Il nia toujours qu'il eût eu aucune part à la Conjuración d'Amboise, & soutint que ses accusateurs avoient été subornés, & massacrés ensuite par ses ennemis, de peur qu'ils n'eussent pas la force de pousser leur crime jusqu'au bout : mais il ne parla en façon du monde de la Lettre qu'il avoit reçue ; & quand il eût été sûr de se justifier en la montrant dans le véritable sens qu'il la falloit voir, il eût mieux aimé mourir, que d'avoir le malheur de déplaire à une personne qui cherchoit à le servir avec tant de générosité. Les Juges, dont la faveur ne pouvoit ébranler l'intégrité, ne trouverent que des indices fort foibles contre le Prince ; mais ceux à qui le Roi & Mademoiselle de St. André avoient recommandé de le trouver assez coupable pour le condamner à la mort, croyant peut-être que tout ce qu'on faisoit pour s'agrandir étoit juste, soutinrent qu'il y avoit des preuves de reste, & le nombre de ceux-là étoit beaucoup plus grand que des autres. Ils rendirent un Arrêt que le Chancelier de l'Hôpital refusa judicieusement de signer, & le condamnèrent à être décapité dans la Maison du Roi, à l'heure que l'on entreroit aux Etats. Le Roi, Mademoiselle de St. André, & les Juges qui avoient rendu ce bel Arrêt, n'eurent pas le plaisir de le voir exécuter. Le Roi tomba malade pendant qu'on le fabriquoit. Cette maladie fut cause que la Reine-mere en fit suspendre l'exécution, moins à la considération du Prince, que pour son intérêt particulier. Elle étoit consommée dans les Affaires d'E-

tat,

tat, & ne doutoit point que si le Roi venoit à mourir, les choses ne changeassent de face. Ses autres enfans étoient mineurs. La Minorité des Rois est un temps favorable aux ambitieux ; & ainsi elle craignoit, que si la grandeur des Guises demouroit sans contrepoids, elle ne fût du moins aussi dangereuse que les pratiques des Princes du Sang.

La prévoyance de la Reine ne fut pas inutile. * Le Roi mourut, & l'autorité de Mademoiselle de St. André fut ensévelie avec lui. Pour éviter les ressentimens du Prince, & même ceux de la Reine-mere, qui la haïssoit de ce que le Roi l'avoit aimée, elle se retira aux Religieuses de Long-Champ. François II. n'ayant point eu d'enfans de Marie Stuart, l'ainé de ses freres, qui étoit le Duc d'Anjou, lui succéda, & fut nommé Charles IX.

Pour tâcher de dissiper les troubles qui empêchoient la Reine Catherine de jouir tranquillement de sa Régence, elle fit parler d'accommodement aux Princes de Bourbon, & à ceux de la Maison de Lorraine. Aucun des partis ne s'en éloigna ; & les conventions ayant été bien reçues de part & d'autre, ils s'accommoderent. Le Prince de Condé sortit de prison, & fut hautement justifié par un célèbre Arrêt du Parlement †.

Je vais dire une chose incroyable, qui est pourtant une vérité constante. Ce Prince avoit tant de penchant à être amoureux, qu'il le devint même après qu'on lui eût prononcé un Arrêt de mort. Je ne crois pas qu'il y ait aucun exemple qu'on ait jamais si mal pris son temps pour aimer. Dans l'incertitude où il étoit de ce qui arriveroit de la maladie de François II. il avoit quelquefois regardé la Lettre qu'il avoit reçue, & l'avoit trouvée si pleine de bonté, que c'eût été pour lui un
second

* Le 5. Décembre, 1560.

† Le 12. du même mois.

second supplice, qu'il étoit obligé de mourir ingrat: le desir de connoître à qui il étoit obligé, l'envie qu'il avoit de lui en témoigner sa reconnoissance, le plaisir qu'il prenoit à lui avoir obligation; j'appelle tout cela amour, & effectivement c'en étoit.

Aussi-tôt que le Parlement eût mis la gloire de ce Prince en sûreté, l'amour crut qu'il étoit temps d'agir pour son intérêt. Condé, qui n'avoit point de secret pour l'Amiral, lui montra la Lettre qu'on lui avoit fait tenir en sa prison. L'Amiral lui soutint de nouveau qu'elle étoit de la Maréchale de St. André, & qu'il en connoissoit parfaitement l'écriture. Si cela est, répondit le Prince, j'aime la Maréchale de St. André, & tout ce que vous pourrez dire pour m'en détourner ne m'empêchera pas de l'aimer éternellement. La haine qui étoit entre son mari & moi, & qui dure peut-être encore, car l'accommodement que la Reine a voulu faire est à proprement parler une paix plâtrée: & d'ailleurs, quand je n'aurois plus de raisons d'Etat pour le haïr, j'en ai d'amour qui sont incomparablement plus fortes; & c'est assez pour m'obliger à être toujours son ennemi, qu'il soit mari d'une femme que je veux aimer. Mais, pour en revenir à la Maréchale, ajouta-t-il, puisque la haine qui étoit entre son époux & moi ne l'a pas empêchée de faire de généreux efforts pour m'obliger, je l'aime, & l'amour que j'ai pour elle durera sans-doute: il est fondé sur la reconnoissance, & je ferai gloire d'en avoir toute ma vie.

Cette Maréchale n'étoit pas mere de Mademoiselle de St. André. Le Maréchal l'avoit épousée en secondes noces, il y avoit trois ans, & c'étoit au plus si elle en avoit vingt-deux. Elle n'étoit pas tout-à-fait si belle que la fille de son mari, mais elle l'étoit assez pour inspirer de l'a-

mour

mour à un homme de bon goût; &, quelque délicatesse qu'eût le Prince, elle avoit de quoi s'en faire aimer sans le secours des obligations qu'il lui avoit. Le Maréchal de St. André étoit tout blanc, & les fatigues de la guerre, toutes grandes qu'elles eussent été, y avoient moins contribué que cinquante-cinq ans qu'il avouoit : cela s'appelle en avoir pour le moins soixante; car un vieillard qui a une jeune femme, en cache toujours un peu. Le Prince de Condé étoit fort jeune, & aussi bien fait de sa personne qu'homme de la Cour. Il avoit un grand mérite. La Maréchale y étoit sensible, parce qu'elle en avoit beaucoup aussi; & sur la seule réputation du Prince elle avoit conçu pour lui une secrète estime qui lui faisoit prendre part à tout ce qui lui arrivoit. Son mari, pour la consoler de ce que son âge lui déroboit, avoit pour elle une tendresse qu'elle eût trouvée inutile, si elle ne lui eût donné lieu de rendre service au Prince. Il lui faisoit confidence de toutes les affaires de l'Etat. C'étoit de lui qu'elle avoit appris que le Prince devoit être arrêté, quand elle lui donna avis à deux heures après minuit de se sauver d'Amboise; & c'étoit lui-même qui avoit encore eu la foiblesse de lui confier un secret que sa fille n'avoit dit qu'à lui, & qui étoit capable de les perdre, si la Maréchale eût été aussi imprudente que son époux.

Le Prince, que sa nouvelle passion inquiétoit, & qui étoit plus amoureux que de sa vie il ne l'avoit été, sans sçavoir de qui; car malgré ce que lui avoit dit l'Amiral, il doutoit toujours que ce fût à la Maréchale qu'il eût de si étroites obligations, fut rendre visite au Maréchal de St. André, & lui témoigner la joye qu'il avoit de l'accommodement que la Reine avoit eu la bonté de faire. La Maréchale n'y étoit pas. Il en eut un chagrin dont le Maréchal de St. André s'aperçut, & qui lui
fit

fit croire que le Prince lui faisoit cette civilité à regret, & que dans l'ame il étoit toujours son ennemi. Sa visite fut courte. Il en fit des excuses, bonnes ou mauvaises, au Maréchal; & lui dit qu'il vouloit vivre avec lui en ami sincère, & le voir le plus souvent qu'il pourroit. La Maréchale, qui étoit allée chez les Reines, rentra comme le Prince prenoit congé de son mari. Cette vue, à quoi elle ne s'attendoit pas, la fit rougir. Le Prince, qui ne rougissoit pas si facilement, sentit je ne sçai quoi qu'il n'avoit pas accoutumé de sentir, & qui l'avertissoit tacitement que la Maréchale étoit la personne qu'il cherchoit. Il lui fit un petit compliment si embrouillé, que le mari n'y put rien comprendre; mais la femme le comprit parfaitement bien, & le trouva d'autant plus intelligible qu'il ne l'étoit pas pour tout le monde. Elle y répondit d'une manière où le Maréchal ne trouva que de l'honnêteté, & où le Prince trouva quelque chose de fort tendre: non que cela fût effectivement, mais il le souhaitoit, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Ils se séparèrent, le Prince & la Maréchale, très-contens de s'être vus; & le Maréchal ni plus ni moins qu'il l'étoit avant que le Prince lui eût fait l'honneur de le visiter.

Le soir, ils se rencontrèrent chez la Reine. La Maréchale s'y étoit rendue pour faire sa cour, & le Prince s'y étoit trouvé pour l'y voir. Le Duc de Guise, ayant quelque chose à dire au Maréchal de St. André, l'emmena, & fit un fort grand plaisir au Prince, qui avoit toutes les envies du monde d'entretenir Madame la Maréchale, & qui ne l'eût osé tant que son mari eût été présent. La Maréchale, qui de moment à autre jettoit les yeux sur le Prince, & rencontroit toujours les siens, crut qu'il ne seroit pas fâché de lui parler. Pour lui en faciliter l'occasion, & avoir un prétexte de quit-

quitter des Dames avec qui elle parloit de choses indifférentes, elle fit semblant d'avoir oublié sa montre, & s'en alla voir à une petite horloge qui étoit dans l'antichambre de la Reine quelle heure il pouvoit être. Cette adresse eut le succès qu'elle en espéroit. Le Prince l'aborda; & voyant qu'il n'y avoit qu'elle qui pouvoit l'entendre, Je ne sçai, Madame, lui dit-il, s'il est l'heure que vous souhaitez qu'il soit. Pour moi, je désespérois d'en pouvoir trouver une assez favorable pour vous témoigner le ressentiment que j'ai de vos bontés; & depuis que je jouïs de la liberté, je dois être honteux de n'avoir pas fait un meilleur usage d'un bien que je tiens de vous.

La Maréchale répondit à la civilité du Prince, & lui témoigna le plus honnêtement qu'elle put, qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'il disoit. Il s'expliqua. Elle avoit pour lui une véritable estime, & peut-être même que ce qu'elle ne croyoit qu'estime, étoit quelque chose de plus. Cependant elle ne demeura d'accord de rien, & ne voulut pas risquer un aveu qui pouvoit faire tort à sa réputation, qu'elle ne le connût plus particulièrement qu'elle ne faisoit. Quoi! Madame, ajouta le Prince qu'elle chagrinoit terriblement, seroit-il possible que je fusse assez malheureux pour être redevable de la vie à une autre que vous? Je crois, répondit la Maréchale, que vous êtes redevable de la vie à votre seule innocence; &, supposé même que vous n'en eussiez pas eu assez pour vous faire absoudre, un Criminel dont la naissance est accompagnée d'un si haut mérite a de grands privilèges: voilà ma pensée. Mais, si vous desirez que je m'accommode à la vôtre, & que je croie qu'il y ait quelque personne à qui vous ayez obligation de la vie, fût-ce au plus grand de vos ennemis, je ne vois pas que ce soit un malheur pour vous. C'en est un, Madame, repartit le Prince,

Prince, qui est d'autant plus grand, que je ne me figurois point de bonheur égal à celui de vous être obligé: c'eût été une marque que je ne vous étois pas indifférent; & ce que je vous aurois dû, eût autorisé une passion que je sens naître, & que je ne puis m'empêcher de vous découvrir: vous auriez, dis-je, attribué à ma reconnoissance l'amour.... Je vois bien que je vous surprends, Madame, continua-t-il avec assez de précipitation; & que ce mot à quoi vous n'êtes pas accoutumée, blesse une vertu aussi délicate que la vôtre. Mon erreur est cause de mon audace. J'ai cru vous devoir assez pour ne pouvoir m'acquitter qu'en vous aimant; & plus j'ai pris d'amour, plus je croyois avoir de reconnoissance. Cependant, Madame, me voilà le plus amoureux de tous les hommes: les billets que j'ai reçus m'ont aidé à le devenir; & dès que j'ai cru qu'ils étoient de vous, je me suis si bien accoutumé à vous aimer, qu'à présent, dussai-je vous offenser, c'est une habitude dont j'aurai de la peine à me défaire. La Maréchale, de qui l'on ne parloit que fort avantageusement, & qui jusques-là s'étoit même conservée contre les attaques de la médisance, ce qui la rendoit l'une des plus rares personnes de son siècle, ne put s'empêcher de prêter l'oreille à la passion d'un aussi grand homme que l'étoit le Prince. Elle écouta tout ce que son ardeur fut capable de lui faire dire, & quand il eut achevé de parler elle se retira sans lui répondre, plutôt pour irriter l'amour qu'elle lui avoit donné, que par aucun dépit de lui en avoir fait prendre. Depuis que la fille de son mari s'étoit retirée aux Religieuses de Long-Champ, personne à la Cour ne l'effaçoit, & ainsi elle fit quantité de soupirans, du nombre desquels fut Antoine de Bourbon Roi de Navarre, & propre frère du Prince: mais, comme elle vouloit un amant dont le mérite fût capable de faire ex-

excuser ses foiblesses, si elle en avoit, & que ce Roi étoit irrésolu & timide, elle demeura ferme dans l'inclination qu'elle avoit pour le Prince.

Deux rivaux ne sont pas long-temps sans se haïr; & , quelque forts que puissent être les nœuds du sang, l'amour vient facilement à bout de les rompre, quand ils servent d'obstacles à ses desseins. Le Roi de Navarre, qui auparavant étoit l'ennemi des Guises, se rangea de leur parti, & le rendit plus fort qu'il ne l'étoit; car depuis quelques jours, par l'Édit de pacification, il avoit été déclaré Lieutenant-Général du Royaume. La guerre n'étant pas trop bien éteinte, il ne falut pas de grands efforts pour la rallumer, & le hazard en fit naître un prétexte que les deux partis souhaitoient également.

Le premier jour de Mars de l'année 1562. comme le Duc de Guise passoit par la petite ville de Vassy; ses gens entrèrent par curiosité dans une grange où les Huguenots tenoient leur prêche, & peut-être s'en moquerent-ils, ce qui ayant scandalisé ceux de la nouvelle Opinion, il s'émut une querelle qui les obligea insensiblement d'en venir des injures aux menaces, & des menaces aux coups; le Duc de Guise, y étant accouru de bonne foi pour empêcher le desordre, sa présence réveilla la haine que les Huguenots avoient pour lui, & l'un d'eux eut l'audace de lui jeter une pierre qui lui mit le visage tout en sang, ce qui anima tellement ses gens contr'eux, que lui-même n'en fut plus le maître; & , quoiqu'il mît toute son autorité en usage, il ne put les empêcher d'en tuer plus de cinquante, & d'en blesser pour le moins deux cens. Voilà ce massacre de Vassy, dont il est tant parlé dans notre Histoire, & qui fut le prélude de toutes les guerres qui ont troublé le regne de Charles IX. & même ceux d'Henri III. & d'Henri le Grand.



La Renommée, qui jamais ne publie les choses comme elles sont, ne tarda gueres à porter au Prince de Condé la nouvelle de ce meurtre, qu'elle accompagna de beaucoup de circonstances capables de faire présumer que le Duc de Guise en étoit l'auteur. Il partit d'abord pour aller trouver le Roi à Monceaux, où il se divertissoit depuis quelques jours avec la Reine sa mere, & ses freres le Duc d'Anjou & le Duc d'Alençon; & ce fut en leur présence qu'il se plaignit du carnage que le Duc de Guise venoit de faire contre la foi des Traités, & au préjudice des Privileges accordés à ceux de la nouvelle Opinion. Mais, de l'air dont on lui répondit, il vit bien qu'il lui seroit malaisé d'en tirer raison, à moins de la demander la force à la main. Il envoya des Couriers le plus secrètement qu'il put à tous les Chefs de son Parti, qui, depuis la Paix, s'étoient dispersés en différentes Provinces; & leur donna rendez-vous à Orléans, où, malgré l'Arrêt qu'on y avoit rendu contre lui sous le regne du feu Roi, son nom étoit extrêmement considéré. Il étoit ravi d'avoir un prétexte de renouveler la guerre, & sa valeur ne pouvoit demeurer oisive; mais cette inclination belliqueuse étoit opposée à une autre qui dans ce temps-là étoit plus puissante sur son cœur, & ce qu'il sentoît pour la Maréchale de Saint-André étoit incompatible avec le dessein qu'il faisoit de s'éloigner d'elle. La Reine, qui pour son propre intérêt appréhendoit qu'on ne se saisît de la personne du Roi, où résidoit toute son autorité, le ramena à Paris en diligence; mais la cabale des Guises, qu'elle ne craignoit pas moins que celle du Prince, y étant puissante, elle ne l'y crut pas en sûreté, & le conduisit deux jours après à Fontainebleau. Le Roi de Navarre, que sa qualité de Lieutenant-Général du Royaume obligea de rester quelque tems à Paris pour y donner les ordres qu'il

qu'il crut nécessaires au bien de l'Etat, ne laissoit passer aucun jour sans fatiguer la Maréchale de St. André de quelqu'une de ses visites; car elle ne mettoit pas au nombre de ses bonnes fortunes l'honneur qu'elle en recevoit; & son cœur, prévenu en faveur du Prince de Condé, en étoit si rempli, qu'il n'y avoit point de place pour un autre. Pour s'attirer la confiance de son vieil époux, & l'infatuer d'une fidélité qu'il crut incorruptible, & qui cependant commençoit à être chancelante, elle lui fit confidence des desseins du Roi de Navarre, qui le jour précédent avoit risqué une déclaration d'amour; & lui représenta, qu'après en avoir reçu une si mortelle injure, sa vue étoit un supplice qu'elle étoit bien aise de s'épargner. Le Maréchal, charmé de la vertu de sa femme, s'accorda à ce qu'elle voulut, & lui permit de prier le Roi de Navarre de ne la plus voir. Pour lui, quoique l'outrage que ce Roi lui avoit voulu faire soit de ceux qu'on ne pardonne jamais, il suspendit son ressentiment de peur de l'arracher à son parti, & d'en fortifier celui du Prince. Le lendemain, le Roi de Navarre étant allé à son ordinaire rendre visite à la Maréchale, on lui dit qu'elle n'y étoit pas. Il demanda le Maréchal, on lui dit qu'il n'y étoit pas aussi. Cela n'est pas vrai, répartit le Roi de Navarre. Le Prince de Condé est ici, voilà ses livrées que j'apperçois; & Madame la Maréchale y doit être, car apparemment ce n'est pas son mari qu'il cherche. En disant cela, il se servit du privilège que sa qualité lui donnoit, & monta dans l'appartement de la Maréchale, où effectivement il trouva le Prince. Il est constant que la vue d'un rival que l'on croit favorisé, chagrine terriblement celui qui ne peut l'être. Le Roi de Navarre ne put supporter l'affront que la Maréchale lui faisoit de lui préférer son frere, qu'il estimoit au-dessous de lui, parce qu'il n'étoit pas si

puissant; mais la Maréchale ne le regardoit pas de ce côté là : au contraire, ce qu'il avoit de mérite lui faisoit envisager le reste comme une injustice de la fortune; & s'il eût été en son pouvoir d'y remédier, il n'est rien qu'elle n'eût entrepris pour justifier qu'elle n'étoit pas si aveugle qu'elle. Vous avez raison, Madame, lui dit le Roi de Navarre en l'abordant, de faire dire que vous n'y êtes pas. Il est fâcheux d'être interrompu dans un tête-à-tête si agréable, & je prends pour vous voir un contre-temps que vous aurez de la peine à me pardonner. La Maréchale, que sa présence fatiguoit cruellement, & qui d'ailleurs étoit fâchée d'avoir été surprise avec le Prince, quoiqu'il ne se passât rien entr'eux dont la médifance pût se prévaloir, affecta un air plus fier, qu'elle n'avoit coutume de l'avoir, pour lui répondre, que dans le tête-à-tête qu'elle avoit avec le Prince son frère, elle ne craignoit point d'affront semblable à celui qu'elle avoit essuyé depuis quelques jours; & que, pour en prévenir un second de la même personne, elle feroit en sorte qu'on ne la trouveroit jamais seule. Je crois vous entendre, Madame, repartit le Roi de Navarre: vous n'avez pas envie de vous trouver seule avec moi, mais vous n'êtes pas fâchée d'être seule avec un autre; & les ordres que vous donnez à votre porte, justifient assez qu'on vous auroit fait plaisir de vous y laisser. Puisqu'il vous plaît, Monsieur, repliqua la Maréchale, car encore qu'il fût Roi de Navarre, étant né sujet du Roi, on ne l'appelloit point *SIRE*: seulement comme premier Prince du sang on le traitoit toujours de Monseigneur; mais la Maréchale, étant en colère contre lui, crut être dispensée de ce respect, & n'avoir point de mesures à garder avec un Prince qui la traitoit d'une si galante manière. Puisqu'il vous plaît, Monsieur, lui dit-elle, de vous nommer vous-même, & que vous avez peur que je

je n'impute à quelqu'autre l'outrage que vous m'avez fait, je ne veux point vous ôter la gloire d'une si belle action : à un besoin, je ferois encore plus, & je vous avouerois de bonne-foi que les ordres qui ont été donnés à la porte n'étoient que pour vous. C'en est trop, Madame, repartit le Roi de Navarre, & la présence de l'amant que vous me préférez, n'exigeoit point de vous une si aveugle complaisance. J'ai dit que je vous aime, il est vrai, & je suis prêt à le dire encore : si c'est une foiblesse, c'en est une de celles qu'il n'est pas honteux d'avoir ; & je ne sçai quelle raison vous oblige à la condamner en moi, & à l'approuver dans un autre. La Maréchale voulut lui répondre, mais le Prince la prévint, & dit au Roi de Navarre, avec une fierté qui lui étoit assez naturelle, qu'il ne considéroit, ni ainesse, ni Majesté, quand il s'agissoit de défendre la réputation de la Maréchale, & qu'il oublioit-là ce qu'il pouvoit lui devoir ailleurs ; que ce qu'elle condamnoit en lui étoit condamnable en tout le monde ; & qu'il devoit juger plus favorablement de sa vertu, puisqu'avec une Couronne, il lui étoit impossible de l'ébranler. C'est parler un peu haut, repartit le Roi de Navarre, mais je ne m'en étonne pas. Madame inspire du courage à qui bon lui semble. Elle me permettra toutefois de douter qu'un tel défenseur de sa réputation contribue beaucoup à l'établir ; & pour ce qui est de ce que je dois penser de sa vertu, le soin que vous en prenez est d'un grand secours pour empêcher les jugemens téméraires. Adieu, Madame, ajouta-t-il en se tournant du côté de la Maréchale, je n'envie point à mon frere la bonté que vous lui faites l'honneur de lui témoigner : il est juste qu'il soit favorisé de l'amour, puisqu'il ne l'a jamais été de la fortune ; & si vous voulez que je vous parle à cœur ouvert, je vois bien qu'être mon cadet de sept ou huit ans est

Un grand avantage pour être considéré de vous. Il sortit en achevant ces mots, résolu de se venger de la préférence que faisoit la Maréchale, & de ne rien oublier pour comprendre le Prince de Condé dans sa vengeance. Quoiqu'il n'entrât rien dans la passion que le Prince avoit pour elle, dont la plus scrupuleuse vertu pût s'offenser, il ne laissa pas d'être fâché de ce que le Roi de Navarre les avoit trouvés ensemble. Il lui fit des excuses si honnêtes de ce qu'il avoit mal pris son temps pour la voir, & lui promit de pousser son ressentiment si loin, si la médisance osoit attaquer sa gloire, que non seulement elle en fut touchée, mais encore elle lui témoigna qu'elle l'étoit. Il n'avoit pu la rejoindre depuis la conversation qu'ils avoient eue ensemble chez la Reine; & quelque peine qu'il se fût donnée pour en faire naître une occasion, elle s'étoit tenue sur ses gardes, & même s'étoit fait un devoir de l'éviter, de peur que l'estime qu'elle avoit pour lui, ne fût d'intelligence avec l'amour qu'il avoit pour elle: mais ce Prince, sur le point d'abandonner Paris, & de s'exposer à l'incertitude des combats, ne s'étoit pu résoudre à partir sans s'expliquer encore une fois avec la Maréchale; & pour l'empêcher de le fuir, il l'étoit allé chercher jusques chez elle, où il y avoit une heure qu'il l'entretenoit quand le Roi de Navarre les avoit troublés. Pendant qu'il avoit été seul avec elle, il lui avoit dit des choses si touchantes, & lui avoit représenté avec tant de marques d'amour qu'il la voyoit peut-être pour la dernière fois, que le sort des armes étoit douteux, & que si elle avoit la cruauté de le laisser partir sans lui avouer que c'étoit à elle qu'il avoit de si étroites obligations, la vie lui seroit un fardeau dont il chercheroit à se soulager à la première rencontre; qu'à la fin elle lui avoit répondu: Vivez, Prince; & si vous m'estimez, faites un bon usage du service

vice que j'ai tâché de vous rendre. Hélas, Madame, lui avoit répliqué le Prince, qu'il est inutile ce service, si votre vertu se gendarme de ce que ma reconnaissance va au-delà de l'estime ! Autant de fois qu'il m'est échappé de dire que je vous aimois, autant de fois votre visage que je consultois, a semblé m'interdire cette audace ; & même en ce moment je vois votre couleur naturelle qui s'altère, & qui me reproche que je vous outrage pour le prix des bontés que j'ai reçues de vous. Il est vrai, Madame, que d'abord vous étant plainte à moi de l'injure que le Roi de Navarre vous a faite, vous m'avertissiez assez que je ne pouvois l'imiter sans vous déplaire ; mais, n'ayant jamais été vu de vous qu'avec indifférence, & par conséquent n'étant point enchaîné par vos bontés, je regardois la déclaration qu'il a osé vous faire, comme un attentat sur votre gloire ; au-lieu qu'ayant eu la générosité de vous intéresser pour moi jusqu'à prendre soin d'une vie que je ne dois qu'à vous seule, il me sembloit que j'avois cent raisons pour vous aimer ; & , pour dire encore plus, je croyois ne pouvoir m'en taire sans ingratitude. Voilà quel étoit leur entretien avant que le Roi de Navarre entrât chez la Maréchale, & le Prince avoit même si bien fait, qu'il l'avoit obligée à consentir qu'il l'aimât. Mais de grace, lui avoit-elle dit, ne me voyez plus après le consentement que vous avez exigé de moi ; je ne vous l'accorde qu'à condition que votre présence ne me reprochera point ma foiblesse ; & c'est par votre obéissance que je veux être persuadée de votre amour. Ces paroles étoient pressantes, aussi ne tarda-t-il pas à prendre congé d'elle après que le Roi de Navarre fut sorti. Cette séparation ne se fit pourtant pas sans peine : il en coûta des soupirs au Prince ; & la Maréchale, qui s'étoit fait violence pour cacher sa douleur, cessa de se contraindre

traindre aussi-tôt qu'elle ne le vit plus, & lui accorda des larmes, pour s'acquiescer des soupirs qu'il avoit poussés. Les choses étoient en cet état entre le Prince & la Maréchale, quand le Roi de Navarre, plus pour faire dépit à son frere que par aucune autre considération, se fit Catholique. D'ailleurs, le Connétable de Montmorency, qui avoit toujours été dans les intérêts du Prince, ayant ouï dire qu'on avoit fait une proposition au Conseil touchant la répétition des Dons, & craignant que ce ne fût à lui seul qu'on en voulût, parce que sous le regne d'Henri II, il avoit touché cent mille écus dont il n'avoit jamais rendu compte, s'étoit joint au Duc de Guise, & au Maréchal de St. André, sous le spécieux prétexte de conserver la Religion de ses Peres; mais, à en bien juger, ce fut seulement de peur d'être obligé de restituer cette somme: & tout ce que lui avoit pu dire le Maréchal de Montmorency son fils, estimé le plus sage homme du Royaume, n'avoit pas été assez fort pour l'en détourner.

Cette Ligue, que les Huguenots avoient nommée le Triumvirat, étant augmentée de la personne du Roi de Navarre, & du crédit qui accompagnoit sa qualité de Lieutenant-Général du Royaume, ceux de la nouvelle Opinion abandonnerent Paris, où les Catholiques tenoient le haut du pavé. Ils ne furent pas plutôt en campagne, & le Prince de Condé à leur tête, qu'ils firent rentrer dans le cœur de leurs ennemis la crainte qu'ils leur avoient donnée. Les Catholiques ne voulurent pas attendre à prier le Roi de revenir à Paris, que l'armée du Prince, qui grossissoit tous les jours, fût en état de se saisir de sa personne. Ils prévirent le malheur qu'un tel accident auroit pu causer, & le Roi de Navarre, le Duc de Guise, & le Connétable, furent en diligence à Fontainebleau, où ils trouverent la Reine qui hésitoit sur le choix du parti qu'elle

qu'elle devoit prendre. Outre qu'elle se laissoit de la domination des Lorrains, on dit que la Religion du Prince de Condé lui sembloit plus commode que la sienne ; & l'Histoire même fait mention d'une Lettre qu'elle lui avoit écrite quelques jours auparavant, & qu'il envoya depuis à tous les Princes Protestans d'Allemagne, pour en avoir plus facilement du secours. Elle contenoit ces mots.

J'attens une occasion favorable d'embrasser votre Parti, & peut-être votre Religion. Agissez de votre côté ; & faites en sorte qu'après avoir fait un si grand pas, le démenti ne nous en demeure point. Du mien, je mettrai tout en usage pour me délivrer de l'oppression où je suis. Je sçai de quelle manière il faut s'y prendre pour endormir les Lorrains ; & lorsqu'ils me croiront la meilleure amie qu'ils aient au monde, je leur ferai voir que la sincérité n'est pas une vertu d'Italie. Souvenez-vous que je vous confie de grands intérêts ; & qu'il s'agit de mon fils, de son Royaume, & de moi-même.

Ce fut un coup de foudre pour la Reine, que la prière, que lui firent les Confédérés, de ramener le Roi à Paris. Elle attendoit pour se jeter entre les bras du Prince, que son armée fût assez nombreuse pour contraindre le reste du Royaume à chasser les Guises ; & comme de jour à autre on voyoit des Gentilshommes de toutes les Provinces de la France le venir chercher, & lui offrir leur service, elle croyoit n'avoir pas encore long-temps à attendre. Ces considérations l'obligeoient à temporiser, & son dessein étoit, si le Roi de Navarre, & ceux qui l'avoient accompagné fussent retournés à Paris, de prendre un chemin opposé au leur, & de mener le Roi à Orléans, qui étoit la place d'armes du Prince, & le siège capital de son parti. Le Duc de Guise, qui avoit fait une longue

E 5 épreuve

épreuve de ses artifices, lui dit que la personne du Roi lui étoit trop chère pour l'abandonner de vue dans une conjoncture si délicate; & le Roi de Navarre, qui étoit naturellement brusque, ajouta que pour elle, elle pouvoit demeurer-là si elle le trouvoit à propos, mais que pour le Roi il falloit nécessairement qu'ils l'emmenassent; desorte qu'à l'heure même ils le firent entrer dans son carosse* & le menerent tout pleurant jusqu'à Melun, le lendemain au Bois de Vincennes, & ensuite à Paris, où, sous prétexte de lui faire plus d'honneur, on mit assez de gens auprès de lui pour le faire garder magnifiquement.

Le Prince, désespéré de ce que le Roi étoit en la puissance de ses ennemis, crut d'abord que la Reine l'avoit joué, & se servit de tout ce qui lui vint dans la pensée, pour se venger d'elle. Il fit un Manifeste, & représenta que le Roi de Navarre étoit d'intelligence avec les Guises, pour tenir leur Souverain dans l'esclavage; & afin de justifier ce qu'il disoit, il y inséra la Lettre que la Reine lui avoit écrite, dont il s'offroit de faire voir l'original à ceux qui en douteroient. Il y avoit tant de vraisemblance dans ce qu'il avançoit, que tous ceux qui n'étoient pas partisans des Guises, n'hésiterent point à le croire. Ceux mêmes qui ne vouloient être, ni du parti du Prince de Condé, ni de celui du Triumvirat, ne laissoient pas de s'attrouper pour demander la liberté de leur Monarque, & le nombre en fut si grand qu'il alarma les Confédérés: si bien qu'on fut obligé d'envoyer une Déclaration du Roi dans toutes les Provinces de son Royaume pour assurer le Peuple, que Leurs Majestés jouissoient d'une pleine liberté; qu'elles avoient choisi Paris pour y être en plus grande assurance; & que, pour arrêter l'insolence des Huguenots qui cherchoient à se saisir de la personne du Roi, la Reine sa mere

avoit

* En ce temps-là il n'y en avoit point: on les nommoit cochen

avoit jugé à propos de les flatter d'une espérance frivole, & d'abuser le Chef du parti par une Lettre qui avoit le succès qu'elle en espéroit. Cette Déclaration fut suivie d'un Arrêt du Parlement, qui permettoit de massacrer les Huguenots en quelque lieu qu'on les pût trouver, comme Criminels de Leze-Majesté Divine & Humaine. Cependant, n'y ayant point encore eu d'hostilités de part ni d'autre, le Chancelier de l'Hôpital, l'un des plus grands hommes de son siècle, faisoit tous ses efforts pour dissiper un orage qui grossissoit depuis si long-temps; mais toutes ses remontrances furent inutiles: la Guerre commençoit à s'allumer en tant d'endroits, qu'il falloit une pluie de sang pour l'éteindre.

L'amour, qui d'ordinaire ne se trouve que parmi les jeux & les plaisirs, vit sans s'effrayer ce que préparoient d'affreux les horreurs d'une Guerre Civile. Le Roi de Navarre, ayant une seconde fois attaqué la vertu de la Maréchale de St. André avec aussi peu de succès que la première, résolut de n'y pas perdre de temps davantage, & tâcha de se consoler de ses refus avec Mademoiselle du Rouet Fille d'honneur de la Reine, qui ne se piquoit pas de la même résistance. D'autre côté, Mademoiselle de Limevil sa compagne, & Fille d'honneur comme elle, que le Prince de Condé avoit autrefois aimée, jusqu'à en venir à une familiarité dont elle avoit été quelque temps incommodée, fit tout ce qui lui fut possible pour convertir la passion qu'il avoit de combattre, en une autre où elle trouvoit que le combat avoit quelque chose de plus agréable. Elle sçavoit son penchant; &, tout vaillant qu'il étoit, elle ne doutoit point qu'il ne fût aussi sensible à l'amour qu'à la gloire. Elle lui écrivit, & le pria de considérer qu'il alloit faire la guerre à une personne à qui il ne l'avoit pas toujours faite, puisque sa Reli-

gion la mettoit au nombre de ses ennemis. Cette Lettre n'eut pas l'effet qu'elle s'en promettoit. Elle en écrivit une seconde, qui ne fut pas mieux reçue que la première, dont elle fut si outrée qu'elle fut quelque temps à se vouloir du mal de ce qu'elle n'avoit pas la force de le haïr. La Reine, qui pendant la guerre ne jouissoit qu'imparfaitement de sa Régence, parce que le Lieutenant-Général du Royaume faisoit tout, ayant sçu de Mademoiselle du Rouet, à qui le Roi de Navarre en avoit fait confiance, que la Maréchale de Saint-André étoit toute puissante sur l'esprit du Prince, la vit en particulier, & la pria d'employer toute l'autorité qu'elle avoit sur lui pour le faire consentir à la paix, lui promettant de ne jamais oublier un tel service. Si la Maréchale eût osé en croire son amour, elle eût fait ce que la Reine souhaitoit d'elle. La passion qu'elle avoit pour le Prince, augmentoit de jour en jour; & quoiqu'elle eût assez de vertu pour le combattre, elle n'en avoit pas assez pour en triompher. Elle sçavoit, que pour obliger les Troupes qu'il conduisoit à braver le péril, il seroit le premier à leur en montrer l'exemple, & à s'exposer où le danger paroîtroit plus grand; & cette pensée lui donnoit de si fréquentes allarmes, que sous prétexte de craindre pour les jours de son mari, elle le conjuroit de porter l'esprit du Duc de Guise à l'accommodement que la Reine desiroit. Cependant, quoique l'éloignement du Prince fût un supplice pour elle, la réputation qu'elle avoit d'être la personne de la Cour en qui l'on trouvoit le moins à dire, balançoit son inclination naturelle: pour conserver sa gloire, elle renonça à son plaisir; & se seroit acquis beaucoup d'estime, si elle eût toujours fait la même chose. La Reine, outrée de ce que la Maréchale refusoit d'écrire au Prince, & voulant connoître si elle en étoit aimée, résolut de lui écrire elle-même. Après lui avoir étalé les plus pres-

pressantes raisons dont elle put s'aviser pour le faire consentir à un accommodement, & lui avoir représenté que le Roi, dont il avoit l'honneur d'être parent, l'Etat, & elle-même lui seroient redevables de leur repos; elle y ajouta qu'il rendroit un signalé service à la Maréchale de St. André; qu'elle lui eût écrit avec joye si elle l'eût pu faire avec assurance; & que, pour lui ôter tout sujet de doute, elle la mèneroit avec elle à Montleheri, s'il vouloit s'y rendre un jour qu'elle lui marqua, accompagné de cinquante hommes, & elle d'un pareil nombre; pour conférer sur les moyens qu'il pourroit y avoir d'assoupir dès son commencement une guerre, où de part & d'autre le plus heureux succès ne pouvoit manquer d'être funeste à la France. Le Prince, qui ne s'imaginolt point de plaisir égal à celui de voir la Maréchale de St. André, fit réponse à la Reine par le même Courier qui lui avoit apporté sa Lettre, & lui manda qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'il plaisoit à Sa Majesté de lui donner. L'Amiral, qui s'étoit rendu à Orléans, n'étoit pas de cet avis: il connoissoit la Reine, & tout ce qui venoit de sa part lui étoit suspect; mais, quand l'amour parle, c'est d'ordinaire lui seul qu'on écoute: & ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner si les raisons de l'Amiral ne firent point d'effet sur l'esprit du Prince.

Le jour qu'avoit marqué la Reine étant arrivé, l'amoureux Condé parut à la vue de Montleheri. L'Amiral, qui appréhendoit qu'on ne lui tendît un piège, voulut être un des cinquante hommes qui l'accompagnerent; &, n'ayant pu le détourner de son dessein, il l'empêcha du moins d'entrer dans une ville qui tenoit le parti des Guises, & cette raison étoit assez forte pour s'en défier. La Reine s'y étoit rendue le jour précédent. Avant que de partir de Paris, elle avoit commandé à deux de ses filles de seindre quelque indis-

position,

position, pour avoir un prétexte favorable de se faire accompagner de la Maréchale de Saint-André, & tout avoit réussi comme elle souhaitoit; car le mari de la Dame, loin d'y apporter le moindre obstacle, avoit témoigné beaucoup de joye de l'honneur que sa femme recevoit. Le Prince ayant envoyé un Gentilhomme à la Reine, pour lui remonter que les forces n'étoient pas égales où elle l'attendoit, & pour la prier d'avoir la bonté de vouloir se trouver à un petit village qui est entre Montleheri & Bretigni, où la bonne foi ne pouvoit être violée, elle partit pour s'y rendre accompagnée de cinquante Gentilshommes, & du Chancelier de l'Hôpital, qui étoit dans son carosse avec la Maréchale de St. André. De si loin que le Prince & l'Amiral l'aperçurent, ils allèrent au devant d'elle, & quand ils en furent assez près pour se faire remarquer, ils mirent pied à terre, & n'oublierent rien de ce qu'ils devoient à la Mere de leur Roi. Quoique la Maréchale & le Prince eussent une égale impatience de se voir, ils ne se parlerent point; mais, quand on s'aime, on trouve assez de moyens de se faire entendre, & ce n'est pas d'aujourd'hui que les yeux sont les interpretes de l'amour. Le Chancelier, à qui la Reine ordonna d'expliquer ses intentions, fit plusieurs propositions de Paix: mais, soit que le Prince ne se fût trouvé-là que pour voir la Maréchale, ou que son esprit préoccupé ne se possédât pas assez pour résoudre une affaire si importante, il ne s'accommoda point de tout ce qu'on lui proposa. L'Amiral persuadé que pendant la Paix on n'auroit pas pour lui les mêmes égards que pour le Prince, & d'ailleurs ayant été secrètement averti qu'on parloit d'envoyer sa tête sur un échafaud, fit des propositions à son tour, mais si déraisonnables que l'on jugea bien dès lors qu'il avoit éventé les desseins que l'on fermoit contre sa personne, & que si le Prin-

Prince le croyoit, il étoit inutile de parler d'accordement. La Reine ne se rebuta point; & l'on peut dire à son avantage (supposé qu'elle ait été une fois sincère) qu'elle fit des offres si équitables, qu'infailiblement la Paix se seroit conclue, si l'Amiral n'eût empoisonné le Prince de ses conseils. Après deux heures de contestation, on se sépara sans rien résoudre; le Prince & la Maréchale, qui ne s'étoient vus qu'en présence de la Reine, & qui craignoient réciproquement que leurs yeux ne se fussent pas bien expliqués, se quittèrent avec tout le regret imaginable. Les deux partis étoient déjà à une distance assez grande l'un de l'autre, quand la Reine, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher sur ce sujet, fit rappeler le Prince, & pria la Maréchale de descendre du carrosse, pour le voir en particulier, & le conjurer d'abandonner les intérêts de l'Amiral. Elle fit ce que lui commanda la Reine; & le Prince, la voyant venir au-devant de lui, piqua, pour lui en épargner la peine, & se rendit bien-tôt où il y avoit long-temps qu'il souhaitoit d'être. Il promena d'abord ses regards autour de lui, & ne voyant personne qui pût l'entendre: Ah, Madame, s'écria-t-il, qu'il est cruel de s'aimer, de se voir, & de n'oser se rien dire! La Maréchale, qui avoit peur d'être observée par la Reine, lui apprit ce qui l'obligeoit à le voir, & lui demanda ce qu'il étoit résolu de faire. Et de grace, Madame, répondit le Prince, laissons les Affaires d'Etat; & puisque nous avons si peu de momens à être ensemble, ayez la bonté de n'en dérober aucun à mon amour: car enfin, Madame, ajouta-t-il, mon cœur est trop à vous pour vous laisser ignorer ce qui s'y passe: je trompe la Reine, mais je vous honore trop pour vouloir vous tromper aussi; & la Paix, que je refuse, vous doit persuader que je suis plus tôt venu ici pour vous voir, que pour répondre
aux

aux propositions que l'on m'a faites. Et quel effet produira cette vue, lui dit la Maréchale, s'il faut à l'instant nous séparer, pour ne vous revoir peut-être jamais? Si ma vue vous étoit aussi chère que vous voulez me le faire croire, vous n'y renonceriez pas si facilement; & la Paix que l'on vous offre, vous sembleroit assez juste, pour vous faire embrasser une occasion de me voir toujours. Hélas! Madame, répondit le Prince, que de malheureux vous m'allez faire abandonner, pour peu que votre bonté continue: la haine que je conserve pour les Guises, n'est point à l'épreuve des sentimens favorables que vous me faites l'honneur de me témoigner; &, quoiqu'il y aille de ma gloire de ne pas laisser sans vengeance les insultes qu'ils m'ont osé faire, je les oublierai avec joye, si le sacrifice de mon ressentiment contribue à vous marquer la grandeur de ma passion. Je ne prétens rien exiger de votre amour, repartit fièrement la Maréchale, qui puisse faire tort à votre gloire: si l'estime que je fais de vous doit être comptée pour quelque chose, c'est à votre réputation seule que vous la devez; &, tout grand Prince que vous soyez, peut-être aurois-je eu de la peine à vous l'accorder, si vous n'aviez encore été plus grand Homme. Je ne vous cele point, ajouta-t-elle, que je suis fâchée de ce que la Paix ne se fait pas; mais je la ferois encore davantage, si l'on en faisoit une qui vous fût honteuse: loin de prendre pour une marque d'amour le sacrifice de votre gloire, je le regarderois comme une foiblesse, qui me feroit repentir de l'injustice de mon choix; & si vous voulez que je vous fasse un aveu sincère, mon cœur, charmé de vos grandes actions, se desabuseroit aisément, s'il vous en échappoit quelqu'une que l'on pût vous reprocher justement. Le Prince, ravi de ce qu'il venoit d'entendre, repliqua avec un transport qu'il lui fut impossible de retenir: Qu'il m'est

m'est doux, Madame, de trouver tant de générosité dans une personne que je veux adorer toute ma vie. Que la gloire va m'être chère, puisqu'il en faut avoir pour être considéré de vous; & si mes exploits vous ont plu avant que j'eusse dessein de vous plaire, que ne ferai-je point pour augmenter une réputation qui me rend si redevable à vos bontés! Il lui dit ensuite les raisons qu'il avoit eues de refuser la Paix, qu'elle trouva plausibles; & lui représenta que les Guises occupoient un rang qui étoit dû à sa naissance, & qu'il seroit même en droit de leur disputer si on l'obtenoit par le mérite: car, pour ce qui est de la Religion, ajouta-t-il, je ne prétens pas qu'elle serve d'obstacle à ma fortune: je n'ai pas embrassé celle dont je fais profession, dans la créance que ce fût la meilleure, mais seulement pour être ennemi de la Maison de Lorraine; & , pourvu que je me venge des outrages que j'en ai reçus, il ne m'importe de quelle Religion je sois. Que dirai-je à la Reine, lui demanda la Maréchale d'une manière qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de le quitter? Elle attend votre réponse, & vous savez quelle est son impatience. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, interrompit promptement le Prince, ne précipitez point une séparation qui doit m'être si cruelle: les intérêts dont la Reine vous laisse la conduite, ne sont pas de si peu de conséquence, qu'on puisse imputer à d'autres soins les momens que vous m'accorderez; & peut-être ne se présentera-t-il jamais une si heureuse occasion de me favoriser de votre vue. Mais Prince, lui dit tendrement la Maréchale, quand nous serons plus long-temps ensemble, que nous dirons-nous? Ah, Madame, lui repliqua-t-il, si je vous avois donné autant d'amour que vous m'en avez fait perdre, que ne nous dirions-nous pas? Adieu! Prince, repartit la Maréchale, qui peut-être commençoit à se

se dénier de sa vertu : je suis mariée ; c'est dire assez que je ne puis vous écouter davantage. Si vous faites cas de mon estime, vous sçavez à quel prix je la mets, & ce qu'il faut faire pour la mériter : mais, quelque chère que vous soit la gloire, je ferai bien aise que vous ne l'achetiez que ce qu'elle vaut, & que vous ne prodiguez pas une vie où je prends plus de part que vous ne croyez. Encore une fois, adieu. En achevant ces mots, elle prit congé du Prince. Il la conjura de demeurer encore quelques momens ; mais elle lui remontra que ce n'étoit pas l'aimer, que d'avoir si peu de soin de sa réputation ; & comme son amour étoit accompagné d'un grand respect, il se contenta de la conduire des yeux jusques dans le carosse de la Reine, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'il alla rejoindre l'Amiral qui l'attendoit.

Cette conférence n'ayant pas eu l'effet qu'on s'en promettoit, & chacun ayant des troupes prêtes, on commença les actes d'hostilité, & le Roi fut réduit à la malheureuse nécessité de chercher à faire des conquêtes sur lui-même. Rouen, qui s'étoit déclaré pour les Huguenots, fut la première ville que l'on assiégea. Elle soutint quantité d'attaques avec une résolution qui lui eût acquis beaucoup de gloire, si elle eût choisi le bon parti : mais enfin, le Prince de Condé ayant inutilement essayé d'y conduire du secours, parce que le Maréchal de Saint-André lui fermoit tous les passages, elle fut prise, & le Roi de Navarre y entra en triomphe par la breche. Cette action étoit belle & éclatante, aussi lui fut-elle bien vendue. Un coup de mousquet, qu'il y reçut à l'épaule, & qui n'eût pas été à craindre, sans les fréquentes visites de Mademoiselle du Rouet qui mirent le feu à sa playe, eut une si dangereuse suite, que s'étant fait mettre sur la Seine, pour remonter à Paris*,

UN

* Le 17. Novembre 1562.

un frisson le prit, & ensuite une sueur froide, qui l'obligerent à faire arrêter son bateau à Andelis, où il mourut le jour même à peu près comme il avoit vécu, c'est-à-dire dans une grande incertitude, n'étant ni véritable Huguenot, ni bon Catholique. Le Prince de Condé, qui s'étoit promis de contraindre la Renommée à s'entretenir de ses progrès, & qui sçavoit que c'étoit l'unique moyen d'en faire beaucoup dans le cœur de la Maréchale de Saint-André, fut au désespoir de la perte de Rouen; & se mit en tête, pendant que l'armée du Roi étoit encore occupée en Normandie, d'avancer jusqu'aux portes de Paris, espérant que la confusion qu'il jetteroit d'abord dans une si grande ville, lui en rendroit la conquête aisée; mais ce dessein ne réussit pas. Après une si grande entreprise il ne lui eût pas été glorieux de reculer. Il aimoit mieux aller à la rencontre du Duc de Guise, qui venoit victorieux de devant Rouen, pour l'engager s'il pouvoit à une bataille qui vengeât les Huguenots de la perte qu'ils venoient de faire. L'Amiral fat de cet avis: il n'y a point de doute qu'ils n'eussent défait le Duc de Guise, s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur; mais, leur dessein ayant éclaté plutôt qu'il ne faisoit, le Maréchal de St. André eut le temps de joindre l'Armée Royale, qui avoit besoin de son secours. Le Prince étoit à la tête de douze mille hommes, & le nombre des Catholiques étoit pour le moins égal. Ils se rencontrèrent proche la ville de Dreux, & les deux armées étant rangées en bataille, les Huguenots se battirent avec tant de vigueur, qu'au commencement tout l'avantage fut de leur côté. Ils se rendirent maîtres de la meilleure partie du canon des Catholiques, & même prirent prisonnier le Connétable de Montmorency: mais l'appas du butin les ayant frappés, ils se débänderent pour piller le bagage des ennemis: & le Duc de Guise,

Guise, qui étoit grand homme, ayant pris ce temps-là pour revenir à la charge, profita si bien de leur désordre, qu'il ramena la victoire de son côté, & força les Huguenots à lui abandonner le champ de bataille. Dans la plus grande chaleur du combat, le Prince s'étant avancé pour s'opposer à la valeur du Duc de Guise, fut en un moment environné de Catholiques, qui lui demanderent l'épée. Mais, au lieu de leur répondre, il s'en servit pour tâcher de s'ouvrir un passage ; &, après avoir fait de vains efforts pour s'échapper, il la donna à Danville, second fils du Connétable, dont il s'avoua le prisonnier. Tandis que les Catholiques arrêtoient le Prince, un gros de Cavalerie Huguenote, ayant enveloppé le Maréchal de St. André, qui poursuivoit trop chaudement la victoire, lui faisoient éprouver la même disgrâce, & le menaient joindre le Connétable. Mais un Parisien nommé Mézieres, qui autrefois en avoit reçu quelque outrage, eut la lâcheté de prendre ce moment-là pour lui témoigner son ressentiment, & lui lâcha un coup de pistolet, qui le fit expirer au même instant. L'Amiral, avec le débris des Troupes Huguenotes, regagna Orléans en diligence, de peur, s'il étoit attaqué, qu'il ne fût contraint de lâcher le Connétable ; & le Prince de Condé ayant été présenté au Duc de Guise par Danville, ce Duc le traita avec un respect accompagné de tant de marques d'estime, & le Prince y répondit avec tant de générosité, que ce fut un sujet d'étonnement pour tous les deux, de ce qu'avec autant de considération qu'ils en avoient l'un pour l'autre, ils avoient le malheur d'être ennemis.

La Maréchale de Saint-André, dont jusques-là la vertu avoit été inébranlable, fut touchée de la mort de son mari : mais celle d'Eléonore de Roye, femme du Prince de Condé, étant arrivée quelque temps après, lui offrit un grand sujet de
conso-

consolation. Elle avoit reçu une Lettre du Prince, après la Bataille de Dreux, sur la perte qu'elle avoit faite du Maréchal son époux. Elle lui en écrivit une à son tour sur celle qu'il venoit de faire de la Princesse sa femme, & c'étoit réciproquement s'avertir, que leur flamme étoit en liberté, & qu'ils n'avoient plus besoin de la contraindre. Cependant le Duc de Guise, à qui la défaite de l'armée du Prince avoit acquis une grande réputation, ne voulut pas laisser reprendre haleine aux Huguenots. La prison du plus considérable de leurs Chefs lui parut un temps trop favorable pour ne pas l'employer utilement, & la ville d'Orléans, étant la plus importante qu'ils eussent, il crut que s'il pouvoit la leur ôter, il les réduiroit à recevoir toutes les loix qu'on voudroit leur imposer. Il en entreprit le siège au commencement de Février : & , malgré la rigueur de la saison, il avoit déjà emporté tous les faubourgs, avec perte de huit ou neuf cens des Assiégés, lorsqu'un soir qu'il étoit allé au devant de sa femme, l'infame Poltrot, qui l'épioit depuis quelques jours, lui donna un coup de pistolet en trahison, qui ne lui laissa que six jours de vie, au grand regret de tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître, & même du Prince de Condé, quoiqu'ennemi, qui ne put s'empêcher de donner des marques de sa douleur, quand on lui apprit cette malheureuse nouvelle. Tous les Historiens Catholiques, & même ceux dont il voulut détruire la Religion, ont fait gloire de rendre justice à son mérite : & , quoiqu'ils ne soient pas toujours de même sentiment sur son chapitre, ils demeurent tous d'accord de ce point, qu'il avoit toutes les vertus nécessaires pour être parfaitement honnête homme, & presque aucun vice ni de Prince ni de Courtisan. De peur de laisser une tache à sa mémoire, il employa les derniers momens à se justifier du massacre de Vass, & prit

prit le Ciel à témoin, que ç'avoit été innocemment qu'il étoit devenu le sujet d'une Guerre Civile: même il conseilla à la Reine d'approcher le Prince de Condé de la personne du Roi, étant d'une qualité à n'en pouvoir être éloigné sans injustice; & que c'étoit l'unique moyen de rendre l'Etat paisible.

La Reine, qui jugeoit d'autrui par elle-même, & qui apparemment attendoit les derniers soupirs pour être sincère, profita des conseils du Duc de Guise mourant, & crut que, sur le point d'aller rendre compte à Dieu, il s'étoit expliqué sans artifice. Elle travailla à la Paix, & pendant qu'elle étoit près d'Orléans, fit conduire sous bonne garde les deux Prisonniers de guerre, c'est-à-dire le Prince & le Connétable, dans un lieu qu'on appelle l'Isle aux Bœufs. Le Prince, que la mort de sa femme avoit rendu maître de soi-même, & qui sçavoit que la Maréchale de Saint-André n'avoit plus d'époux, aspirait au plaisir de la revoir, & souhaitoit la Paix avec tout l'empressement possible; mais le sort des Armes ne lui ayant pas été favorable depuis qu'il s'étoit séparé d'elle, & sçachant que c'étoit à la gloire qu'elle étoit le plus sensible, il voulut que le Traité de Paix le vengeât des injustices de la Guerre, & eût mieux aimé être éternellement prisonnier, que d'en signer aucun que le Maréchale eût désapprouvé. Après que les deux Partis eurent diverses fois proposé & soutenu leurs intérêts, on dressa un modèle de ce Traité, dont le Prince demanda une Copie, sous prétexte de vouloir l'envoyer à l'Amiral, qui étoit allé du côté du Havre chercher de l'argent d'Angleterre, dont la Reine Elizabeth assistoit sourdement les Huguenots; mais il l'envoya secrètement à la Maréchale, & lui manda le plus bonnêtement du monde, que la Paix ou la Guerre dépendoit de ce qu'elle auroit la bonté de lui ordonner. Cette illustre marque
d'a.

d'amour, qui, pour ainsi dire, la rendoit l'arbitre du bonheur ou du malheur de tout un Royaume, fit un grand effet sur le cœur de la Maréchale. Elle en fut plus touchée qu'elle ne l'avoit encore été, & quand même elle n'eût point eu d'amour, il étoit de son honnêteté de répondre à celle que lui faisoit le Prince. Elle n'y manqua pas; & la Lettre qu'elle lui écrivit fut sans-doute telle qu'il la souhaitoit, puisque huit jours après la Paix fut entièrement conclue. Ce grand ouvrage, ayant assoupi en moins de rien la division qui régnoit en tous lieux, la Reine fut d'avis de ne pas retourner si-tôt à Paris, & de promener le Roi par quelques-unes de ses Provinces, pour lui attirer l'amour & la bienveillance de ses Sujets. Le Connétable, & le Chancelier de l'Hôpital les accompagnerent; mais le Prince de Condé étoit appelé ailleurs. Il ne voulut qu'un jour pour se rendre d'Orléans à Paris, encore fut-ce un assez long terme à son impatience. Il étoit près de minuit quand il y arriva, mais il n'est point d'heure qui ne soit propre à l'amour. Le Prince, qui en étoit persuadé, fut descendre où le sien le conduisit; & l'émotion qu'eut la Maréchale, quand on lui apprit qu'il demandoit la permission de la voir, lui couvrit le visage d'un rouge qui ajouta un nouvel éclat à sa beauté. Après s'être salués avec de grands témoignages d'estime, le Prince voyant qu'il étoit seul, & que par respect les filles de la Maréchale s'étoient retirées: il faut, lui dit-il, Madame, que j'aye beaucoup d'amour, ou beaucoup de confiance en vos bontés, pour oser chercher votre présence, après vous avoir si mal tenu parole: la gloire est la seule voye que vous m'avez prescrite pour trouver un passage à votre cœur; & loin d'en avoir acquis depuis que j'eus le malheur de me séparer de vous, je n'ai fait que contribuer à augmenter celle de mes ennemis, jusques-là qu'ils ont été maîtres de la liberté, que
vous

vous seule avez droit de me ravir. La Renommée vous a prévenu, Prince, répondit la Maréchale, & la perte de votre liberté n'a point été expliquée au désavantage de votre gloire : ce n'est point en fuyant le péril, qu'on est enveloppé de ses ennemis ; & quand je vous recommandai le soin de votre réputation, je ne prétendis point vous charger des injustices de la fortune. Le Prince comprit par une réponse si obligeante, que la disgrâce qu'il avoit eue à la Bataille de Dreux, ne l'avoit point éloigné du cœur de la Maréchale, & cela lui suffit pour une première vue. Comme il étoit tard, & qu'il l'avoit trouvée en deshabilité, il crut qu'il étoit de son devoir de la laisser libre, & se retira plutôt qu'il n'auroit voulu, & peut-être même plutôt que la Maréchale ne le desiroit. Le lendemain il fut la revoir : il étoit en deuil, & la trouva vêtue de la même sorte, dont ils eurent une joye réciproque ; car, pour une fois que cet habit est effectivement lugubre, il se trouve cent occasions où l'on est ravi de le porter. Le Prince avoit des enfans d'Eléonore de Roye, mais la Maréchale n'en avoit point eu de son mari, & jouissoit d'un bien très-considérable, dont elle n'avoit à rendre compte qu'à elle-même. L'année où leur deuil les obligeoit à garder quelques mesures, s'étant insensiblement écoulée, la Maréchale, qui n'avoit pu refuser d'aimer le Prince du temps que sa vertu y répugnoit, & que la fidélité qu'elle devoit à son époux s'opposoit à une passion qui ne lui étoit pas permise, l'aima éperduement aussi-tôt qu'elle put l'aimer sans crime ; & trouva trop de gloire à l'avouer, pour chercher à faire un mystère de son amour.

Un Gentilhomme Gascon, nommé Montequiou, dont la principale qualité étoit celle de Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, par une audace qui semble naturelle à tous ceux de son Pays, leva les yeux jusques sur la Maréchale, & crut qu'ayant

qu'ayant la faveur de son Maître, il étoit dans un poste assez élevé pour prétendre à la veuve d'un Maréchal de France. Il avoit de l'esprit, & pour se procurer une entrée chez elle, il s'étoit fait donner la commission de lui faire compliment de la part du Duc d'Anjou sur la mort de son mari, & s'en étoit acquité d'une manière à persuader qu'il avoit quelque mérite. Il lui avoit rendu plusieurs visites depuis ce temps-là, où il avoit parlé pour lui-même, & essayé de s'insinuer dans son esprit par des respects dont les Gascons ne sont pas avarés, sur-tout quand c'est une voye qui les peut faire arriver à la fortune. Comme la Maréchale étoit l'un des plus considérables partis du Royaume, Montesquiou eut peur d'être prévenu par quelqu'autre, & se déclara d'abord qu'il en trouva l'occasion, dont elle fut si surprise, qu'après l'avoir regardé avec mépris, elle lui témoigna que si elle ne craignoit de se faire tort à elle-même de divulguer l'affront qu'il avoit osé lui faire, elle le feroit repentir de son audace: ensuite de quoi elle le bannit de sa présence pour jamais. Ce galant homme, qui n'étoit pas d'une qualité à pouvoir se venger ouvertement de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, eut recours à la vengeance des petites ames, & fit tous ses efforts pour noircir la réputation de la Maréchale. L'amour qu'elle avoit pour le Prince de Condé, & celui que ce Prince avoit pour elle, faisoient l'entretien de toute la Cour; on disoit même que celui de la Maréchale étoit le plus violent; & ce qui acheva de le faire croire, fut un don qu'elle lui fit, d'assez grande conséquence à la vérité, pour faire présumer que c'étoit la récompense de quelque plaisir très-considérable. Après le Duc d'Anjou, & le Duc d'Alençon, qui tous deux étoient freres du Roi, il n'y avoit que le jeune Prince de Béarn, qui depuis a été Henri le Grand, qui fût plus près du Trône que le Prince de Condé;

dé ; & cependant ce dernier , quoique Prince du Sang , n'étoit pas favorisé des biens de la fortune , & ne pouvoit sans s'incommoder faire aucune dépense convenable à une si grande qualité. La Maréchale ne put souffrir ce petit défaut dans un si grand homme. Elle se fit un plaisir de corriger l'injustice de son destin , & Valery étant la plus belle de ses Terres , elle le conjura de l'accepter , & lui en fit un don en si bonne forme , que les héritiers du Prince en sont encore aujourd'hui les possesseurs. Pour reconnoître cette grace , & peut-être pour l'obliger à lui en accorder d'autres que je n'ose mettre ici , & que la médisance dit qu'elle ne lui refusa pas , le Prince lui fit une promesse de l'épouser , & l'eût sans-doute épousée en ce moment-là , s'il eût cru la Paix assez affermie pour jouir tranquillement de ses attraits. Cependant on parloit diversement de cette libéralité de la Maréchale : pour une personne qui n'en disoit point de mal , il s'en trouvoit dix qui n'en disoient point de bien ; & même il se rencontra quelque Poëte de Cour , qui voulut exercer sa veine sur ce sujet , & qui fit deux Couplets sur l'air d'une Courante qui étoit alors en vogue. Au vieux langage près , dont j'ai cru que tout le monde ne s'accommoderoit pas , ils contenoient ces mots.

*Dans la guerre le grand Condé
De la victoire est toujours secondé ;
Et l'amour croit , qu'il y va de sa gloire
D'embrasser le parti qu'a choisi la victoire.*

*A ce Prince , craint & chéri ,
Une Maîtresse a donné Valeri ;
Vous jugez bien , sans que l'on vous le nomme ,
A quel genre de jeu l'a gagné ce grand Homme.*

Ces vers firent plus de bruit qu'ils ne méritoient d'en faire. Montesquiou fut un des premiers qui les eût; &, pour se venger de la Maréchale, il en donna des copies à tous ceux qui lui en demandèrent: même, quand on le soupçonnoit d'en être l'auteur, il s'en défendoit d'une manière à persuader que c'étoit la vérité, quoique ce ne fût pas lui qui les eût faits. Comme il n'y avoit rien qui ne fût, ou du moins qu'on ne crût à l'avantage du Prince, il ne fut pas le dernier à qui on les chanta; & celui qui lui en donna le divertissement, ne fit pas si bien sa cour qu'il le prétendoit. Le Prince le pria de les lui donner, & lui demanda s'il en connoissoit l'auteur. Il répondit qu'ils étoient écrits de la main des Montesquiou, & qu'il avoit assez d'esprit pour les avoir faits lui-même. Au sortir de-là le Prince étant allé chez la Maréchale, il la trouva dans une colere où il ne l'avoit point encore vue, & ne fut pas longtemps sans en apprendre le sujet. Une de ses plus familières Amies venoit de lui apporter une copie des mêmes vers, qu'elle avoit ouïs chanter aussi; & s'étant informée du nom de l'Auteur, Montesquiou avoit encore été mis en jeu. La Maréchale n'avoit pas voulu dire au Prince l'affront qu'elle en avoit déjà reçu, pour lui épargner le chagrin de connoître un tel rival; mais, outrée comme elle l'étoit, elle ne put garder de mesures, & se servit de tout ce qu'elle crut capable de lui faire avoir raison de son insolence. Les vers qu'on avoit donnés au Prince, & ceux qu'on venoit d'apporter à la Maréchale, se trouverent écrits d'une même main, ce qui les confirma dans la pensée que Montesquiou en étoit le véritable auteur; ce qui anima tellement le Prince contre lui, qu'un soir comme il revenoit seul du Louvre, il rencontra des gens qui lui donnoient cent coups d'une arme moins honorable qu'une épée; &, de peur qu'il n'ignorât

d'où cela venoit, on lui apprit que c'étoit de la part du Prince de Condé. Cette insulte fit encore plus de bruit que les vers qui en avoient été la cause. La Reine, qui aimoit uniquement le Duc d'Anjou, trouva mauvais que le Prince eût fait traiter de la sorte un de ses plus considérables Officiers; mais il y avoit trop d'inégalité entre Montelquieu & lui, pour vouloir s'abaisser à faire la moindre excuse: & d'ailleurs, depuis le malheur arrivé au Duc de Guise, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en France, embrassoient avec joye le parti d'un Prince du Sang Royal.

Les choses étoient en cet état, quand l'Amiral, qui n'approuvoit pas la passion que le Prince avoit pour la Maréchale, lui proposa Mademoiselle d'Orléans, sœur du Duc de Longueville, jeune, belle, & plus riche encore que la Maréchale de St. André. Quelques Auteurs disent que le Prince avoit obtenu de la Maréchale, ce qu'on ne doit jamais accorder à une personne qu'on a envie d'épouser: car il est constant que le propre de l'amour est de souhaiter sans cesse; & dès qu'il n'y a plus rien qui irrite le desir, il semble qu'il n'y ait plus de plaisir à recevoir. Cependant, quoique l'ardeur du Prince s'affoiblît de jour à autre, il étoit toujours sensible aux graces dont il étoit redevable à la Maréchale de St. André, & rejetta d'abord la proposition de l'Amiral, sachant que ce seroit mettre au désespoir la personne du monde à qui il avoit le plus d'obligation. Son dessein pourtant étoit de s'en retirer peu à peu, & de lui rendre la Terre qu'elle lui avoit si généreusement donnée. Pour la desaccoutumer insensiblement de sa vue, il fut deux jours sans la visiter, une autre fois quatre, & ensuite une semaine entière. La Maréchale, qui comptoit perdu tout le temps qu'elle ne passoit pas avec lui, s'en plaignit d'une manière si tendre, & lui reprocha sa cruauté en des termes si touchans

touchans & si amoureux, qu'en secret il s'accusoit lui-même de dureté de ne pas répondre à une si grande tendresse. Un jour qu'elle le prioit de ne lui plus laisser de vœux à former, & d'exécuter la promesse qu'il avoit eu la bonté de lui faire, il lui alléguoit de si mauvaises raisons pour s'en excuser, qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour cacher sa douleur & pour retenir des larmes qui cherchoient à s'échapper, elle ne put s'empêcher de lui dire, Mon Prince, je vois bien que vous ne m'aimez plus. Jugez mieux de vous-même, Madame, lui répondit le Prince, & ne vous faites pas l'injustice de croire qu'il soit aisé de sortir de vos liens : quand je n'aurois pas tout l'amour que vous méritez qu'on ait pour vous, les bontés que vous avez eues pour moi seroient éternellement présentes à ma mémoire; & j'ai le cœur assez bien placé, pour ne manquer jamais de reconnoissance, Ah! Prince, s'écria la Maréchale, ce n'est pas de la reconnoissance que je vous demande, c'est de l'amour : si j'ai fait quelque chose pour vous qui mérite que vous vous en souveniez, ç'a été dans le dessein de vous en donner; & si vous n'en avez point pris, je n'ai rien fait de ce que je prétendois faire. Le Prince, qui haïssoit l'ingratitude, & qui cependant se sentoît de la disposition à en avoir, se servit de tout ce que son esprit fut capable de lui fournir, pour dissiper la crainte où étoit la Maréchale; mais son cœur n'avoit point de part à tout ce qu'il disoit. Cependant, comme on aime à voir toutes les choses par leur plus bel endroit, & qu'on ne laisse échapper aucune occasion de se flatter, elle crut tout ce qu'il voulut lui faire croire, & même se repentit de l'avoir soupçonné si injustement, de sorte qu'ils se séparèrent, elle plus charmée du Prince qu'elle ne l'avoit jamais été, & lui tyrannisé par les remords que l'on a coutume de sentir lorsqu'avec beaucoup de vertu on est sur le

point de commettre un crime. Il laissa écouler près d'un mois sans la revoir; mais, comme il ne s'arrachoit à elle qu'avec douleur, il lui écrivoit tous les matins pour tâcher de diminuer la sienne, & lui alléguoit les raisons les plus vraisemblables qu'il pouvoit trouver, pour lui rendre son absence supportable. A la fin, n'ayant plus de bonnes raisons à lui donner, la vérité ne put être plus long-temps captive. Un soir que la Maréchale étoit seule dans son cabinet, où elle relisoit tous les Billets qu'elle avoit reçus de lui, que par un pressentiment funeste elle arrosoit quelquefois de ses larmes, on lui alla dire qu'un Gentilhomme de la part du Prince demandoit à lui parler. Il entra, & lui présenta un Paquet, qu'elle ouvrit avec précipitation. Elle y trouva une Lettre conçue en ces termes.

C'est trop jouir de votre crédulité, Madame, & trop enchaîner de crimes ensemble. Je ne puis vous taire plus long-temps que je vous trahis, & qu'au lieu des tendresses dont vous me comblez, vous devez m'accabler de votre haine. Plût au Ciel que vous eussiez commencé à me haïr il y a six mois ! mon ingratitude auroit au moins un prétexte ; & si je me séparois de vous avec raison, peut-être m'en séparerois-je sans remords : mais, sur quelque objet que j'arrête ma pensée, je ne vois que des reproches à me faire. Mon souvenir est plein de vos bontés ; mes yeux sont charmés de vos appas ; mon cœur est convaincu de votre amour ; cependant je vous écris pour la dernière fois de ma vie, & suis contraint par la fatalité de ma destinée de renoncer à l'honneur de vous voir jamais. Je sçai que vous me faites la grace de m'aimer, & que je vous frappe par l'endroit le plus sensible que vous ayez ; mais ce qui doit vous consoler, est que je me fais plus de mal qu'à vous, puisque je vous regrette en vous perdant, & que vous ne perdez rien que vous ayez lieu de regretter. Au reste, Madame, comme c'est malgré moi que

que je suis coupable, je ne veux point, à présent que vous avez sujet de me haïr, profiter d'un don que je tenois de votre amour : je vous rends un Bien* que je ne puis garder sans injustice. Et pour ma vie, que je dois encore à vos bontés, je la passerai si malheureusement, & même elle durera si peu que vous n'aurez pas long-temps à me reprocher ma perfidie. Adieu, Madame. Je ne vous dis point que ce mot m'échappe avec douleur, vous en jugerez par le desespoir qui le doit suivre ; & je vous ferai voir qu'un crime me coûte plus à commettre qu'à punir.

En quel état se trouva la Maréchale après la lecture de cette Lettre ! Elle avoit le cœur grand, & trouvoit trop de bassesse dans la plainte pour chercher à exhaler la douleur par cette voye. Rapportez à votre Maître le Papier qui accompagnoit la Lettre qu'il s'est donné la peine de m'écrire, dit-elle au Gentilhomme que le Prince lui avoit envoyé ; & dites-lui de ma part qu'il ne me rend pas tout ce que je lui ai donné, & que je ne puis reprendre pour si peu de chose. Ce Gentilhomme fit quelque difficulté de recevoir ce que la Maréchale renvoyoit au Prince ; mais elle lui dit tant de raisons pour l'y obliger, qu'à la fin il ne put s'en défendre honnêtement. C'étoit le don qu'elle lui avoit fait de la Terre de Valery, que le Prince trouvoit honteux de garder en quittant la Maréchale : mais, quoique ce fût un présent digne de lui, quand il l'accepta, elle le trouva indigne d'elle, quand il le voulut rendre, & ne put se résoudre à reprendre d'un ingrat ce qu'elle avoit cru donner au plus reconnoissant de tous les hommes. Lorsqu'elle se vit seule, & qu'elle n'eut plus besoin de se contraindre, elle se livra toute entiere à sa douleur, que l'amour & le desespoir irritoient continuellement. Il est constant que l'agitation où étoit

le Prince pendant ce temps-là ne cédoit en rien au trouble de la Maréchale. Le mois qu'il avoit laissé passer sans la voir, avoit été employé à négocier son mariage avec la sœur du Duc de Longueville; & de peur que la Maréchale n'y mît un obstacle, avec la promesse que le Prince lui avoit faite de l'épouser, l'Amiral avoit conduit cette affaire si secrètement, que la célébration d'un mariage si important se fit cette nuit-là sans être sçue que de sept ou huit personnes qui y assisterent. Il faut rendre témoignage à la vérité en faveur du Prince, & demeurer d'accord qu'il rendit beaucoup de combats avant que de consentir à cette infidélité. La bonté que la Maréchale lui avoit témoignée avant qu'il lui en eût donné aucun sujet; la tendresse dont ensuite elle lui avoit donné des marques si sensibles; le desespoir où il sçavoit qu'il l'alloit réduire; enfin tout ce qu'il s'imaginait toutes les fois qu'il pensoit à elle, lui causoit des remords qui mettoient son cœur à la torture; & plus l'heure de se donner à une autre s'approchoit, plus sa douleur devenoit forte. Mais l'Amiral, qui haïssoit la Maréchale, & qui ne pouvoit souffrir que d'autres l'aimassent, n'abandonna point le Prince que son mariage ne fût achevé; & l'ascendant qu'il avoit sur son esprit se trouva plus fort, que toutes les résolutions qu'il fut capable de prendre. Ce mariage, qu'on avoit tenu secret de peur que la Maréchale ne s'y opposât, cessa de l'être quand on n'eut plus rien à craindre; &, le jour suivant, la nouvelle Princesse de Condé fut en cette qualité rendre ses premiers hommages à la Reine. La Maréchale étoit au Louvre quand elle y arriva, & ne sçachant rien encore de ce qui s'étoit passé la nuit précédente, elle la regardoit toujours comme Mademoiselle d'Orléans, & ne comprenoit pas pourquoi le Page qui portoit sa robe étoit vêtu des livrées du Prince; mais elle ne fut pas long-temps dans cette in-

quie.

quiétude, & on lui apprit bientôt ce qu'elle eût voulu ne pas sçavoir. Elle sortit du Louvre, & ne put souffrir une si cruelle vue : en se retirant, elle rencontra Montesquiou ; & , quelque mépris qu'elle eût pour lui, elle le conjura de la suivre. Elle ne fut pas plutôt de retour chez elle qu'elle le fit entrer dans son cabinet, où, ne pouvant être entendue que de lui seul, M'aimas-tu toujours, Montesquiou, lui demanda-t-elle ? Montesquiou surpris, non seulement de cette demande, mais encore de la manière dont elle la faisoit, n'eut pas beaucoup de peine à en deviner la cause, & connut bien que ce n'étoit pas l'amour qui la faisoit parler, mais la colere. Cependant, comme il n'aimoit pas avec une délicatesse d'honnête homme, & qu'il ne lui importoit par quel motif il épousât la Maréchale, pourvu qu'il fût assez heureux pour l'épouser, il lui répondit qu'il n'avoit jamais cessé de l'aimer depuis le premier moment qu'il l'avoit vue, & que dût-il être accablé de ses mépris, c'étoit un aveu qu'il feroit toujours. Tout cela ne sont que des paroles, repartit la Maréchale, & je viens d'être trop indignement trahie, pour me fier désormais à de si foibles témoins : Si tu m'aimes, c'est par des effets qu'il faut me le témoigner ; & , pour te dire encore plus, l'effort que je veux de toi ne peut partir d'un courage médiocre. Consulte ton amour avant que de me répondre, & voi s'il est capable de me rendre un service qui puisse mériter que j'en sois la récompense. Parlez, Madame, lui repliqua Montesquiou, & vous connoîtrez jusqu'où va la passion que j'ai pour vous : le prix que vous me faites espérer, suffit pour applanir les plus grandes difficultés ; & , pour avoir l'honneur de vous posséder, il n'est rien que je ne sois capable d'entreprendre. Tu me parles d'un air à persuader que tu feras ce que tu dis, lui répondit-elle ; & , dans cette croyance, je vais te donner un moyen de mériter la récompense

que je te destine. J'aimai le Prince de Condé; tu ne l'ignores pas, & l'outrage qu'il te fit faire, & dont il est temps que tu te venges, fit croire à tout le monde que j'en étois aimée aussi. Cet endroit est un peu fâcheux à renouveler, mais je le fais exprès pour réveiller ton ressentiment; & il ne m'importe qui tu venges de nous deux, pourvu que tu lui arraches la vie, dont il y a long-tems qu'il ne jouiroit plus, si je l'eusse abandonné à son destin. Songez-vous à ce que vous me proposez, Madame, lui dit Montesquiou; & quand vos premiers transports seront passés, ne vous repentirez-vous point du commandement que vous me faites? Et t'imagines-tu que je te ressemble, lui repliqua-t-elle, & que j'aye le cœur assez bas pour être insensible aux injures qu'on me fait? Si j'ai à me repentir, c'est de m'être intéressée pour un perfide, qui s'est rendu indigne des soins que je me suis donnés en sa faveur; c'est d'avoir tout sacrifié à un ingrat qui se souvient si mal des bontés qu'il méritoit si peu; enfin, c'est de m'être attirée à force de générosité l'affront dont je me plains, & dont tu refuses de me venger. Voilà, continua-t-elle, de quoi j'ai à me repentir; mais ne présume pas que je me repente jamais d'une vengeance aussi juste que celle que je poursuis: le prix qui t'attendoit, devoit te la faire entreprendre aveuglément; mais, puisque tu hésites, peut-être aurai-je moins de peine à encourager un autre que toi à le mériter. C'en est assez, Madame, lui repartit Montesquiou, & me voilà résolu à tout ce qu'il vous plaît de m'ordonner: j'avois peur que vous n'aimassiez encore assez le Prince, pour être la première à éclater contre moi, quand vous apprendriez sa mort; mais vous la souhaitez avec trop d'ardeur, pour ne la pas voir avec plaisir; & puisque c'est de moi que vous attendez ce grand service, je prendrai si bien mon temps pour vous le rendre, que je vous mettrai à couvert de tout soupçon.

con. Je ne vous demande point, Madame, ajouta-t-il, d'autre sûreté de votre promesse que votre parole : j'en fais trop de cas, pour vouloir exiger un écrit de votre main dans une conjoncture si délicate ; & d'ailleurs, quoique rien ne me soit si cher que le prix que vous me faites espérer, je croirois m'en rendre indigne si je m'en assurois avec tant de précaution. Cette malheureuse conversation dura encore quelque temps, & se termina enfin par la promesse que Montesquiou réitéra à la Maréchale, de ne pas laisser écouler beaucoup de temps sans lui apporter des nouvelles de la mort du Prince.

Si elle eût sçu ce que le Prince sentoît pour-elle, tandis qu'elle cherchoit à se l'immoler, il est sûr qu'elle ne se seroit point portée à cette extrême résolution. Il l'aimoit autant que jamais, il l'eût aimée, & n'avoit que des froideurs pour la Princesse de Condé sa femme, qui d'abord lui firent beaucoup de peine, mais elle s'y accoutuma dans la suite ; & comme elle s'aperçut qu'elle n'avoit pas tout le cœur de son époux, des Mémoires que l'on croit fideles, nous apprennent qu'elle ne lui donna pas tout le sien aussi. Quoi qu'il en soit, le Prince fit de vains efforts pour s'arracher à la Maréchale : l'obstacle qu'il voyoit à la posséder, lui faisoit paroître sa passion pleine de charmes, & jamais il n'eut tant d'envie de l'épouser que lorsqu'il en eut épousé une autre. Elle alloit au Louvre plus rarement que de coutume, de peur d'y trouver le Prince ou la Princesse qu'elle haïssoit également : mais, comme il y avoit des occasions où elle ne pouvoit s'en dispenser, il l'y rencontra deux ou trois fois, & fit tout ce qu'il put pour lui parler ; mais les soins qu'il se donna furent inutiles, & ceux qu'elle prit de l'éviter réussirent beaucoup mieux. Ces mépris ne le rebuterent point. Il fut plusieurs fois chez elle ; mais elle n'y étoit jamais pour lui, & les ordres qu'elle donnoit à son égard, étoient si exactement

suivis, que d'abord qu'on voyoit approcher de son logis les Livrées du Prince, la porte en étoit fermée le reste du jour. Il étoit désespéré de trouver tant de rigueur dans la Maréchale, & se rendoit néanmoins assez de justice pour ne pas ignorer qu'il en méritoit encore plus. Enfin, pressé de la violence de sa passion, il ne put être plus long-temps sans la revoir: vivre avec sa haine étoit le sort le plus cruel qu'il pût trouver; &, quelque grand que fût son crime, il l'étoit bien moins que ses remords. Un matin, que le Portier de la Maréchale n'étoit pas trop bien sur ses gardes, il entra impétueusement, & monta dans la chambre où il avoit accoutumé de la voir, croyant qu'il lui seroit facile de l'y surprendre; mais, par malheur pour lui, elle avoit changé d'appartement depuis qu'il ne l'avoit vue; & comme on eut le temps de l'avertir que le Prince la cherchoit, elle se sauva dans son cabinet, & en ferma la porte avec précipitation, résolue de la laisser plutôt rompre, que de la lui ouvrir. Cette cruauté ne lui fit point perdre le respect dont il accompagnoit la passion qu'il avoit pour elle: il la conjura seulement de permettre qu'il eût le bien de la voir, & pour l'y obliger il lui dit des choses si tendres, & qui marquoient si bien un véritable repentir, qu'il l'auroit infailliblement touchée, si elle eût été capable de l'être; mais, quoi qu'il pût dire, il étoit marié à une autre, & cette seule pensée la mettoit dans une fureur qui la rendoit sourde à tout ce que la raison lui vouloit faire entendre. Il fut plus d'un heure à lui faire des prières fort pressantes de lui accorder l'honneur de sa vue pour si peu de temps qu'elle voudroit; mais, n'ayant obtenu pour toute réponse que quelques paroles outrageuses qu'il souffroit avec la dernière soumission, il se retira pour ne pas l'importuner davantage, & s'en alla quelques jours après à Noyers en Bourgogne, qui étoit à sa nouvelle épouse, pour voir si l'absence,

sence, qui est un des remedes de l'amour, pourroit guérir celui dont il étoit si cruellement traité.

Il n'y avoit pas long-temps qu'il y étoit, quand on surprit deux soldats qui mesuroient la muraille du Château, qu'on avoit dessein d'escalader. On les arrêta, & se voyant sur le point d'être mal-traités s'ils ne déclaroient la vérité, ils avouerent que c'étoit par l'ordre de la Reine, & du Cardinal de Lorraine, qui avoient résolu de surprendre & d'exterminer tous les Huguenots, & , pour en venir plus facilement à bout, de commencer par celui qui en étoit le Chef. Il est vrai que cela avoit été résolu dans le Conseil; & même l'Amiral, qui étoit à Tanlai avec Dandelot son frere, à qui cette Terre appartenoit, en avoit déjà eu quelques nouvelles. Le Prince, qui n'étoit pas fort éloigné d'eux, leur envoya un Courier pour leur confirmer une nouvelle dont ils doutoient, parce qu'ils l'avoient apprise d'une personne de médiocre qualité. S'ils ne se fussent hâtés de se joindre, & de quitter la Bourgogne, des Troupes y entrèrent qui cherchoient à les envelopper; & quand on sçut qu'ils s'étoient sauvés avec une escorte de cent cinquante chevaux, on les poursuivit jusqu'à la Riviere de Loire, que le Prince & ceux qui étoient avec lui passerent à un gué proche de Sancerre. A peine étoient-ils de l'autre côté, qu'ils apperçurent les Troupes de Bourgogne, qui auroient facilement passé au même endroit; mais, comme le jour commençoit à décliner, les Officiers trouverent à propos de ne passer que le lendemain, & pendant la nuit la Riviere s'enfla de telle sorte qu'elle n'étoit plus guéable en aucun lieu; ce qui ayant empêché les Catholiques de poursuivre plus long-temps les Huguenots, ces derniers attribuerent un si prompt secours à un miracle. Le Prince, l'Amiral, & Dandelot, échappés de ce péril, tirèrent à la Rochelle, & y furent joints.

en peu de jours de toutes les Troupes qu'ils avoient sur pied, & de quatre mille hommes que la Reine de Navarre y amena. L'armée du Roi, commandée par le Duc d'Anjou, tenoit la campagne; & Montesquiou, qui accompagnoit ce Prince, n'avoit pas quitté Paris sans renouveler à la Maréchale de Saint-André les promesses qu'il lui avoit faites d'immoler à son ressentiment la vie du Prince de Condé; mais sa lenteur la faisoit souvent repentir d'avoir remis le soin de sa vengeance à un homme de si peu de résolution.

Elle attendoit avec assez d'impatience de ses nouvelles, lorsqu'une après-dinée au retour de quelques visites, son Portier lui rendit une Lettre qui s'adressoit à elle, & qui lui avoit été apportée par un des Commis ordinaires de la Poste. Le caractère de la suscription & le cachet ne lui étant point connus, elle l'ouvrit, & fut extrêmement surprise de voir qu'elle étoit du Prince. Son premier sentiment fut de la déchirer sans la lire, mais la curiosité de sçavoir ce qu'il lui pouvoit mander après l'infidélité qu'il lui avoit faite, l'emporta sur son dépit; & toute la colere dont elle s'étoit précautionnée pour la voir sans être attendrie ne put tenir contre l'amour qu'il lui témoignoit. Ce Prince, qui à proprement parler souffroit la vie plutôt qu'il n'en jouissoit, tant il étoit malheureux de s'être attiré la haine de la Maréchale, avoit tenté un dernier effort, & lui avoit écrit de la Rochelle, pour tâcher de la fléchir; &, s'il n'en pouvoit venir à bout, sa résolution étoit de précipiter en tant d'occasions périlleuses, qu'il s'en trouveroit quelqu'une qui la vengeroit de sa perfidie. Sa Lettre avoit quelque chose de si honnête, ses excuses étoient si touchantes, ses remords si vraisemblables, & je ne sçai quoi y régnoit de si passionné; qu'il en coûta des larmes à la Maréchale en la lisant. Au lieu de la fureur qui l'avoit possédée jusqu'alors,

la crainte que Montesquiou ne la servît trop fidèlement, fut ce qui occupa son esprit. Elle lui écrivit en diligence, & le pria de suspendre l'effet de ses promesses jusqu'à nouvel ordre. Il reçut sa Lettre, & vit par le changement de la Maréchale, que la haine qu'elle avoit pour le Prince commençoit à s'affoiblir, & que s'ils se revoyoient leur amour se rallumeroit facilement. Pour faire croire que sa Lettre ne lui avoit pas été rendue, il ne voulut point lui faire de réponse, & même s'accusa de lâcheté de ce qu'il n'avoit pas encore tué le Prince. La Maréchale, qui peut-être devinoit la cause de son silence, écrivit une seconde fois à Montesquiou, & lui défendit en termes assez pressans d'exécuter un commandement qu'elle lui avoit fait dans sa colere, & qu'elle desapprouvoit depuis qu'elle avoit recouvré l'usage de la raison; ce qui l'irrita si fort, que la Maréchale, loin de détourner la perte du Prince, avança ce qu'elle vouloit empêcher. Enfin, voyant que Montesquiou s'obstinoit à ne lui point faire de réponse, elle lui dépêcha un homme exprès avec une troisième Lettre, qu'elle le chargea de lui rendre en main propre, pour lui ôter toutes les excuses dont il pourroit chercher à se prévaloir.

Cependant les deux Armées étoient en vue il y avoit plus de quinze jours, & se harceloient continuellement; celle du Roi étoit plus nombreuse d'un tiers que l'autre, mais celle du Prince étoit composée de gens plus déterminés, & qui se promettoient la victoire si l'on en venoit à un combat général. Le Prince, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit dans l'ame de la Maréchale, & qui méprisoit sa vie, croyant qu'elle n'y prenoit plus aucune part, étoit d'avis de donner bataille, & le Duc d'Anjou, jeune Prince qui n'avoit point encore d'expérience, la fuyoit: cependant, après plusieurs allées & venues qui ne firent que fatiguer les Troupes, il se rencontra une occasion où il falut nécessairement en venir aux mains.

Les

Les Huguenots étoient logés fort au large le long de la Rivière de Charente, & tenoient les Ponts de Jarnac & de Châteauneuf, ce qui incommodoit extrêmement leurs Ennemis. Armand de Gontaud-Biron, qui commandoit sous le Duc d'Anjou, entreprit de leur enlever ces Ponts, & n'ayant pu prendre Jarnac d'emblée, il tourna vers Châteauneuf, que les Huguenots abandonnerent après en avoir rompu le pont, que fut refait avec tant de diligence par les soins que se donna Biron, que l'Armée du Roi étoit passée avant que les Huguenots s'en aperçussent. Celle du Prince étant dispersée en divers endroits, l'Amiral envoya ordre à l'Infanterie de filer du côté de Bassac, tandis que la Cavalerie rassembleroit les Quartiers les plus éloignés : mais Biron profita de leur désordre, & s'opposa si vigoureusement à leur retraite, qu'ils eurent assez de peine à se défendre. Pendant que l'Amiral soutenoit l'effort de Biron, le Prince de Condé s'occupoit à favoriser la retraite de ses Troupes. L'Amiral lui ayant fait dire qu'il avoit besoin de sa présence, il vint au galop à son secours, & combattit avec tant de valeur, que malgré l'inégalité des forces il le dégagea du péril où il étoit, & attira sur lui toute la fureur des Catholiques. A la fin, ne pouvant plus rien contre un si grand nombre d'ennemis, & pour surcroît de malheur son cheval qui étoit blessé s'étant abattu sur lui, il présenta le gantelet à un Gentilhomme nommé Argence, qui le reçut avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité. Le bruit de sa prise fut porté en un moment au Duc d'Anjou : le malheureux Montesquiou, qui étoit auprès de lui (*), ayant sçu que le Prince avoit l'os de la jambe cassé d'un coup de pied de cheval qu'il avoit reçu, & que dans cet état il lui étoit impossible de se défendre, le fut joindre au petit galop, & l'ayant trouvé assis au pied d'un Buisson, lui donna un

(*) Le 14. Mars 1569.

un coup de pistolet dans la tête, dont nos Historiens parlent comme de la plus infame action qui ait jamais été faite. Ce Prince expira sans dire une seule parole; & , quelque diligence qu'eût pu faire l'homme qu'avoit dépêché la Maréchale, un si lâche coup étoit déjà fait quand il arriva. Elle fit d'abord éclater un desespoir, qui s'étant apaisé peu à peu, fut suivi d'une douleur qui dura le reste de sa vie; & , lorsqu'à son retour Montesquiou eut l'insolence de lui demander le prix de son crime, elle le regarda comme le monstre le plus horrible que la Nature eût jamais produit. Les Huguenots, ayant perdu un Chef si considérable, ne firent plus gueres de progrès. Dandelot mourut quelque temps après, les uns disent que ce fut du regret qu'il eut de la mort du Prince, & les autres d'une fièvre pestilente; & l'Amiral vécut jusqu'au massacre de la Saint-Barthelemi, dont on peut dire qu'il fut la véritable cause, & la principale victime.



AVIS DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie, & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux Savans & aux Gens du monde. Un grand Seigneur François, aiant pris alliance dans sa Maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre sous Jaques II. y fixerent presque son séjour. Les traductions des Contes Persans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville : il railloit les premières sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture si peu instructive, mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour-propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces Ouvrages. Le Comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il savoit badiner avec les Muses.

Madame la Comtesse de G.... sa sœur, avoit acquis depuis quelque temps une maison avec un assez petit terrain, dans le parc de cette Maison Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers. Cette maison qu'on nommoit Moulineau, devant un lieu charmant par les soins vigilans, la magnificence, & le goût de la Comtesse de G... On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étimologie de Pontalie, que le Comte Antoine a fait le Béliet. Il y a mille petits faits

AVIS DU LIBRAIRE.

faits déguisés dans cet Ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra. Quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon : l'Auteur sait badiner légèrement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.

Ce Manuscrit m'étant tombé dans les mains, j'ai cru que le Public me sauroit bon gré de lui donner un Ouvrage qui dans son genre n'en a point de supérieur, selon le sentiment des gens de goût que j'ai consultés ; & s'il a le même succès que les *Mémoires du Comte de Grammont* qui sont du même Auteur, & le seul Ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne serai point trompé dans mes espérances.





L E

B É L I E R,
C O N T E.



*A Mademoiselle *****.*



O I, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pontalie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom ?
De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon.
Cependant vous serez servie ;

Et voici ce que Mabillon
 En a recueilli d'un Mémoire,
 Que Scaliger & Casaubon
 Auroient traité de fausse Histoire.
 Mais, qu'importe de ces Savans
 Qui sans choix & sans indulgence
 Fugent les morts & les vivans,
 Et qui, critiquant l'ignorance
 Par d'ennuyeux raisonnemens,
 Donnent aux Lecteurs de bon-sens
 Un grand mépris pour leur science?
 Après tout, pour ne point mentir,
 Si ce Mémoire est véritable,
 Il porte tout l'air d'une Fable,
 Que j'atirois, pour vous divertir,
 Essayé de rendre agréable.
 Le tout n'en est point emprunté
 Des récits des Scheberazade;
 Et s'il ne paroît pas conté
 Avec cette vivacité
 Dont la Sultane fait parade,
 Au moins, dans sa naïveté,
 La respectable vérité
 N'y sera point en mascarade
 Sous l'Arabesque antiquité.
 Avant cette Histoire finie,
 Vous verrez de l'enchantement.
 D'une Maitresse & d'un Amant
 Vous verrez la peine infinie.
 Une Sirene, un Renard blanc,
 Parens d'un Roi de Lombardie,
 Y parottront par accident.

Vous

*Vous y verrez même un Géant.
Mais, voilà tout ; car sûrement
Vous n'y verrez aucun Génie.*

*Déeses, qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos pestillons ;
Qui réglez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere ;
Vous, qui d'une course légère,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un instant l'un & l'autre hémisphère ;
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite solitaire
De vos Bois & de vos Valons,
Pour célébrer quelque mystère ;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre Amant & sa Bergere,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colere,
Dépêchez quelque Massagere
Sur les ailes des Papillons ;
Vous, qui présidez aux trophées
Que dans les Terres enchantées
La chimere érige aux Amours ;
Vous, que le Beau-Sexe a chantées,
Douce & gracieuses Pées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours,
Où vous êtes intéressés.*

*Au temps jadis certain Héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux Vassaux,
Dans ces lieux avoit une Terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses dévanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des Géans,)
Faire part à ses descendans;
Se flattant par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille & de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte Beauté:
Le parti n'étoit pas sortable.
Et comment l'auroit-il été!
Son visage étoit effroyable:
Il aimoit à coucher botté,
Soit en Hiver, soit en Été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoient plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son baras*

*Une machine faite en roffe,
 Ou pour mieux dire un vrai colosse,
 Qui le servoit en tout état,
 Pour la charrette ou pour le bât,
 Pour la selle ou pour le carosse.
 Il avoit de plus un Bélier,
 Dont l'esprit étoit si capable,
 Que cet animal singulier
 Étoit son premier Conseiller,
 Régloit ses moulins & sa table,
 Lui servoit souvent d'Ecuyer,
 Et lui contoit toujours quelque petite Fable,
 Dont il savoit un millier.*

*Dans leur voisinage, un Druide
 Avoit un Palais de Roman,
 Et des Jardins où l'œil avide,
 Sans rechercher l'éloignement,
 Trouvoit par-tout contentement,
 Soit à voir le cristal liquide
 S'élever jusqu'au firmament,
 Soit à le voir comme un torrent
 Précipiter son cours rapide,
 Ou bien se perdre en murmurant.
 Deux Cerberes à poil d'argent,
 Chacun aux pieds d'une Euménide,
 Sembloient écumer en grondant.
 On voyoit-là du grand Alcide
 La figure en jaspe luisant;
 Et Cléopatre en expirant*

Dans la superbe Pyramide
 Qui lui servoit de monument,
 Regarder d'un œil intrépide
 La morsure de son Serpent.
 La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
 Fornoit dans une grotte humide
 Les ondes du fleuve naissant.
 Mais de ces lieux tout Fornement
 Etoit certaine jeune Armide,
 Faite par tel enchantement,
 Que ses regards porboient, sans guide,
 Au fond des cœurs l'embrasement.
 L'aimer pourtant étoit folie;
 Car l'insensible Nymphé Alie,
 Bien loin de vouloir secourir,
 Ne cherchoit qu'à faire mourir.
 Tout l'art du Druide son Père.
 Et ses enchantemens divers.
 S'étoient épuisés pour en faire
 La merveille de l'Univers.
 Depuis ce temps-là, chaque Belle
 A suivi ce brillant modele;
 Mais nos modernes Dées,
 Héritères de ses beautés
 Et de sa fraîcheur immortelle,
 Par malheur ont emprunté d'elle
 Les rigueurs & les cruautés.

Mille Amans (Ciel! quelle foiblesse!)
 Sûrs de mourir, vouloient la voir,
 La sage & prudente vieillesse

*T venoit languir sans espoir,
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse.*

*Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelqu'Amant sec, que la tendresse
Avait réduit au désespoir.*

*Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chetive conaille
Ceux qui, par cette illustre fin,
Avoient terminé leur destin;
Et mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, & sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir & matin.
En cas de refus, l'Inhumain
Montrait un grand amas de paille,
Dont brûlant Palais & Jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roses, du jasmin,
Qui formoient l'éclat de son tén.
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son Château de parchemin.
Mais la Belle, d'un air serain,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appella Nain.
Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,*

Qui d'une chute imprévue
 Fracasse, abat, & détruit
 Quelque tour mal soutenue;
 L'ours au désespoir réduit;
 Cens chiens fessés dans la rue;
 Et cens sachons que l'on tue,
 Ne font rien auprès du bruit
 Dans sa voix frappa le me.

Vous l'entendîtes tout à plein,
 Menden, Ruel, & Saint-Germain,
 Ce cri qui trouble l'air & l'onde,
 Quand le Dieu du fleuve prochain
 Se retirait dans sa grotte profonde:
 Et vous, magnanime Pépin,

Qui de la France alors gouverniez le destin,
 Cette allarme fut la seconde,
 Qui d'angoisse brouilla le tein
 De votre Mere à tresse blonde.
 Vous en sonnâtes le tocsin:

Le Sceptre de frayeur vous tomba de la main;
 Et mille Devins à la ronde
 Soutinrent que ce bruit soudain
 Pronostiquoit la fin du Monde.

Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
 Que le Seigneur de la Nature,
 Malgré votre gloire future,
 Tenoit encore enseveli
 Dans l'horreur d'une nuit obscure;
 Frappé du terrible beurllement,

*Vous crûtes que le changement
 Dont le fameux Mortir. vous tenoit dans l'attente,
 S'alloit faire dans le moment;
 Et que cette main triomphante
 Qui par vos agrémens aujourd'hui nous enchante,
 Alloit dès-lors chez vous, loger superbement
 Une Cour auguste & brillante,
 Dont la présence est l'ornement.*

*Mais, combien fûtes-vous surprise,
 Nymphes, qui l'écartiez de près?
 Plus pâle que votre obemise,
 Que devinrent vos fiers attraits?
 Out, malgré son extrême fierté,
 La Belle en changea de visage,
 Quand, de colere transporté,
 Le Géant lui tint ce langage :*

*Serpent formé par le dépit,
 De qui la langue envenimée
 Na, de son aiguillon maudit,
 Obscurcissant ma renommée.
 Je vous paroïs donc trop petit,
 Pour avoir part à votre lit?
 Mais c'est trop épargner l'Ingrate;
 C'est trop, au mépris de mes vœux,
 Encenser l'orgueil qui la flatte.
 Que mon ressentiment éclate,
 Et me venge par d'autres feux.
 Il dit, & la paille allumée*

Couvroit le Château de fumée.
 D'un côté, fagots & corbets,
 Ramassés des lieux les plus proches,
 Faisoient devers le toit un funeste progrès,
 Tandis que du glaciis on faisoit les approches,
 Et la fureur des mantelets.
 Les Assiégés dessus leurs parapets,
 Armés de fourches & de broches,
 Bravoient les flammes & les traits;
 Et de frayeur tous les petits valets
 Se mirent à sonner les cloches.
 Le Palais, attaqué de front,
 Etoit investi par derrière,
 Et la Nymphe à genoux s'étoit mise en prière.
 Mais son Pere, en charmes fécond,
 Entoura le Château d'une vaste rivière,
 Gouffre impétueux & profond,
 Plus large que le Nègrepont.
 Jusqu'aux confins de la Bavière,
 Le Géant, d'un saut en arrière,
 Se sauva sur le haut d'un Mont,
 Jurant d'une horrible manière.
 Contre les flots de cette onde foraière.
 Mais son Rétier fit un grand pont
 Qui la traversoit toute entière.
 Dès qu'il l'eut fait, il y sauta.
 Son Maître se mit à le suivre;
 Et le Druide ouvrit un Livre
 Que vainement il feuilleta.
 Il en feuilleta plus de mille,

Qu'il parcourent du haut en bas.
 Le Livre seul pour lors utile
 Par malheur ne se trouva pas.
 Son donnement fut extrême :
 Il en parut tout éperdu ;
 Et d'effroi le visage blême,
 Il s'écria, tout est perdu.

L'ennemi, cependant, triomphant par avance,
 Marchait en toute diligence.

Le Géant allongeoit le cou ;
 Et menaçant déjà de corde & de potence,
 Crioit au Druide : Vieux fou,
 Qui vous mêlez de Négromance,
 Nous vous prendrons dans votre trou ;
 Et cette fille d'importance,
 Dont le cœur est si loup-garou,
 Sera bien-tôt en ma puissance.
 Bien-tôt, ou je me trompe fort,
 Nous verrons sa beauté divine,
 Qui par un orgueilleux transport
 Méprisoit ma taille & ma mine,
 Avec plaisir soumise au sort
 Qu'un reste d'amour lui destine.
 Pour toi, disoit-il au Rêlier,
 Je te donnerai son collier ;
 Et pour la choquer davantage,
 (Car il faut bien l'humilier.)
 Le Druide sera ton Page.

Mais, laissons-là pour un moment
 Les vains projets que le Géant.

Se mettoit dans la fantaisie
 Au profit de son confident.
 Nous ferions même sagement,
 Si nous quittions la Poésie.
 Mais le moyen d'abandonner *Allie*
 Au fort de son accablement ?
 De noirs chagrins environnée,
 Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
 Et tantôt l'affreux avenir
 Qui menaçoit sa destinée,
 Pour l'accabler sembloient s'unir.
 De tous les maux la plus cruelle espèce
 Est celle que ressent un cœur
 Eloigné par quelque malheur
 Du seul objet de sa tendresse,
 Pour se voir obsédé sans cesse
 Du seul objet de son borreur.

La Nymphé étoit dans cette peine ;
 Car son cœur qui de jour en jour
 Sembloit ne respirer que haine ,
 En secret soupireoit d'amour.
 De-là ses furets implacables,
 De-là tant de cris pitoyables
 Des victimes de sa rigueur,
 Tandis que l'unique vainqueur
 Qui faisoit tant de misérables,
 Triomphoit au fond de son cœur.
 Mais cette ardeur jadis si chère
 Causoit alors tout son tourment :
 Car , tandis que l'art de son Père

Sembloit vaincu par le Géant,
 Le sort lui cachoit un Amant
 Qui dans un temps si nécessaire,
 Loin de marquer l'empressement
 D'une flamme vive & sincère,
 Ne se montrait pas seulement;
 Et ce lâche abandonnement
 Mettoit le comble à sa misère.
 Elle n'avoit aucun repos.
 Du triste récit de ses peines
 Elle entretenoit les échos,
 Elle fatiguoit les fontaines,
 Desepperoit tous les ruisseaux
 Dont les rives étoient prochaines,
 Et demandoit sans cesse aux plaines
 Des nouvelles de son Héros.

Lasse de parcourir les Sales,
 Et chaque Salon du Palais,
 Elle fut sous un vieux Cyprès,
 Dans le cabinet des Vestales,
 S'abandonner à ses regrets.
 Comme on savoit au Temple antique
 Soupirer au bruit des tambours,
 Et se tourmenter en musique;
 Comme on fait encore de nos jours
 Quand on a besoin de secours;
 La Belle ne put s'en défendre,
 Et du fond du cœur soupira
 Ce tendre Rondeau d'Opéra,
 Sans croire qu'on la dût entendre :

Volage

Volage Prince de Noisy !

Vous, que mon cœur a mal choisi

Pour une constance éternelle,

Est-ce le temps d'être infidèle,

Quand un Géant affreux, de sang tout enivré,

Me fait une guerre cruelle ?

Volage Prince de Noisy !

Ingrat que vainement j'appelle,

Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,

(Ressource des vœux opprimés)

La douleur inonda ses charmes,

Et ses yeux furent abîmés.

Trois fois l'éclair de son visage

En parus réduit aux abois,

De son poulx s'arrêta trois fois.

Quand du fond d'un autre bocage,

Tout à coup sortit une voix.

Son ame entière, revenue

De ses premiers saisissements,

Fut attentive aux chers accens

De cette voix jadis connue.

Cette voix disoit : Belle Alié,

Dont mon cœur esservi porte en tous lieux les traits,

Cessez par d'injustes regrets

De m'accuser de perfidie.

Pouvez-vous croire que j'oublie

Tant de tendresse & tant d'attraits ?

Adorable & constante Alie,
 Que mon cœur a si bien choisie,
 Faites pour moi d'autres regrets :
 Du destin malgré les Arrêts,
 Ce cœur par-tout vous a suivie.
 Je vous aime plus que ma vie,
 Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, allarmée,
 Mais d'un nouvel espoir charmée,
 Elle parcourut à grands pas
 Le lieu d'où cette voix aimée
 Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
 Des mouvemens si pleins d'appas.
 Que fais-tu ? Montre-toi, cher objet de ma flamme,
 Dit-elle : montre-toi, viens consoler mon ame.
 Quoi ! d'un Amant si cher & si tendre autrefois
 Ne resteroit-il que ta voix ?
 Pourquoi d'une recherche vaine
 Me fatiguer dans ce bosquet ?
 Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
 Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubler de ma peine ?
 N'es-tu donc plus qu'un Pétroquet ?

Alors, d'une inutile quête
 Le desespoir & le chagrin
 Menerent sa raison bon train,
 Et l'amour lui tourna la tête.
 Pleine de vapeurs & d'ennuis,
 Elle se crut, avec son aventure,
 Au beau milieu des mille Nuits ;

Car c'étoit alors sa lecture.

Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre & sauvage,
Qui, par un détestable usage,
Épousoit chaque jour de nouvelles Beautés
Pour les immoler à sa rage;
Et se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.

Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque Histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'Histoire de sa Vie.

Je suis Fille de Pharabert,
Issu d'un Petit-fils de France,
De qui le Pere Dagobert,
En Art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert;
Car il prévit, que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un Enchanteur digne Héros,

De qui l'âme en projets féconde
 Viendrait, après de longs travaux,
 Fixer dans ces heureux bâteaux
 Sa course errante & vagabonde,
 Renonceroit à tous ses maux;
 Qu'une machine moins profonde
 Que n'étoient les anciens tombeaux,
 Mettroit son esprit en repos,
 Par sa figure sans seconde,
 Sur tous les dangers des câbôts;
 Et que l'Été, lorsque sur l'onde
 Chacun prend le frais en bâteaux,
 De ses jardins, de ses canaux,
 Il feroit doucement la ronde
 Dans un petit char sans chevaux,
 Qui fut jadis à Rosemonde.

Monsieur mon honoré Grand-père,
 D'un impénétrable mystère,
 Dans ces beaux lieux mit à couvert
 Un charme heureux & salutaire,
 Et cuidoit par lui seul être un jour découvert.
 De mon enfance enfin le temps fuit & s'écoule,
 Et le bruit de quelques appas
 Que je n'avois peut-être pas,
 M'attira des Amans en foule,
 Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
 Mon cœur, dans un repos paisible,
 Méprisoit tous ces vains efforts,

Tandis qu'ils m'appelloient, dans leurs mourans trans-
ports,

Ingrate, inhumaine, inflexible.

Mais ce cœur si farouche alors

N'est devenu que trop sensible.

Sur mes attraits & sur mes cruautés

On ne pouvoit alors se taire :

On offroit à mes yeux par-tout des libertés,

Dont mes vœux ne faisoient que faire.

Mais, hélas ! le cruel Amour,

Cboqué de tant d'indifférence,

Vouloit signaler sa puissance

Et de ma liberté triompher à son tour.

Dans un endroit obscur de la forêt prochaine,

Coule un agréable ruisseau,

Qui, dans un beau valon, va former de son eau

Cette merveilleuse Fontaine,

Où mon Père, flatté d'une espérance vaine,

Avoit enfoncé son Bercseau.

Jamais dans ce lieu solitaire,

A notre sexe consacré,

Aucun Mortel n'étoit entré,

Et je m'y baignois d'ordinaire.

Or, dans cette Fontaine un jour

Comme j'entrois à demi nue,

Un homme s'offrit à ma vue,

Mille fois plus beau que le jour.

Mais je vois ouvrir la barrière,

D'où le Soleil vers l'Orient

Sort pour commencer sa carrière.

*Et sa brillante, avant-courrière
 Annonce son éclat naissant.
 Adieu, ma chère Dinarside,
 Bien-tôt le Sultan Monseigneur,
 Va sauter du lit sur l'estrade,
 Pour commencer sa promenade.
 Dès qu'il est jour, je lui fais peur.
 Ce qui me reste est pourtant le meilleur
 D'une Histoire qui n'est pas fade.
 Mais, victime de sa rigueur,
 Demain, sur un lit de parade,
 Pour la dernière fois, vous verrez votre Sœur.*

*A cette dernière parole,
 Un doux sommeil, par ses pavots,
 Interrompant les vains propos
 D'une illusion si frivole,
 La mit dans les bras du repos;
 Quand son Père, accablé de maux,
 Cherchant en tous lieux son idole,
 Arriva-là tout à propos,
 Pour entendre ces derniers mots,
 Et pour juger qu'elle étoit folle.*

*Esprit, qui des vives sons,
 Par une habitude facile,
 Exercez les accords féconds;
 Vous, pour qui la rime docile
 S'accorde avecque tous les tons
 Du plus bizarre Fauleville;
 Qui sur l'air le plus difficile,*

Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse & fertile,
Célébrez la Cour & la Ville,
Et savez tout mettre en chansons ;
Venez sauver la belle Alle,
Venez décrire sa folie ,
Venez au défaut de Phébus
Soutenir mon foible génie ,
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre hme :
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime ;
N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non ; je connois votre injustice :
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher ,
Ni du plus assidu service ,
Ni du plus violent supplice ;
Il ne faut rien pour vous fâcher ,
Et vous voulez que je finisse.
Mais changeons de style ; il est temps
Que votre oreille se repose ,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les événemens ,
Fassent place à la simple prose.
Le Cheval ailé court les champs ,
Se cabre , & prend le frein aux dents.

*Lors d'une main trop incertaine,
 Un Auteur, par de vains élans,
 Au milieu des airs se promène.
 Mais quand j'ai quelque espérance vaine,
 Réduit au trot il bat des flancs,
 Et bronche au milieu de la plaine,
 Il est tout des plus fatigués.
 Un Lecteur qui le souffre à peine,
 Sendert sur ses pas chancelant;
 Et quels que soient leurs ornemens,
 Dans un récit de longue haleine,
 Les Vers sont toujours ennuyans.
 Chez l'importune Poésie
 D'un Conte on ne voit point la fin:
 Car, quoiqu'elle marche à grand train,
 A chaque moment elle oublie,
 Ou ses Lecteurs, ou son dessein;
 Et sans se douter qu'elle ennuye,
 Elle va, l'hyperbole en main,
 Orner un Palais, un Jardin,
 Ou relever en broderie
 Tout ce qu'elle trouve en chemin.*



Ela étant comme j'ai l'honneur de vous
 le dire, je vais, Mademoiselle, en lan-
 gage de véritable Conte, tâcher de vous
 endormir par la fin de celui-ci. Vous
 vous souviendrez donc, s'il vous plaît.
 de l'étonnement du Druïde, lorsqu'il vit le pont
 extraordinaire qu'on avoit bâti sur la rivière. Mais,
 avant que de passer outre, il est bon de vous a-
 vertir; qu'à l'égard de la largeur de cette rivière &
 de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept

ou huit cens lieues , tant pour la rareté du fait , que pour la commodité des rimes ; & que le Seigneur Moulineau , loin d'être aussi Géant que vous pourriez vous l'imaginer , n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand , & une fois aussi sot , que notre ami B...

Le Druide , qui , pour mettre son Château & sa Fille hors d'insulte , les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau , ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien ; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les Géans du monde : il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire Enchanteur , il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait , & pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais , lorsque tous les livres qu'il ouvrit , ne lui apprirent rien , il fut dans un grand embarras ; embarras qui se convertit en une affliction étrange , quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa Fille , à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela ; & quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés , il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins ; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres , qu'Alié prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir , j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au Druide , en lui disant : Grand Commandeur des Croyans... ; mais son égarement changeant d'objet , & se jetant à ses pieds : Mon Pere , dit-elle , je l'ai perdu , & si vous ne me le rendez , vous me verrez mourir de desespoir ; car il n'est plus temps de
cacher

cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le Druïde, non seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous? De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées! Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence: Mon cher Pere, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre Trésor qui devoit m'être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots, elle quitta son Pere, & courut s'enfermer dans son appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de suivre sa Fille: il étoit si surpris & si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa Fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or ce Poinçon étoit un petit Gnome, fils d'une Fée, ou si vous voulez d'une Silphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le Maître de tous les Cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopatre, & l'ayant touchée d'un Talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, & le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde: il étoit habillé de plumes de Perroquet de différentes couleurs: il portoit un chapeau pointu retroussé d'un gros diamant, & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carreaux. Quoiqu'il n'eût qu'une toudée de habit, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle Alie; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut

le Druïde. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des larmes. Wien, lui dit le Druïde, vien me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma Fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue, & qui me deshonnorent ? Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendit à voir l'extrémité de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, & de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les ambes de son Maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroser de ses larmes, avant que le pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du Druïde ; & ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya les yeux, & se mit à dire : Mon Seigneur & mon Maître, je vais vous faire un aveu sincere de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu si vous ne me trouvez pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre : vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît ; & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espece, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui étendent bien loin dessous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications : car je ne suis visible que quand vous le voulez : l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission ; & dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un Trésor qu'il ne m'est pas

pas permis de voir. De plus, je ne puis sortir de la statue, que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure charmante il est vrai; mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre par-tout la belle Alie dans le temps de ma liberté; pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens. J'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-tems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la Fontaine du Berceau, j'y jettai avec empressement cette petite boule d'yvoire que vous m'avez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit. C'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bien-tôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La Fête du Guy sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre Fille y parut en habit de Bergere; & dès qu'elle y parut, tous les Bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent; & après avoir déclaré leur passion, éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit & moururent.

Peu de temps après, il se fit un Tournois magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pépin devoit soutenir contre tous venans, que la Princesse Hermenegilde sa Nièce étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée, & qui lui servoient de Dames d'honneur. Quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la Princesse

cette sa Nièce qui étoit assise à ses pieds, rongit de dépit & de honte, en voyant Alie. Ce n'étoit pas sans raison ; car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtisans qui soutinrent pour sa beauté. Les Héros se déclarerent pour Alie : le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Gonesse, le Châtelain de Vaugirard, & le Sénéchal de Poissi, se mirent sur les rangs en sa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi qui les aimois, à cause qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne vissions bien-tôt un de ces Seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils se consumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoitre devant lui, & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la premiere Princesse du Sang ; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit condamnés à être pendus tous quatre. Mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de desespoir. J'en pleurai de douleur, sur-tout pour le Vicomte de Gonesse, qui étoit un Seigneur de grande espérance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jetté cette boule dans la Fontaine du Berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses Amans. Cependant je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime qui ne se présentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de roder autour de la forêt de Noisi. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans

dans le piège fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros & fort insolent: car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, & il passa sous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent. Je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup; & lorsqu'ils croyoient me tenir, je fis trois bonds, & je les perdus de vue. Ils me suivirent à grand bruit: je les attendis encore. Le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe. Je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe. Alors il se mit à me considérer avec une grande attention, & à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir. Pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille & de son air plein de grace, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! Que ne donnero-je point pour l'avoir dans ma ménagerie? Mon-pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y serois en repos, & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois. Si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit. Il ne s'en falloit guères, puisque c'étoit le Géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & remplissoit l'air de mugissemens.

Dès

Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau Chasseur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jetta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par les épaules la tête; car par bonheur le Géant est aussi naïf-adoit qu'il est fort & brutal. Le beau Chasseur mit l'épée à la main, & se lançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval, par l'effort qu'il venoit de faire il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit retonner le coup, comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre & sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, & mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur. Pour mon généreux Défenseur, touché d'amitié & de reconnaissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la Fontaine du Berceau. Ainsi, voyant qu'il ne suivoit, je me mis à courir; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale Fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'appercus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage défend des rayons du soleil. La belle Aïe se baignoit dans ce moment; ce fut alors que me souvenir de la mort de tant d'Amis qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher Défenseur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

Dès que votre Fille vit un homme si près de la Fontaine, elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois; pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin, où je venois d'amener le

le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je les vis approcher de la Fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoient plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris dont elle avoit usé tous ses autres Amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau Chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, & je ne me sentoie pas de joye de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau Chasseur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit, n'avoient rien de sauvage; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire si tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la Terre. Et vous, lui repliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais, qui que vous soyez, non seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le Prince de Noisi.

Malheureux! s'écria le Druide en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le Prince de Noisi! cet homme que je déteste à l'égal du Bélial! Mais poursuis, & m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon de l'aveu que fit mon beau Chasseur à Alie, qu'il étoit le Prince de Noisi.

Noïfi. Cet aveu embarassa Alie, & la fit rêver quelques momens, mais il ne la fit point changer de volonté. Eh! le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de Noïfi lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir? Elle lui dit qu'il vint la troisieme nuit d'après ce jour au bord de cette Fontaine, qu'il cueillit une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que, suivant le bord du ruisseau, il se rendit aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, & lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le Druide, pendant que tout cela se passoit? Je m'applaudissois, repliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non, mon bon Maître, je n'étois point coupable alors; mais je vous ai offensé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colere, en l'exposant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois; & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendrait assez, sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fia cerf;

mais au-lieu d'aller agacer le Prince de Noisi, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt. Il me poursuivit à toute outrance. Je résolus de le mener bon train. Ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur: je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête qui pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand-peine, & voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramena à Poissi, où je passai la rivière: il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois choisi exprès; de sorte que s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune-homme, le plus beau qui fût dans la Nature; mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la Fontaine du Berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'êtes pas de peine à me croire; & s'il vous en souvient, vous me dites qu'il ne faillait plus y songer, & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des Jardins & du Château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité

risoit que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, & le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenerent, & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence, j'entendis dire au Prince de Noisi tout ce que l'amour le plus respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le Prince se sentit troublé à ce soupir, il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles & les difficultés qui traversoient infailliblement ses desirs. Elle lui parla des poursuites du Géant & de ses menaces: mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte, que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert par son horoscope, qu'il lui seroit funeste, tant que le Prince de Noisi resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, & pour se délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le seul objet de vos craintes & de vos persécutions, & qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes. Le Prince de Noisi se jeta à ses pieds, lui dit qu'il n'étoit pas digne de la

moindre de ses larmes, qu'il se tiendrait plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous aviez été présent vous-même. Pour moi qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joye dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joye qu'elle dit au Prince de Noisi, qu'elle avoit trouvé ce qui devoit les rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivît dans le Château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noisi, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussait, tantôt elle se baissait, tantôt elle se mettoit à sa droite, & tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite, s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, & voyant le Prince lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre; & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle re-

un moment après avec un livre. Elle dit à la
 e au Prince de Noisi, de ne l'ouvrir qu'à l'en-
 it où le feuillet étoit replié, & sur-tout de pren-
 garde qu'il ne touchât rien avant que de tom-
 entre ses mains. Alors elle le laissa doucement
 ber, tandis qu'il haussait les mains pour le re-
 voir; mais une bouffée de vent s'éleva soudaine-
 nt, qui l'emporta à côté, & le fit tomber sur la
 e d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut tou-
 é, on entendit un long mugissement, & la terre
 mbla. Le Prince ne laissa pas de ramasser son li-
 e, & de se sauver; mais depuis ce jour il n'a plus
 u, ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé
 n désespérer, & vous auriez été touché vous-mê-
 e, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est
 menée seule dans les endroits où ils s'étoient vus;
 après l'avoir cent fois demandé à ces lieux,
 e l'accusoit de perfidie, d'inconstance & de tra-
 on, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une ma-
 re à percer l'ame de douleur à tous ceux qui au-
 ent pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là
 e vous conçûtes tant de haine pour le Béliet du
 ant, dont on vous a appris des choses si extraor-
 aires, & dont le ministère vous a donné tant
 peines, & vous met dans l'embarras où vous
 s aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poin-
 n, que quelques formes que j'aye prises, & quel-
 industrie que j'y aye employé, jamais je n'ai pu
 nêtrer jusqu'à la demeure du Géant, pour exé-
 ter vos ordres, ni pour vous informer de ce que
 peut être que ce Béliet si singulier. Une puissan-
 seclette me rendoit immobile dès que j'en étois
 ne certaine distance, & il ne m'étoit plus per-
 s que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher
 itre & souverain Seigneur, l'aveu sincere des
 tes que j'ai commises contre vous. Je me sou-
 ts à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire

souffrir pour les expier , pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant , comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire , je vais vous en apprendre une qui vous fera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le Prince de Noisi doit être quelque part ici autour ; car , quoiqu'il n'ait point paru , il a aujourd'hui même parlé à Alié. Quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix , les choses qu'il lui a dites , ne me permettent pas d'en douter , & je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit : il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son Maître , & pour en obtenir le pardon de sa faute. Le Druïde qui l'aimoit , lui ayant fait une reprimande sévère , mais d'un ton assez doux , lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre , qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au Trésor souterrain , & le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du Château , il faut un peu voir ce que les Assiégés faisoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur attaque , & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut ; mais il ne faut pas , s'il vous plaît , vous arrêter à tout cela , ce sont des voisins de la Poésie qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa Maîtresse l'avoit tant offensé , & cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant ; mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le Druïde répandit autour de son Château. Il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Bélier jetta sur ce petit torrent ;

torrent; & si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce pont, dans le temps que le Géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa Bibliothèque : mais son Béliet l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré; & qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit. Que son avis étoit donc de se retirer; & que dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on devoit faire.

Le Géant qui se laissoit volontiers gouverner quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, & après le souper Mouligneau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car, il avoit mangé comme trois loups, & bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil en s'adressant au Béliet :

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien & mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Béliet. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent après leur mort dans le corps de quelque animal, & retournent après un certain temps dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Géant; je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Béliet. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que

que le Géant qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, & mettant la main sur la garde de son cimeterre : Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi. Le Bélier qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur ; & se mettant à deux genoux, baïsa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis voyant le Géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

Si votre Grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais, si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle ame & un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure, en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, Dromadaire, ensuite Eléphant, & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son Confident, se remit dans son fauteuil ; & pour éloigner tous les inconvéniens de métempicose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque Conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

Depuis les blessures du Renard blanc, la Reine n'a-voit pas manqué de lui rendre visite. Bélier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu veux commencer par le commencement, tu me ferois plaisir ; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Bélier, je consens contre la coutume à mettre chaque chose à leur place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE

DE PERTHARITE

E T

DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers; mais en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, il n'osoit seulement la regarder; cependant elle le grondoit sans-cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle Belle-mere. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que si par hazard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, & qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever; aussi étoit-ce une chose à voir que ses Dames du Palais, pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure que la Nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils

étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient la Cour de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdûment amoureux, qu'il lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son Royaume & de ses sujets; & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La Princesse portoit cruëllément la peine d'être aussi belle que sa jalouse Marâtre. Elle étoit releguée dans une Mansarde au haut du Palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante. C'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveillait la nuit pour lui dire des injures: elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable-Princesse, ainsi ses larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le Prince étoit presque aussi maltraité par les Officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la Reine, à qui ils étoient dévoués entièrement; mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa Sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un Cousin qui étoit Archiduc de Plaisance. Ce Prince étoit devenu fou, pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits. Il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue, lui avoit tourné la tête. Il avoit un Fils & une Fille qu'il aimoit passionnément; c'étoit avec raison, jamais on n'a vu deux créatures si parfaites. Le Prince s'appelloit Periharite, & la Princesse Férandine. Ils se désespéroient de l'exil où ils voyoient le meilleur Père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse Magicienne,

qu'on

qu'on prenoit pour une des Sibylles. Elle demeurait auprès du Lac d'Averne, & s'appelloit la Mere aux Gaines, parce que l'entrée où elle demeurait, étoit toute tapissée de gaines, où tous ceux qui venoient la consulter, étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ses gaines avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur Prince, fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur Pere au même endroit où il l'avoit perdu. Les Ministres avec tout le Conseil s'y opposerent : ils dirent que c'étoit bien assez que leur Prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir; mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux. Sa Sœur n'y voulut jamais consentir, & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la Cour les accompagna jusqu'au Château enchanté. Ils y entrèrent seuls; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte, fut universel dans tous les Etats de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux Gaines toute vive. La tentative eût été inutile, les Sorcieres de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le Président du Conseil, homme sage & fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables avec chacun un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable. Les couteaux firent mis dans leurs gaines; car elle en auroit eu encore de vuides, quand même on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Bélier, mon ami, dit alors le Géant, qu'est-ce que tous ces couteaux & ces gaines font à ces gens

de Lombardie dont tu me parlois tantôt? Si votre Grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir. La Magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luisant étoit fermé d'un petit cademat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les Cours du Monde, jusqu'à ce que vous trouviez une Dame assez belle pour ouvrir ce Carcan, & un Homme assez parfait pour tirer ce Peigne de son étui : lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos Maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la Terre, du moins jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors sa Cour dans la Mirandole, Capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur du Prince de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan, & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le Peigne de son étui; mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces Ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder; car les femmes occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'empêchoit pas

pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Ministre des mauvais des-seins de la jalouse Reine) courut toute la Ville, pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un oeil, & de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince, ayant résolu d'aller au-devant des Ambassadeurs à quelque distance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de se tenir prêts : il en étoit adoré, mais ils n'osoient lui faire leur cour, parce que la Reine qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes & à la foiblesse que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un Pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentait, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux ; que son Pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, & monta fièrement sur le cheval ; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choses, qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite, & bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne : c'étoient des hannissements, des haut le corps, des écarts & des ruades continuelles. Le Prince qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter.

Il croyoit en être venu à bout ; lorsque revenant assez tranquillement au milieu des Ambassadeurs , & passant sur un pont de la Ville , le cheval se cabra , & franchissant tout d'un coup le parapet , se précipita dans la rivière où il se noya ; mais le Prince eut bientôt regagné le rivage , & sans témoigner le moindre ressentiment , se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roi , la Reine , & toute la Cour étoient dans une grande place sur des échafauds où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident , y parut plus beau que le jour , & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arriverent un moment après le Prince. La Reine , dès qu'ils approcherent , au lieu d'écouter leur compliment , dit au Prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner , & lui demanda d'un ton railleur , s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de la Cour , applaudissant à cette raillerie , ouvrirent de vilaines bouches , & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit , lorsqu'on vit arriver la Princesse. Dès qu'elle parut , tout le monde se mit à murmurer & à verser des larmes : les Courtisans frémissent d'indignation sans oser le marquer , & les Ambassadeurs ne savoient que penser en voyant cette Princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Pérandine. Elle étoit mal vêtue , encore plus mal coiffée , car on lui avoit coupé tout un côté des cheveux ; & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état , elle s'arrêtoit à tout moment , & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte ; mais sa Gouvernante , pour la faire avancer , la poussoit très-rudement par derrière , & la força de se placer auprès de la Reine , qui étoit

étoit dans la suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierres. On avoit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais ces Dames de Palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste Princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le Roi qui tenoit les yeux baissés, mouroit de honte & de compassion; & n'ayant ni la force de marquer à la Reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit en s'adressant aux Ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant; & ayant ordonné au Prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le Prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta par son ordre le Peigne à l'Écuyer de la Reine, & ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit eus de faire périr le Prince. Le peuple frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le désir que le Prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la présence de la Reine. Le Carcan fut ensuite présenté à la Gouvernante de la Princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde: elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, sans écouter sa Belle-mère qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grace, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine, qui tenoient une misérable & chétive contenance.

Le Prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtimens pour n'y pas réus-

sir,

fit, qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, & de les en punir après.

Les Ambassadeurs trouverent ce discours plein de sagesse & de prudence. La Reine qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence, étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ses Dames d'atour d'aller parer & habiller sa Sœur, comme il convenoit à son âge & à son rang, & d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit. La Princesse revint si belle & si brillante, qu'il ne paroïssoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le Peigne de son étuf; & c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple, quand on présentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, & fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le Prince & sa charmante Sœur, & déjà les tristes Ambassadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan; mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étuf, que le Peigne en sortit de lui-même; & le Carcan s'ouvrit pour la Princesse, sans se reformer. Mille cris de joye s'éleverent en même temps, qui auroient continué long-temps, sans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princesse; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le Royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en consoler; & les Courtisans, après s'être mis en grand

rand deuil, se disperferent pour aller les chercher par toute la Terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre Grandeur, est que le désespoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. La pitié qu'elle avoit eue pour le Prince & pour la Princesse, s'étoit changée en tendresse, & en tendresse si violente, qu'elle s'arracha les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir, pour lui demander pardon; car au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eu pour lui, son cœur l'adoroit, & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit le punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princesse. C'est bien fait, dit le Géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur. Et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent, comme ce fréluquet de Noisi. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac & à lui arracher le cœur si je le trouvois; mais le crapaud, sans-doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il m'a fait, & sa trahison, qu'on ne fait ce qu'il est devenu. Ce qui me console, est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bèlier, qui reprit ainsi son Histoire.

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différens tour-

tourbillons, avoit enlevé le Prince & sa Sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces sortés de voitures vont fort vite. La Princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit, & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert, s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des rochers, & les seuls échos lui répondoient quand elle appelloit son frere à son secours. Elle alloit donc errante à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchoient fortune, l'aperçurent & vinrent à elle la queue ouverte. Elle se crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arriere, & se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouffes. Autant en firent certains ours qui crurent la tenir à quelques pas de-là, & plus loin de nouveaux loups qui se sauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aspect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoient une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les Bergers, & pour implorer leur secours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons voyant le Carcan se mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons. Cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre

dire quelqu'un des Bergers; mais elle avoit beau courir & les appeller, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite, & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, & qui lui laissa voir de loîn un vieux Château. Cette vue la soutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce Château, lorsqu'un renard plus blanc que la neige traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême. Elle n'en eût pas moins à l'examiner; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé ce renard blanc; j'en suis vralment bien-aise, car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarraſſes l'esprit de tout autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien, que firent-ils après s'être bien regardés? La Princesse, répondit le Beller, cachu vite son Carcan, de peur d'effrayer le renard. Elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue; car avec cet air fin & spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avoit une grace singulière, & je ne sais quoi de noble dans le regard. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre; ou du moins s'il voudroit la suivre à ce Château. Mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & se mit à courir tout d'un autre côté; cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une confiance bien au-dessus de ses forces, la pauvre Princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit Palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré. La crainte & l'incertitude retinrent

tinrent un moment la Princesse ; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc ; & le renard blanc qui étoit la peliteffe même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du Palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé, car rien n'y manquoit ; & voyant son cher renard à ses pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non seulement ses dangers & ses fatigues passées, mais elle se seroit passée du reste de l'Univers pour ne bouger de-là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince son frere. Si cela est, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc ; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après un autre ? Cela ne se peut, répondit le Bélier ; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le Conte pour peu qu'il vous ennuye. Le Géant qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Bélier continua en ces termes.

Votre Excellence aura la bonté de se souvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princesse de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince son frere sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, & du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la Cour du Roi son Pere. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine & de son oubli, il ne se souvint que d'une Sœur abandonnée par la foiblesse d'un Pere à toutes les cruautés d'une Belle-mere, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ces

tristes

tristes pensées menerent son imagination assez loin, & conduisirent ses pas au pied d'un rocher, qui s'élevant insensiblement du rivage, s'avancoit jusques dans la mer. Il monta jusqu'au haut sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés. Derrière lui s'offroit un passage qui paroissoit inculte & désert; mais du côté de la mer il vit en éloignement une Isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'Univers. Il ne se laissoit point de le regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la Princesse sa Sœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette pensée de pure vision, cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse & d'une herbe épaisse & touffue : il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, & se la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'Isle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux Prince de Noisi se mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druïde depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le Géant qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ? Tien. Bélier mon ami, si jamais il revient, je veux l'écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, & l'envoyer à sa Maîtresse. Ce sera bientôt, repliqua le Bélier, car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons-là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit com-

men-

mencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois où il fit mauvaise chère, & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de son Pere, ne doutant point que la Princesse sa Sœur n'eût besoin de sa présence; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette Isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps; & comme il vouloit remonter sur son rocher pour mieux voir cette Isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme. Il passa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la mer.) Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit. Cependant il ne la voyoit point. Il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur. Il fit quelque bruit en se retournant pour éviter cette vue désagréable, & dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter, il n'y trouva personne; & sa surprise redoubla bien en.

encore quand il vit les plus beaux Bains du monde. Ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la Nature seule n'avoit pas faite; car elle étoit par-tout revêtue de marbre, & les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébene, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y revât jusqu'à la nuit. Il la passa comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas-là une vie fort délicate pour un jeune Prince, mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin; il y monta avec ardeur, & revit avec plaisir la belle Isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante. Il en eut encore plus de peur que la première fois. Il fit le même bruit, & aussitôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, mais la cuve étoit encore pleine d'eau. Il y mit la main, & l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner. Mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain, & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit vers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'Isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lors-

lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, & l'objet sembloit diminuer. Cela le fit sortir de son embuscade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Il se mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fît que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du Prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'Univers dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoit attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zéphirs. Le Prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déesse Thétis qui se promenoit sur l'eau. Rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit, ni si blonde, ni si nue, qu'on représente d'ordinaire la Déesse.

*Le vent, tout-à-coup rallenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera dans la race future,
Une Princesse de Conti.
De la Princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux;
Son air, sa grace singulière,
La majesté de ses Ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde;
Et le reste fait à peu près
Comme on peint au sortir de l'onde,
Venus dans les plus beaux portraits.*

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus. Elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui; on ne fait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même temps, & cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, & en le tirant il fit tomber le Peigne & son étui. Cette Beauté ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le Prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux Héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, voga vers son Isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché. Tous ses desirs se tournerent vers cette Isle; & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens, tels que sont les chiens quand ils sont en affliction. Il leva les yeux, & vit le Renard blanc, qui s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoît ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pattes de devant vers l'Isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Isle aux cris & aux signes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le Renard descendit, & dès qu'il vit le Prince il fit deux ou trois sauts de joye, & se mit en devoir de lui bal-

ser les mains, & de lui lecher les pieds; mais le Prince, qui dès cette première vue l'aimoit & l'estimoit, ne voulut jamais le permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé. Le Renard blanc fit signe au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, & d'entrer avec lui dans le bateau; c'est ce qu'il souhaitoit ardemment. Mais avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa Divinité, il se souvint de l'affront que son Peigne lui avoit fait: il le tira de sa poche de colère, & alloit le jeter dans la mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, & ne voulut point lâcher prise que le Prince n'eût remis le Peigne & l'eût dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, brandit son arc, & d'une flèche qu'il y mit, perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, & tournant tristement les yeux sur le Prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le Prince ne fut guères moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre Renard. Il fut bientôt à bord, mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espérance de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, qui des rochers dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir si le Renaud étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement, tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Le

espérances du Prince avec toute les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, & il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur & du desespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Bélier, le Géant Moulineau se mit à bâiller, & se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se deshabilla, il se fit donner ses bottes, & se mit au lit.

Le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son Maître; & après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine & ses agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténébres, elle lui paroissoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il semoquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là: que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagème? dit le Géant. Le voici, répondit le Bélier: Que votre Grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, & trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voye des armes; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos services une paix que vous desirez, vous allez retirer vos troupes, & le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que pour les fraix de la guerre, & pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me doter les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druïde son Pere garde sous la statue de Cléopatre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le Géant, que tu

I 2

Iois

sois doré? Votre Grandeur qui a tant d'esprit, ne prit le Bélier, ne voit-elle pas que dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai auprès du Druïde; & que, comme la force de ses enchante-mens dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de sa fille & de tous ses trésors. Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur & d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc, que pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un Héraut-d'armes au lieu d'un Trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le Héraut se préparoit, & qu'on lui faisoit ses dépêches, le Géant pria son Favori de reprendre l'histoire du Renard blanc; ce qu'il fit de cette manière,

Le Prince resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires. Le Renard, la Nymphé & le Poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient devenus. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette Nymphé, tant d'horreur qu'il en avoit du Poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, & l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à cou-

à couvert. Il n'en connoissoit point de plus com-
mode que la Grotte des bain. Elle lui parut éclairée
d'un grand nombre de lumieres; & quand il en
fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit dé-
jà entendue deux fois. Il se coula le plus douce-
ment qu'il put jusqu'à l'entrée de la Grotte. Il
s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre
les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais en-
tendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, & tel-
lement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en
perdit pas un mot. Les voici :

*Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de Peigne,
Quand vous me trouverez dans l'eau :
Et quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.*

Des paroles si flatteuses pour son espoir, & cepen-
dant si obscures & si mystérieuses, augmentèrent
tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans
la Grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit
la Chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses
volontés, & de ne faire que la peigner bien dé-
licatement, & non pas de lui brûler la peau, qui
devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle
le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que la
Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette
même Chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la Grot-
te. Elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres
placées dans des gaines d'ébene garnies d'or, com-
me étoit la cuve, & toutes les bougies avoient
chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de
la gaine. Cette sorte d'illumination le surprit ;
mais il le fut bien plus quand il vit la cuve envelop-

pée d'un pavillon de satin blanc tout chamarré de gaines en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon. Un moment après il entendit ces mots :

„ Prince, je suis celle que vous aimez, & qui vous aime : faites tout ce que je vous dirai, quelque que difficiles que les choses vous paroissent ; & ne vous effrayez pas dans une aventure où vous me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur...”

Moi, peur ? s'écria-t-il... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui se présenta à ses regards, pensa le faire évanouir. Une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du Bain, & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point, mais il suoit à grosses gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse bête, qui s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphé qu'il adoroit. Cette tête pourtant qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphé comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, & qui serroit le front & les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe ; toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la Nymphé lui dit : Que faites-vous, Prince ? les momens sont précieux ; que ne me peignez-vous ? La peigner ? disoit-il en lui-même. Eh ! comment ! La Nymphé lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son Peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup d'effort ; mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit

versoit en arriere, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le Peigne fat à moitié sorti, la tête disparut, & le Prince vit alors la Nymphé dans tous ses charmes. Les transports de joye qu'il sentoît, lui donnerent un nouvel empressement pour tirer son Peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le Peigne sortoit de l'étui, le reste de la Nymphé sortoit de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre avoient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux, mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des graces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le Prince faisoit contre son Peigne en faveur du reste. Mais la Nymphé prenant la parole: C'est assez, dit-elle, laissez-là votre Peigne & son étui, pour brûler vite ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi ! brûler votre peau ? Que la mienne avec tout mon corps & tout l'Univers soient réduits en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égrainée par celui qui vous adore. Je ne doute point de votre amour, répondit la Nymphé, mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse; il n'est question que de m'obéir: si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais: car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le Prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution; & tandis que la pitié l'amour & l'obéissance disputoient dans son cœur, la Nymphé lui dit adieu; le pavillon se referma sur elle, & toutes les lumieres s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit

réfolu de réparer fa faute à la première occafion, & pour empêcher qu'on ne le prévint, il fut fe camper à l'entrée de la Grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa. Il crut que c'étoit la Grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé fous les derniers arbres de la forêt qui s'étenoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tison, quand au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poiffon. La même horreur le faifit à cette vue & indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il fe prit transporté de colere en s'écriant: Pour toi, déteftable peau, qui reffembles fi peu à celle de la Nymphé que j'adore, tu feras brûlée; & courant de toutes fes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme affife, qui ne l'eut pas plutôt apperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & fe fava toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu. Dès qu'elle y fut, il crut avoir fait fater une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il fe faifit d'un tison, & revint en toute diligence vers fon pofté. Son tison fut inutile. Il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau, mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphé. Il penfa s'en defefpérer, ne doutant pas que quelque Amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour fa récompense.

Il fortit comme un fôn pour courir après, fans favoir de quel côté il alloit. Il parcourut toute la forêt fans qu'aucun objet s'offrit à fa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il fe trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne reftoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit. Il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut fa furprife de retrouver le Carcan à deux pas

pas de là. Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la Princesse sa Sœur, n'eût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avoit vu fuir sans se mettre en peine du Carcan, & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joye qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié: Ils ne se laissoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la Nymphe & de la Grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien; car la Princesse ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi.

O, mon cher Frere, si vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé! Ses soins & ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel: il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits. Je n'en faisois d'autre à-la-vérité que celui de n'en être jamais séparée. J'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon Carcan qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions, étoit embelli de jardins, de grottes, & de fontaines. Le Renard m'y conduisoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards & par des gestes supplians. J'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me di-

re; car je l'aurais donné ma vie. A la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le Renard blanc l'aperçut dans uné de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus. Mais, dès qu'il l'eut touché, le Carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine. A ce bruit le pauvre Renard fit un saut en arriere, & d'un autre franchit la muraille du jardin, sans que je l'aye jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je détestois, & que j'aurais abandonné si je ne m'étois souvenu qu'il m'étoit nécessaire dans le bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'ens pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit; & depuis ce jour fatal, quoique j'ays erré sans cesse par le bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle & bien aimé Renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu, auprès duquel vous vintes m'effrayer avec cette horrible peau; & dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la Princesse pria son Frere de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus. Elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son Frere, sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du Carcan l'avoit garantie jusqu'alors; & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle: Mon cher Frere, lui dit-elle en lui serrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie, je ne puis plus vivre sans le Renard blanc; & si vous n'avez la bonté de m'ac-

com-

compagner pour le chercher par toute la Terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au desespoir où tomberoit sa Sœur quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La Princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquerent pour se retrouver après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la Princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son Frere l'en eût prévenue; & pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le Prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre & sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie. Ce fut donc-là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, & l'idée de la Nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes? & que sont devenus ses sentimens si favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoit? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe; & convaincu de sa première erreur: Ohi, continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloir se défaire. Min foi, dit le Géant, je m'y serois mépris tout comme lui. D'où vient aussi que cette sottie grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau? Mais, achève ton Conte; car, franchement, j'ai commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la Nymphé lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il en prenant son Peigne & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui courroit de toute sa force à travers les arbres, pour le sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit, n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidolent; car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher. Le desir de la secourir & de venger le Renard blanc, sembloit lui donner des ailes; mais sans aller si vite il les auroit bientôt joint. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras. Il alloit la mettre sur son cheval, quand le Prince arriva. La beauté de cette personne l'éblouit d'abord; mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être le Reine sa Belle-mère. Il ne savoit point son heureux changement; & le souvenir de ses cruautés & de sa haine pour sa Sœur & pour lui, pensèrent le faire repentir d'être arrivé si-tôt. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son Ravisseur; & mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure & la mort de son ami le Renard blanc, lorsque la Reine le retint, en lui disant que c'étoit l'Archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné.

miné; car c'étoit l'Archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, le regard farouche, & ses habits tout en lambeaux. La Reine se mit à genoux, embrassa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du Roi son Mari, que ce maudit Archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le Prince, transporté de colere à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roi étoit, elle contoit au Prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la Famille Royale; que le Roi son Epoux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans; que désespérée du départ de son Mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train; mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la Mere aux gaines, qui l'avoit fait conduire à l'Isle des gaines, où elle avoit vu la plus belle Princesse de l'Univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un Montstre marin; que quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit, lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jeter dans la mer.

Le Prince, transporté d'admiration & de joye, ne put s'empêcher d'embrasser la Reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit, ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette

adorable Princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle; mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la Princesse votre Sœur; car de sa présence, aussi-bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie ? dit le Prince allarmé. De celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de temps en temps, & nous charmoit par ses manières. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Isle. J'étois au rivage pour l'attendre. La belle Enchantée s'y promenoit avec moi; mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & sur le champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis; mais j'eus bien d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans son sang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des gaires, où il est servi comme dans celui du Roi votre Père. Les Chirurgiens jugerent sa blessure mortelle; mais la Gouvernante de l'Isle qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la Reine des Oracles. J'y prêtai l'oreille, & j'entendis que si je pouvois amener le Prince & la Princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Isle, le Renard blanc étoit sauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit, je parcourus la forêt pour vous trouver. Mais quelle fut ma surprise d'y trouver le Roi! J'en fus transportée de
joye.

joye. Il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein je me jettai à ses pieds, & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi. Cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois, qu'il n'eût trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois. Il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'Archiduc son parent s'étant échappé depuis deux ou trois jours à ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de flèche tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'Archiduc qui nous suivoit par malheur, perça le Roi d'un coup de flèche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mise en son arc, m'alloit donner la mort. Mais il se retint après m'avoir considérée quelque temps, & je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval, m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui; cependant j'étois en sa puissance sans votre secours.

Ce récit finit justement à l'endroit où le Roi avoit été blessé, mais ils ne l'y trouverent plus. Ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que laissant toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher; mais l'amour beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaiterent donc toutes sortes de prospérités au Roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminèrent en toute diligence vers la Grotte des bains pour y prendre la Princesse, & voguer ensuite vers l'Île des gaines. En entrant
dans

dans la Grotte ils trouverent la Princesse assise qui se désespéroit. Elle tenoit la tête du Roi son Pere sur ses genoux, & l'arrosait de ses larmes. Elle le croyoit mort ; mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser, & qui vouloit encore lui ravir sa Femme, & de plus la perte de son sang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire, avoit été de se traîner jusqu'à cette Grotte pour y chercher du secours. Sa foiblesse & sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris, & les plaintes du Fils & de la Femme, quand ils virent le Roi en cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Héros & les Divinités interdites, c'est-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze ; & ensuite le soulevant de tout côté, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'Isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la Grotte. Dès qu'ils y furent placés, la Princesse apprit, de la bouche de sa Belle-mère, la triste aventure de son cher Renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes : elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction ; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile. Son impatience fut enfin satisfaite ; ils aborderent, mirent pied à terre, & bientôt se rendirent au Palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'Archiduc.... Oh ! va te promener avec ton Archiduc,

due, dit le Géant; je te défens absolument de quitter ton île, que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier, & il poursuivit ainsi.

Le Renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin, ses yeux étoient fermés, & tout son corps sans mouvement; mais au premier cri que fit la Princesse, il ouvrit les yeux, & rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'un œil assez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua faiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui; mais la Gouvernante de l'Île qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée: Que faites-vous? lui dit-elle; il est question de guérir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folle que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête; & pendant le discours de la Gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pouls au malade. La Gouvernante le fit emmener dans un appartement; & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adressant encore à la Princesse: Que tardez-vous, lui-dit-elle, à secourir votre cher Renard? Sa vie est entre vos mains; dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du desespoir pour la Princesse, de savoir que le salut de son cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle: tous les assistans se mirent à crier: Le Carcan est perdu! & mille voix sortant à la fois de mille gaines dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, & sur des tons différens crièrent, Le Carcan est perdu!

Le

Le Roi de Lombardie que les Chirugiens faisoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le Renard de ses blessures, en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le Roi, pour un Carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt: je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans-doute il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au Roi par l'air chagrin dont il envoyoit le Carcan au secours de ce même Renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princesse qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gânes sans trouver un seul couteau. Elle prit le Carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie; & le mit promptement au cou de son cher Renard. Aussitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse. Aussi n'y perdoit-elle pas; & ravie de joye & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans-doute que votre Grandeur fait de plus long-temps qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle Princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, & sur-tout quels furent ceux de cette tendre Princesse, en apprenant qu'il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient in-

téressés

référé à son malheur, il fut rendre ses devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince qui n'étoit pas resté au Palais n'y voyant point sa belle Nymphe, en étoit sorti d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y passer. Il y rentroit triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'Isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la Gouvernante de l'Isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie, le pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des souffrances de Férandine. Hélast reprit le Prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine ; c'est la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grande que vous ne pensez, repartit la Gouvernante ; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre Peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui-dit : Eh bien, il faut peigner la Nymphe dont vous desirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? Si je le jure, reprit-il, oui, je le jure ; qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse Nymphe enchantée. Doucement, dit la Gouvernante, & si après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits, & dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, Sœur de Pertharite, y consentirez-vous ? Non, s'écria le passionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui repliqua la Gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous ? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs, qu'elle me doive sa tranquillité ; je la payerai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit

dit la Gouvernante, venez la peigner si vous osez, A ces mots, elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais, quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce salon cette malheureuse Nymphé assise dans un fauteuil, qui paroissoit tout embrasé ! Sa gorge & ses bras étoient à demi-découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut ; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux ; son visage étoit tout enflé, & ses yeux étoient prêts à sortir de la tête. Regardez, dit la Gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphé que vous adorez, en la débarassant de la tête du crocodile & de sa peau ; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son Peigne, & se jeta d'abord dans le salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son Peigne, au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphé, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main. Il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la Nymphé, qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de Frere & de Sœur qui frapperent son oreille, & qui lui apprirent avec des transports de joye inconcevables, que sa divine Nymphé étoit la charmante Férandine dont il venoit de refuser la main, & qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel. Son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette Beauté céleste qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, & que le beau Pertharite, sous la figure d'un Renard, eût été si passionnément aimé de sa Sœur.

Ces

Ces quatre Amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ses empressemens & par ses soins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse. Comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'Archiduc mon Pere, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres & de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre. Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce Carcan; & vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma Sœur, peignez-vous de ce Peigne, si vous voulez que votre Pere rentre dans son bon sens; & pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, sachez que quand on vous mettra ce Carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur souhaitera: & vous, belle Férandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La mère aux gaines disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce Château, & pour guérir l'Archiduc mon Pere, je me pressai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma Sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit point abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garan-

garantir Férandine du piège que la Mère aux gaines nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa : elle crut que je la priois de se peigner, & espérant que le Peigne seroit peut-être le contre-poison du Carcan, elle s'en voulut peigner. Mais il n'eut pas plutôt touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussi-tôt vers la porte du Château, en jettant son Peigne comme j'avois fait mon Carcan, gagna ensuite la forêt, & ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné l'erivage opposé à cette île. Je la suivis par-tout; & je vis qu'étant arrivée dans la Grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau, elle se deshabilloit pour s'y jeter. Mais elle jetta par malheur sa vue sur cette vilaine peau; & quoiqu'elle fût mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée par une puissance invincible de s'en envelopper, & de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris & des lamentations vers le Château de cette île, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe. Je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'île. Je vis ma Sœur dans un de ses bons jours. Elle me conta que la Gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes, quand elle me dit que les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, & de venir à la Grotte des bains, où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraichissoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine. Nous convînmes des signes que je ferois au
haut

haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le Peigne & le Carcan. La fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux gaines me conduisirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princesse de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, & comme je me sentis forcé de la quitter lorsque le Carcan se referma; & elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'Isle prenant la parole: C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la Mere aux gaines; par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'Archiduc & sur sa charmante famille; & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &c.... Non, s'écria le Géant, je n'en veux pas entendre parler: je sais si sou de gaines, que je n'en puis plus. Je n'ai donc rien à vous apprendre, lui dit le Bélier, car vous savez comme tous les Contes finissent. Eh! que fais-je comme celui-ci finira, reprit le Géant. Achève-le donc, & achève-le promptement.

Le Roi de Lombardie guérit de son extrême laidet, continua le Bélier, en guérissant de sa bête fureur. L'Archiduc obtint la paix de la Mere aux gaines, avec le retour de sa raison. Elle donna l'Isle enchantée, la Grotte aux bains, & tout le Pays à la bonne & au beau Pertharite. Il y établit sa résidence avec la Princesse de Lombardie qu'il épousa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureusement pour les Lecteurs aussi bien que pour le Géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le Héraut-d'armes vers le Druide & sa Fille.

Fin de la première Partie.

S E.

SECONDE PARTIE.

Pendant que le Bélier amusoit le Géant son Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'esprit de sa Fille, en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu sincere du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa Fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du Prince de Noisi. Il aimoit donc Alie, comme un Pere opulent & spéculatif aime d'ordinaire une Fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver par les raisonnemens les plus subtils, & par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de Noisi au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le Druïde qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere; & prenant un air plus sérieux: Alie, lui dit-il, je voulois aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter; mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez, n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noisi m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle maniere la race
des

des Pepins est en possession d'un Trône que mon Grand-pere votre Bisayeul croyoit lui appartenir ; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits , il trouva dans l'étude de la Philosophie de-quoi se consoler de l'injustice de la fortune. Mais le progrès qu'il y fit, ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la Nature. Une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre Elémens, & leurs intelligences jointes à mes lumieres m'ont rendu savant dans l'avenir, & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, d'être inutilement instruit de leur dessein contre moi, sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'Enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'Enchanteur est une femme immortelle qu'on appelle vulgairement la Mere aux gaines. Elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin. Je vous conterai dans quelque'autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle à-la-vérité, mais beaucoup plus subtil & plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il fut se rendre maître du plus précieux de ses Trésors : c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient le principal appui de tous ses enchantemens. Enfin ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut, l'obligerent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaines.

Elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours, une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu, seroit à la fin remis dans quelque'une de ces gaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-temps à la Cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence. C'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts; & si mon art ne me trompe, ce lieu dans les siècles à venir fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie. Le fameux Dagobert mon Pere trouva le moyen de s'en emparer; & cette merveille qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagèmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusques à présent de toutes ses entreprises, & ces lieux que nous habitons, étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voyes. Le grand Dagobert mon Pere, qui prévint votre naissance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous seriez au monde. C'est ce berceau qui vous a garanti de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme. C'est pour cette raison qu'il est au fond de la Fontaine, appelée la Fontaine du Berceau,

seau, & dont on n'approche pas impunément; car, si celui qui l'aura conquis, vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir, en fera son tombeau. Le téméraire Prince de Noisi, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuit le Druïde, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur; & s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piège.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son Pere. Elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux; & après tout ce qui accompagne un vrai desespoir, elle s'évanouit entre les bras de son Pere. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher Amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le Druïde eut beau lui dire, qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la Mere aux gaines le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui présenteroit un établissement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne servit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit donc sa fille aux pieds de la statue de Cléopatre, fit ouvrir la statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en sortir, & de se rendre visible; mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas. Il fut au desespoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphé de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quel-

que service. Le Druïde confia à Poinçon le Talisman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide & des pierreries qu'il avoit si longtemps gardées sans les voir. Il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit: il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroïssoit fort aiguïlée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, & le mettant entre celles de sa fille: Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez. Je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piedestal de la statue; les caractères qu'il y tracera, conduiront votre main, & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du couteau toucha la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, & puis s'arrêta tout-à-coup. Alors Alié lut ce qui étoit écrit. Elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, & pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau:

*La Seine vit près de Poissi,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre Prince de Noisi.
Mais vous, qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier;
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.*

Le premier mouvement de la belle Alié fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre

dre la perte de ce qu'elle adoroit; mais son Pere la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son desespoir, il obtint enfin qu'elle traiteroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attrapper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime, & si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le Druïde dit à sa fille, qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience & son desespoir. Elle embrassoit les genoux de son Pere, & le conjuroit par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druïde le Héraut-d'Armes du Géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le salon du Palais où le Druïde le reçut, tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses. Mais tout fut insensible à sa douleur: il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêlât ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du Prince de Noisi. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde. La joye, l'étonnement & l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du Druïde, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espé-

ré de mon art ! L'ennemi prévient tous les pièges que j'aurois pu lui préparer ; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propositions du Géant. Il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons. Il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noisi, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici sous prétexte de se faire dorer les cornes & les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource. Il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous devez l'honorer, car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions ; & demain vous serez instruite de la manière dont je prétens qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine ; & quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son Pere, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'Enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le desespoir & la douleur l'avoient extrêmement abbatue, pas un seul ornement ne soutenoit ses traits ; & cependant pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté,

*Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,*

Qui

Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
Neurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abbattement
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non, quand soumise à tant de maux
Elle babitoit sa peau marine,
Mais, quand brillante sur les eaux
Dans cette superbe machine
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette Belle donc se rendit avec son Pere au pied de la statue, tout y étoit préparé pour la scene qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernières instructions à sa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite ce couteau redoutable de la Magicienne. Allé, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Talisman que je vous laisse: vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire. Souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vase que vous tiendrez: il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera sans



aucune défiance; mais, comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui donner les pieds avant que d'en venir aux cornes; faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler; & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête; s'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puisse vous échapper; & s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon que je rends invisible, restera auprès de vous. Le Druïde embrassa sa fille, & se retira dans le salon après ses instructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes, & quelques momens après le Bélier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son Amant. L'impatience qu'elle sentoît de l'avoir à sa discrétion, étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains. Cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: Couche-toi-là, scélérat, si tu veux que je te touche. Le Bélier qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr, & lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle

elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au Palais pour apprendre à son Pere la mort du Bélier, & lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses allarmes, quand elle vit la surprise & l'horreur du Druïde ! Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est, ni celui du Bélier, ni celui de l'Enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant une horreur secrète s'empara de son ame, & laissant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son Pere eut beau l'appeler & courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter,

*Ab ! c'est Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime !*

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre,

*Ab ! c'est Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime !*

Et par malheur les statues, les oiseaux & les échos qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarassant des bras de son

Pere qui l'avoit joint tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincere qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau Prince de Noisi, tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la Fontaine du Berceau, versoit son sang à gros bouillons par l'affreuse playe qu'elle venoit de lui faire. Elle se précipita sur lui, & l'embrassa pour la premiere & derniere fois de sa vie. Son Amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne sais, Mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit ; mais je sais bien que le savant M.... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces Mémoires ? La scene étoit attendrissante ; car la belle Alie, appuyée contre le pedestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les Amans, & versoit sur son visage & sur la blessure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Silphides, & tous les oiseaux des environs, assistoient en pleurant à ce triste & funeste spectacle.

*C'est ainsi que l'on peint la Reine de Cythere,
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis ;*

Lorsqu'une chaste téméraire

Les eut pour jamais desunis :

C'est ainsi que l'on peint une troupe légère

D'Amours autour d'eux réunis,

Brisans leurs armes de colere,

Poussans des regrets infinis,

Et pleurans autour de leur mere.

Si l'illustre & savant traducteur de ces antiquitez avoit bien fait, il en seroit demeuré-là ; car le Héros de la pièce, égorgé sous la figure du Béliér, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention ; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'Histoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au Palais ; il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit, pour courir après sa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de Noisi, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau, où il viendrait les retrouver. Ensuite il emmena Alie dans le cabinet des Vestales, & ordonna au petit Poinçon de ne la pas quitter, de crainte que le desespoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druïde furent mal exécutés ; car les Silphides, timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prièrent, tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le Prince de Noisi à la Fontaine du Berceau. Il semble que le changement dans l'exécution des ordres du Druïde, ne dût être d'aucune conséquence ; cependant il pensa tout gâter, comme on le verra dans la suite.

L'empressement du Druïde n'étoit pas frivole ; il avoit pour objet le Couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du Palais. Il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laissé tomber sur la pointe ; & dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caracteres tracés sur les carreaux du salon. Le couteau teint du sang de l'in-

fortuné Prince de Noïsi, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le saisit, & l'arrêta ; mais, quoique toutes les langues de l'Univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORINN, GRINA, NAXUM. CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux de marbre sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé, pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vit, & sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre, pour le remettre à sa place ordinaire ; mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout son éclat, & tout le sang disparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement ; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caracteres que dans le salon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philosophe, il prit un parti plus raisonnable. Après l'avoir renfermé dans la statue, il fut confronter du Grec, de l'Hébreu, du Siriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entièrement oublier nos Amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le

Le cabinet des Vestales où les Silphides la gardoient, représentoit tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'Antiquité : on voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais Empereurs ; & d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtement rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des Vestales, que cette tendre & desespérée Amante s'étoit évanouïe. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris & un redoublement de desespoir, qu'il n'est pas possible d'exprimer. Elle demandoit au Ciel, à la Terre, & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorsqu'en jettant les yeux sur ses mains & sur ses habits, elle les vit ensanglantés du martyre de l'infortuné Bélîer. A cette vue, son desespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une Vestale fausement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à son cher Amant. Les Silphides furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : Non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté. Ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des

villageoises travesties en Nymphes qui gardoient Alie, que de vraies Silphides; car elles se sauverent dès que leur Maitresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son Amant: & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le Prince de Noisi qu'elle appelloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusques à la porte du jardin; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que son Amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que son Pere lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main sur la porte du jardin; & dès que le Talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, & le traversa sans savoir que ce fût un pont, & qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit su, je ne fais ce qu'elle seroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation; & si par hazard elle l'eût touché de son Talisman, adieu le pont & la Nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la Bague; mais, quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druide, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier Ministre & lui; & tandis que la triste scene dont nous venons de parler, se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de roder au-dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa Maitresse & des trésors du

Druide

Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue, pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; & cette idée lui faisant redoubler sa course: Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtrière. L'amoureux Moulincou reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé Nain, il se détourna vite vers ce visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts se précipiter dans les siens? Il s'imagina que le fidèle Bélier, avoit égorgé le Druïde, & que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit dès cette première occasion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes, pour rentrer chez le Druïde: l'heure étoit indûe; les illusions menent loin, & les Géans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoît tout transporté d'une fortune si peu espérée, le Druïde ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille; mais, comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné Prince de Noisi, selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les Silphides, dont les unes se cachaient dans les palissades, & les autres fuyoient à son approche. Il les appelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait
du

du Prince de Noisi; mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se desespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druïde, & qu'est devenue ma fille? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des Silphides; mais pour le corps du Prince de Noisi dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui, je déplorais sa cruelle destinée, & je compatissois au desespoir de la belle Alie, lorsqu'il j'ai vutout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand & le plus respectable; après vous, qui soit dans tout l'Univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au-lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la Fontaine pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru; mais le corps du Prince de Noisi n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé malgré tous mes efforts; & dans le même instant le Berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, & a disparu à mes yeux. C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde, tous as vaincu! Mais pour toi, scélérat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif. Cependant le Druïde ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer; mais cette statue qui s'étoit ouverte sans le secours du Talisman pour y enfermer le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans

dans ce moment que le Druïde s'aperçut qu'il avoit laissé sa Bague au doigt de sa fille. Il courut la chercher au cabinet des Vestales, & vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles allarmes, nouveaux reproches, & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon ! Le Druïde regagna son Palais pour y chercher Alie. Après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque levant les yeux au Ciel, comme on fait d'ordinaire dans les desastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Astronomie qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit une Comete, ou quelqu'autre Phénomene ; & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse qui sembloit suspendue en l'air, & qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la Terre. Il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaines autour du chariot ; & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druïde donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, & la Mere aux gaines en sortit, en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens. Elle avoit une

an-

andrienne de velours cramoisi, semée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui; & j'ai vu en examinant mes livres, que ce que je cherche, n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si long-temps. Mais allons nous reposer dans votre Palais. Le Druïde ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des Vestales, & de le garder. En entrant dans le salon du Palais, la Mere aux gaines fut frappée des caracteres que le couteau avoit tracés. Elle en tressaillit, & s'arrêtant tout court: Que vois-je! dit-elle, & par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin, pour venir vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels? Le Druïde émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux gaines, leur explication:

*Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son Berceau,
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie.*

Le docte M... nous assure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraise de la Mere aux gaines; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit: Passons dans
un

un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'Art & la Nature vous ont comblés. A ces mots le Druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives; & tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie. Des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, & mille fleurs Indiennes, en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit, ne représentoient, ni le passé, ni le présent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du Druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroïssoit enrichie, étoit un jeune Auguste majestueux, qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste Empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La Mere aux gaines le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druide auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.



HISTOIRE

DE LA MERE

AUX GAINES.

QUoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles & les plus particulières vous sont inconnues ; c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le Druïde n'étoit guères en état de donner son attention aux discours de la Mere aux gaines ; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du salon, & le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure, que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler. Cependant il écouta la Magicienne avec une tranquillité apparente.

Je suis Fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je nâquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant ; mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; & mon étoile qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces. Ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit & la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix. Tout mon
plai.

plaisir étoit la solitude, & tous mes amusemens la lecture. Mon Pere, le Prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant. Cependant il avoit rassemblé à grands fraix les livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers, mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire. De ma lecture & du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, & du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable. Il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les plantes & les constellations, sous les différentes figures dont les Astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant d'Hiéroglyphes employés au lieu des différens caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre, malgré le mystère & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que ce Livre me révéla.

Mon Pere qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse. Je montai à cheval; & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui
bor-

• bordoit une riviere assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'éleverent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant passée il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; & trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie: elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros Hibou caufoit ce bruit. Il tomboit de branche en branche; & s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, & s'envola. Son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un second cri. Je m'en approchai; mais le Hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumiere. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la Cour de mon Pere bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir, fut d'en tirer un seul livre.

livre. Ce fut celui des Hiéroglyphiques; & comme mon Pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu cet Hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté. J'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans l'espérance de voir mon Hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumiere; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura gueres; & ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les Satyres. Il en avoit le visage; & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être, n'eût allarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri. Il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre, la terre étoit arrosée de son sang; & quelque j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher. Je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir
le

le plus précieux de tous les trésors, & je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui fortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois, mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point. Mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai, & suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs; mais ce qu'il écrivoit, étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, & c'est ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

*Jeune Beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.*

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues. Je vais à présent vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables, qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pu le faire disparaître. Je m'avisai un jour de le grater avec la pointe d'une Poinçon d'or. L'or se fondit, & le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du Ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, & je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je

reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsias, puisqu'il rendoit des Oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon pere sans jamais vouloir consentir aux engagemens pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter; & j'y restois dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoitre leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-temps, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les Terres étrangères. Je visitai l'Egypte, l'Afrique, la Perse, & les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différens voyages & les longs séjours que j'ai fait dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de vieilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin répandue par-tout. Le desir de savoir si les merveilles qu'on publoit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage; & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publoit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin. Je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible par une grande apparence de sincérité, qui couvoit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bien.

tôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette Beauté fameuse immortelle. En me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'alarmer. J'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes Trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du Mont Apennin; & pour me cacher à sa poursuite & à tous ses projets. J'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaines universelles qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux gaines : vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours; & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non seulement trouvé asyle à la Cour de Pépin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la Principauté de Noisi. C'est-là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union. Le Livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du Trésor

que

que Merlin m'a volé. Je fais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie; & ce n'est qu'en lui rendant ce fils, que cet Enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, & pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus, sur le marbre de votre salon.

Le Druïde pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, se jeta alors à ses genoux, & en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la Mère aux gaines, le Prince de Noisi a disparu dans la Fontaine? Le Berceau d'Alie en paroissant au-dessus de l'eau a été enlevé par Merlin? car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol; & de plus votre fille est perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie qui vous est la plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son Berceau: & comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? & cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins & mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots quelques larmes échappèrent à la Magicienne, & d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vœux que le couteau lui avoit tracés dans la forêt:

*Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.*

C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux Trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans, & qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne

me gardois-tu de même selon ta promesse, quand le Chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin ?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mere aux gaires, crut ne pouvoir mieux prendre son temps, pour lui apprendre que ce couteau si précieux & si regretté étoit en sa puissance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le Druïde la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette Bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue & de la Magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son Talisman qu'elle avoit au doigt : il lui apprit que cette Bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La Magicienne désespérée résolut de mettre toute sa science en usage, pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller sous toutes sortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occupoit du soin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jettant à corps perdu entre les bras du Géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie ; mais grande étoit la vertu des Talismans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie qui pensoit courir après l'ombre de son cher Amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air ; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide & raisonnablement épais ! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour se débarrasser du Géant, qui loin de lâcher

sa

sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme, quand elle se vit renfermée, & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit ! Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noisi. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le Géant vouloit l'embrasser pour la remercier ; mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. Il est mort, lui repliqua-t-elle, c'est moi que l'ai assassiné. Malheureux Prince de Noisi ! s'écria-t-elle, c'est moi, qui sous la... Le Moulineau transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, & sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le Géant en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie ? Sans l'avou que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit ; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu ayes tué mon Bélier : je vais t'enfermer dans sa chambre, & ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble si mon Favori n'est plus. Ton Pere sera ma première victime ; & quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne ; & la malheureuse Alie qui ne craignoit rien

tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contr'elle, fongeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout sur les murailles. Elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle & délicat Bélier; & ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce Livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du Druïde au Prince de Noisi. Pour le ramasser, elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; & dès que la Bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son Livre; mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son Pere, où elle savoit que le Géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand détour; & après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois où elle se jettâ pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisi. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante, & de lassitude. Elle se seroit donnée moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit sorti de chez le Druïde environ en même temps que le Géant sortoit de sa demeure. Ils ne manquerent pas de se rencontrer, & d'aussi loin que le Seigneur Moulineau aperçut son cher Favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie. Il courut à lui plein de joye, ne doutant pas qu'il ne le vint chercher pour le mettre en possession du reste des Tréfors de son ennemi; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté. Il eut beau l'appeller & le mena-

menacer en courant après, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura si long-temps, que le Géant se rendit; & après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps & si inutilement poursuivi.

Dès que le Géant eut lâché prise, le Bélier parut à toutes jambes; & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisi que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouve dans le moment que défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'Univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus désolée qui fut jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son desespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joye à cette vue. Est-ce toi? s'écria-t-elle en l'embrassant; est-ce toi, mon cher Prince? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite. Il balançoit à se découvrir, s'affigeant de lui ôter la joye que lui causoit cette illusion; mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la Mère aux gaines, dont il lui apprit l'arrivée. Alie se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son Père.

Pendant qu'ils marchaient, l'aimable Poinçon qui étoit chargé du Livre, pour en débarasser

Alie, lui dit : Ma belle Maitresse, si vous sçavez la joye que vous allez causer au Druïde Monseigneur, en lui rapportant ce Livre, vous en sentiriez moins de douleur. Il est rempli des plus beaux secrets de la Nature, & des plus jolies histoires du monde. Je vais pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour distraire votre affliction, vous en conter une, car mon Maître me le laissoit lire quelquefois : pour lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un Druïde en Basse-Bretagne qui s'appelloit Gaspard le savant. Il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Livre, où toute la science du monde étoit renfermée. Il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, & de planètes, & je ne fais de combien d'autres choses. Or ce Gaspard le savant avoit un fils si beau, qu'il devint amoureux de lui-même. Il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que son Pere l'appella Narcisse. Cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire, & après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, si je te gardois auprès de moi ; c'est pourquoy je vais te donner une commission qui te fera voir le monde, mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même : car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; & si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui est écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta premiere beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, si elle

peut

peut comprendre un langage inventé par moi seul. Ecoute ce que je vais te dire: Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaine d'or, & d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner: c'est cette gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui; & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son Père, parcouroit tous les bois, & visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaine à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Koraliomadée qui régnoit pour lors en Bretagne; mais, comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière dont l'onde étoit plus claire que le cristal. Il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son Père, & il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il vit celui d'un gros Hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit, effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai

Hibou.

Hibou, & avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant, mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & pensa s'en désespérer: il la recouvra dès que la nuit fut venue, & se réfugia dans les bois. Le malheureux Narcisse y menoit un triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques souris, & à chercher la gaine du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé. Il cherchait tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaine; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son couteau dans le même arbre tout auprès de la gaine. Enfin je ne me souviens plus par quel hazard une certaine Princesse le tira d'un grand embarras. Cette Princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux. Elle se promenoit souvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une des nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou qui contemploit sa beauté, un Sauvage la réveilla par quelque insulte. L'amoureux Hibou eut recours à son couteau, & la sauva je ne sais plus comment; mais en la sauvant il perdit son couteau, & cette Beauté l'emporta. La perte de ce Trésor auroit désespéré le Hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Etant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie. Le fidèle Hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût apperçue. Le couteau é-

crivit:

crivit tout seul, comme il avoit coutume de faire ; & voici ce qu'il écrivit :

*Belle Princesse au beau Couteau,
Plumez, plumez-en l'Oiseau.*

A peine cette charmante Princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il tracerait de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou. Sa joie fut extrême de le voir à ses côtés : elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remord de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure. La Princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; & l'histoire dit que, quoiqu'il restât nud en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant son Pere ; c'est pourquoi demandant permission à la Princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau dans un des jardins du Prince son Pere. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne s'étoit plus de gas ; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, & qu'ils se communiquèrent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir : il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler, ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se

tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à un autre; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaine. Je ne sais plus pour quelle raison ils quitterent leur Pays; mais, après avoir voyagé par tout le Monde, Narcisse toujours invisible, & la Princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux: de ce chariot sortit un Enchanteur qui lui fit voir la gaine de son couteau, & qui se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce Trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La Princesse fut si charmée en recevant la gaine d'or, que sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer; mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Je vous ennuyerois, ma belle Maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée Princesse, de se voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, à quelle fut sa douleur, lorsque revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus? Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la Terre, sans en avoir des nouvelles, non plus que de son couteau; car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher Epoux. Elle revint au même Pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux Amans dont je vous conterai l'histoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

La

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druide, jamais il n'en put venir à bout; il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit avec la belle Alie jusqu'au milieu du Palais de Noisi.

Ils y arriverent dans le temps que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé. Tout y étoit rempli de gémissemens. Le corps du beau Prince, par une communication souterraine, étoit passé de la Fontaine du Berceau dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du Palais de Noisi. Ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même: elle cacha pourtant son desespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son Amant. Poinçon qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste & cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bucher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie: il fit mettre le Berceau verd à ses pieds, & haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en disant: Inhumaine Alie, Beauté funeste à mon repos, & encore plus funeste au plus fidèle des Amans, viens assouvir ta cruauté, par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront par-tout lorsque ton Berceau sera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la mal-

heureuse Aïe partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air, firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit descendre la Mere aux gaines dans son char avec le Druïde. Ah! ma belle Maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mere aux gaines; la voilà qui vient sans doute à votre secours avec le Druïde votre Père. Dès que la Magicienne fut descendue de son char, elle ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druïde ôta la bague du doigt de sa fille pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaine. Merlin, en voyant la Mere aux gaines, sentit de la joie & de la crainte: il savoit les justes reproches qu'il méritoit de sa part, & il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la Magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La Mere aux gaines tressaillit, & pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du Druïde. Alors élevant sa voix: Que l'on descende le Prince du bucher, dit-elle. Il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron; ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'Histoire? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte; la Mere aux gaines son couteau, le Druïde son Livre, & Alle son Berceay. Notre Héros qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les Héros morts depuis le Grand Cyrus; & des trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau

Prin-

Prince de Noisi, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alié avec plus de charmes, plus d'agré-mens, & plus de tendresse que jamais. La naissante Aurore éclaira cette espece de résurrection, & le Soleil qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joye la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joye, que le Géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cors à la porte du Château, pour demander sa Prisonniere & son Béliet, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refusât. L'Amant d'Alié qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le Prince de Noisi, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de-là, sur le pont élevé par son Béliet, pour y vuider leur querelle, & s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alié.

Cette charmante Alié, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoît mille fois plus d'amour pour le Prince de Noisi sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle du Béliet. Ce fut à lui, comme le Prince le plus spirituel & le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnaissance, & capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alié, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son Amant comment il étoit devenu Béliet. Le Prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le Livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du Zodiaque; que s'étant appliqué à considérer celui du Béliet, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles

mystérieuses ; il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon désespoir. J'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant ce Livre dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure. C'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont ; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie ; & c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le Druïde étoit en possession, me délivreroit de mon enchantement aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre Père, où je ne comptois pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets & les douleurs d'Alie ; mais la présence de son cher Prince l'eut bientôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin & le Druïde convenir ensemble, qu'elle seroit unie au Prince de Noisi dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat ; & malgré les allarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit ; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau Prince de Noisi tint sa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiselle, que ce combat ne finit, comme finissent toujours les combats :

des

des Géans avec les Héros ? Le Seigneur Moulineau fut renversé à la première course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant M.... a pu découvrir de ces Aventures, & voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

*Ce lieu qui s'appelloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire enstevée
Avec le Géant son Patron;
Et jusqu'qu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeller Pontalie.*



HISTOIRE

DE

FLEUR - D'ÉPINE,

CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

 A belle & malheureuse Scheherazade, par son récit avoit fini la neuf cens quatre vingt-dix-neuvieme nuit depuis son mariage; & le Sultan fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour pour se rendre au Conseil avant ses Ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la Sultane: Vous avez beau dire, ma Sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'Univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'Empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; & des fables qui ne seroient rien sans la maniere vive & légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conséquent bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir
com-

compagnie depuis si long-temps, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plait, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui en faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre bécot de Mari par celui de la Pyramide & du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; & dès que le Sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jettez-vous à deux genoux, feignez quelque indisposition subite, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous. Dites-lui bien que c'est pour la dernière fois; puisque vous ne demandez grace qu'à condition que si l'histoire que je lui conterai, n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient allarmé toute autre; mais la merveilleuse Scheherazade, à qui l'étude de la Philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son Seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le Conte du Cheval d'or & de la Pyramide; & dès que la suivante fut venue, que le Sultan se fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade

yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la Cour y périssoit misérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces Petits-Maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à logner quand on trouve de beaux yeux. Ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du Beau-Sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne, payoient cet honneur un peu plus cher: sa Dame d'atour, quatre Filles d'honneur, & leur vieille Gouvernante, en étoient tout-à-fait aveugles.

Les Grands du Royaume qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplierent le Calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, & leurs filles de la lumière.

Le Calife fit assembler son Conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire. Son Sénéchal y présidoit, & ce Sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le Calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier Ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le Conseil fut partagé sur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luifante dans un Couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuses avec leur Abbessé perdroient la vue pour le bien de l'Etat. D'autres dirent qu'il falloit par Lettre de cachet lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre.

HISTOIRE

D E

FLEUR-D'ÉPINE.

A Deux mille quatre cens cinquante-trois lieues d'ici est un certain Pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce Pays régnoit un Calife. Ce Calife avoit une fille, & cette fille un visage ; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans, mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer. C'étoit la plus belle bouche du monde : son nez étoit un chef-d'œuvre ; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint ; & la rose nouvelle paroissoit impertinente, lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce à l'égard de la forme & de l'éclat : sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais ; ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante. Le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles, mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez long-temps pour en démêler la couleur ; car, dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife son Pere avoit coutume de la faire venir, pour se mirer dans son ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ses Courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux.

ble dans l'air, & d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal, il entend toutes sortes de langues. Le Calife qui ne savoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir rêvé quelque temps pour trouver un tour spirituel: Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? Tarare, répondit-il. Tarare, dit le Calife. Tarare, dirent tous les Conseillers. Tarare, dit le Chancelier. Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appelez? Je le fais bien, Sire, repliqua-t-il. Eh bien? dit le Calife. Tarare, dit l'autre en faisant la révérence. Et pourquoi vous appelez-vous Tarare? Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela? dit le Calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il; ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le Calife, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Et bien, Tarare, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore? poursuivit le Calife. Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de fuir ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare:

*La faute en est aux Dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.*

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La Magicienne Sereine sait tous les secrets de la Nature: envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux; & si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la Princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quel-
que

que coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luifante; car je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; & pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la Magicienne de votre part, puisque je fais sa demeure.

Le Calife le trouva fort bon. Il fut chargé d'une bourse de diamans brillans, & d'un demi boisseau de grosses perles pour Serene, & se mit en chemin malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luifante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte. Ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère qu'elle la jeta au nez de sa Dame d'atour, après l'avoir arrachée; & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faisoit faire, & processions, & prières publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié son pauvre Peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint; & voici ce qu'il dit au Calife, séant en son Conseil:

Sire, la Magicienne Serene vous fait ses complimens; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point. Elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la Princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre? dit le Calife; quatre cens si elle veut, &c.... Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La premiere de ces choses, est le Portrait de Luifante; la seconde, Fleur-d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux; & la dernière, la Jument sonnante. Que diable est-ce que tout cela? dit le Calife. Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serene a une sœur qui s'appelle Dentue, presqu'aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que Sorciere, au lieu que l'autre est une honnête Magicienne. Or la Sorciere enleva la fille de Serene, n'étant encore qu'une enfant; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur-d'Épine, & qui est au pouvoir de la Sorciere. Elle a de plus un chapeau si chargé de diamans, & ces diamans sont si brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le Soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choses que vous demandez de Serene, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, & que toutes les Puissances de la Terre ne le sauroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & son Conseil se mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adressant au Calife: Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprendoit.

Quoi! dit le Calife, peindre ma fille? & qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible?

Tarare, répondit l'autre. Tarare, dit le Calife. Tarare, dit le Sénéchal avec tout le Conseil; & Tarare, enfin, s'écrierent tous les galopins qui jouoient dans la cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela seroit, dit le Calife, qui entreprendra le reste? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hazard, on me laissera en repos, sans se ren-

renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna sa parole; & le Sénéchal qui aimoit à travailler, lui en expédia des Lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir. On en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque Pays, que dans celui des Eclipses les gens du Pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre, pour regarder impunément le Soleil.

Il se fit sur cette idée des lunettes d'un verre fort obscur, & les ayant essayées contre le Soleil en plein midi, il se rendit chez Luïsante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit; & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux. Mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne ne le surpassoit dans cet Art, quoiqu'il n'en fit pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout, mais personne ne se connoissoit si bien en beauté. Cependant celle de Luïsante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage. Cela le garantit quelque temps, mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si agréables de ses

voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût si-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle, puisque s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; & s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ces temps-là, dès qu'une Beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, & les Princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas. Il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la Cour. Il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

Pour faciliter son entreprise, on lui offrit de l'argent, & même des troupes; mais il refusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les Terres de Cachemire, ce ne fut que plaisir: les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levait la tête; les melons les plus sa-

res s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux, & le ciel serein. Avoit-il besoin de repos? un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche & délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le Royaume qui ne fût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant Pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres & les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droit & à gauche. Trois hydres, dix rhyoceros, & quelques demi-douzaines de griffons, se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre. Ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bonnet autour de son camp; & environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez, pour oser invoquer Luifante; ainsi, sans se recommander à sa Divinité, le fier Tarrare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu. Dès que celles-ci virent la lueur

du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler. Il s'en apperçut, poussa de grands cris; & les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le Soleil se levait, & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier. Il suivit ce sentier; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude; & dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel Oiseau du monde se vint poser sur un buisson à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or & azur; le reste couleur de feu & blanc; son bec & les ongles étoient d'or: il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté. Quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le Perroquet n'y songeoit pas; car, après avoir cherché quelque temps dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre, & l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas; cela vous fera mal. Le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet! mais, que dis-je, un Perroquet? c'est un Phénix..... Tarare, dit le Perroquet, & il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue ramassa le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit.

Il espéra que l'Oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportait sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché. Mais d'où vient que jusqu'aux oiseaux tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer ? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même. Mais pourquoi me fais-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien ? Est-ce pour l'aventure des Pies ? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterais toute ma vie ; & je ne fais si moi qui l'ai vue, je la dois croire moi-même.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luïsante avoit souvent part ; mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon-sens.

La nuit approchoit. Il n'en pouvoit plus de lassitude & de faim, lorsque tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles. Il y trouva un bon petit Vieillard & sa femme, du reste toutes les apparences d'un triste repas & d'un mauvais gîte ; mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après, jeune Gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chevres qui se mêlerent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumière pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le fils, il s'en

couvrit, se mit une emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chevres, & sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit qu'on lui dit à-peu-près qu'il verroit le Palais de la Sorciere; mais ces hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espece d'harmonie qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit. Il se douta de ce qui la causoit; & chassant encore quelque temps ses chevres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une aventure téméraire, lui causerent quelques réflexions, & ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte, ni repentir.

Il se disoit sans-cesse:

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'acheve.

Et quand je devrois succomber;

Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève;

Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après:

Si je l'entreprendois en vain,

Je ne saurois périr, pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'Opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur on l'eût prise pour l'Aurore d'un jour d'Été; à sa taille, pour la mieux faite.

faite des Déeses; & par sa grace, pour toutes les graces assemblées dans une personne.

Elle étoit très-simplement vêtue; mais un arrangement naturel que soutenoit un air de propreté, la paroît tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une Princesse déguisée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chevres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, & se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps, qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire: Non, jamais créature ne fut si malheureuse. Hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion; mais ce ne fut que pour pleurer, & un moment après: Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes & d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos allarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavé le visage & les mains, elle prit sa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée, sans qu'elle eût pris garde à lui. Il avoit trouvé sa personne toute charmante; & à son air il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, & cependant l'ame assez fière. C'é-

toit trouver bien des choses en un moment. Cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage, comme il lui plut; & la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit. Il eût erré long-temps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cens pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere; & ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; & ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire il vit l'horrible Dentue, qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit sur le feu. Elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds & trois chauves-souris, & se mit à dire:

*Par mon Chapeau, par ma Fument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement.
C'est pour déplumer mon Amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.*

Son Amant, grands Dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit

mettoit de temps en temps un doigt dans la chaudière, qui avoit un ongle presqu'aussi long que sa dent. C'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilège.

Au coin du feu étoit un petit Monstre si laid & si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mere.

La Belle que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monstre, & avec ses bras de neige, & ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infames que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en desespéroit, & n'en étoit pas moins desespéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers: Ma'heureuse! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grace celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentue, & de posséder un tel époux?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. La Sorciere leva la tête à ce bruit; & lui descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, & à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, & par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux & du linge fort sale qu'elle se mit à laver, en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue, au bord du même ruisseau, augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau, en lavant ces vilaines hardes. Elle paroissoit d'un desespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La

posture où elle étoit, laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée. Il en loua le Ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui feroit jamais rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle, mais avant que de lui parler il voulut attirer son attention, & tirant une flûte de sa poche il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui. Sa figure & sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chevres qui s'éloignoient. Non, dit-elle quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce Pauvre qui passe sa vie à garder des chevres ! Hélas, tout malautru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable ! Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son cheuf troupeau ? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue ?... Il vient vous en délivrer, belle Fleur-d'Epine, dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir, mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable : mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je fais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en sauverai.

Elle.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloît avec tant de confiance, & qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, & n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé. Il le préféra dans son ame à tous ceux qu'il eût jamais eû. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré. Je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa maniere de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux, & la jument sonante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une Princesse qui passoit pour la merveille du Monde, & dont il commençoit à ne se plus souvenir. Quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur-d'Epine? C'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit & de ses sentimens. Il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise: il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cens mille morts, plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonante. Il fut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage. Elle n'osa rester plus long-temps; & lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda

fériellement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une indolence dont il avoit plus besoin que jamais, & à toute la fermeté de son courage. Il sentoît bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse & du bon-sens : il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion, mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par souffleter de méchans petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux. Il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en fervissent en son absence; & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant son petit sac de sel, & la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la siennet. Belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une Sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisoit droit à la jument sonante. Il arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce & la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main, en la saluant. Elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorcière, qui lui donnoit à manger, & qui souvent la maltraitoit; outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du foin, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la fella, lui mit sa bride, & la laissant à l'écurie s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le

le toit avec les mêmes précautions que le jour d'avant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur-d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La Sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur-d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit, mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la Sorcière.

Tarare sentoît toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jettoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, & de l'ouverture de la cheminée il y vuida son sac de sel. La Sorcière ne s'en apperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois; & trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huans avoient crié à la fois. Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, & donna un soufflet à l'innocente Fleur-d'Épine. Elle en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon. Il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante

quante soufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colere prit le dessus de sa prudence. Il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon migaon, disoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer: je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose; va mon fils, pren la cruche, ne crain point les esprits; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; & je te promets que tu épouseras cette gueuse qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour: il ne s'avisas pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur-d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux. Elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide. Le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur; il étoit boiteux comme un chien, & si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle Maîtresse sous le bras: jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche: Il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer. Son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir: elle rougit, & pâlit un moment après. Je ne fais s'il vit

ces différentes agitations, ni comment il les expliqua ; s'il s'en apperçut ; mais après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir, & après l'avoir chargé sous son bras, comme on enlèveroit un barbet, il donna la main à Fleur-d'Épine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur-d'Épine de son dessein en peu de mots. Elle étoit si éperdue, qu'elle approuva le tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle ; je ne crains plus pour moi seule, & c'est avoir trop à craindre. Vous avez déjà tant fait, que je devois me rassurer sur ce que vous me dites : pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver. Mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherai tout-vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, & pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mere ne seroit pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le fera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur-d'Épine, qui ne pouvoit consentir à d'autres cruautés qu'à celles des Beautés sévères envers les tendres Amans, se préparoit à demander grace pour le misérable. Non, lui dit Tararé, ne soyez point alarmée ; tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coëffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur-d'Épine ne savoit ce que cela vouloit dire ; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de raison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coëffé, son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de

de l'écorcherie; & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coëffe de sa Maitresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, il couvrit tout son corps de foin, de maniere qu'on ne lui voyoit que le derriere de la tête assez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonante, il monta dessus, prit Fleur-d'Epine devant lui, se mit en campagne, & tourna le dos au Palais de la Sorciere.

Quoique Sonante fût plus vite que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument. Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer. Il respiroit sans allarmes, & ce qu'il aimoit, étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser: heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien assez. Il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure. Il ne savoit que trop que sans le secours de son esprit & de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur-d'Epine avoit redoublé sa passion; & ce n'étoit pas la diminuer, que de la tenir entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur-d'Epine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez sans-doute rien qui doive vous inquiéter auprès d'un homme dont les
senti.

sentimens pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux, mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon Pays. Quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté. Je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde, mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous. Ayez pour agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur-d'Epine ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimoit bien cette manière de répondre, & sans en attendre d'autre, il continua de cette manière:

Je suis fils d'un petit Prince dont les Etats sont des plus petits; mais en récompense les Sujets y sont riches, contents & fideles.

J'avois un Frere, Dieu sait ce qu'il est devenu. Nous n'avions pas plus de six ans, quand mon Pere nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme si nous avions eu de la raison: Mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes Etats sont trop petits pour être partagés, je prétens que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs, & ces dons sont l'esprit & la beauté; mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois: je demandai l'esprit, & mon Frere la beauté.

Mon Pere nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon

Mon Frere s'appelloit Phénix, & moi Pinçon; & si nous avions eu d'autres Freres, je ne doute pas qu'on ne les eût appellés, les uns Merles, les autres Sanfonnets, Rossignols, ou Serins, selon le nombre; car une des folies du bon petit Prince étoit celle des oiseaux: l'autre, de vouloir que ses enfans l'appellassent Monsieur mon Pere, en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi, mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentilleses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde, quand les peres & les meres vont fatiguant tous les gens de leurs bons-mots; & je ne me sentoís qu'autant d'esprit qu'il en falloit, pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon Frere & moi. Je passois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; & me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin notre Pere mourut, & parut aussi content qu'on peut l'être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes pour la premiere fois à être de différens avis, & à vouloir contester l'un contre l'autre. Mais dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que pour lui, fait comme

il

Il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du Monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite Principauté, je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des Ministres fideles pour gouverner en notre absence; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon-sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événemens périlleux ou éclatans qui signalent les Héros. J'avois parcouru beaucoup de Provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je trouvois quelque chose digne de mon attention. J'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque Pays avoit de singulier; mais rien de tout cela ne contenoit ma curiosité.

Parvenu enfin au Royaume de Circassie, qui est le Pays des Beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre, sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le Royaume; & je crus que les troubles avoient pu disperser ces Beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui boidoit une vaste plaine. Au-delà de ce fleuve

s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit. Je la suivis, & en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, & les habitans tristes. Cependant j'y vis plus de Beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin, me fuyoient; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissent ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien-aise que tout ne fût pas obité dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; & dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre Pies assises autour d'une table qui jouoient aux cartes. Elles ne furent point effarouchées de ma présence: au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui fais tous les jeux du monde. Il y avoit une Corneille de fort bonne mine assise auprès d'elle; qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau. Je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles m'éloient, coupoient & donnoient, comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces Pies, après avoir long-temps plié une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport,

port, & se mit à crier, Tarare, de toute sa force.

Les autres y répondirent. La Corneille même qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des Pies, du somnre château, & trois jours après du Royaume. Ce fut environ en ce temps-là que le bruit de cette beauté de Lufante commençoit à se répandre par-tout. J'en appris des choses si merveilleuses, que je ne pus les croire; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même, si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout-à-coup. Je ne fais si ce fut par l'usage introduit parmi les Aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinçon ne me paroïssoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première Beauté du Monde. Mais enfin je changeai mon nom; & l'aventure des Pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur-d'Épine. Justement, poursuivit-il; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

À l'entrée du Royaume de Cachemire (par la route que j'avois prise,) la savante Serene a établi sa demeure enchantée. Le desir de connoître des personnes que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de

Lui-

Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter. De mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à-peu-près le lieu de sa résidence, mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; & apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvant à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux Royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la Terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle, me valut assurément beaucoup plus, que le don d'esprit que mon Pere croyoit m'avoir laissé en partage. Je crus m'apercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection: elle me la fit espérer en la quittant, & je la quittai dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractère de son premier Ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir, ceux qui gouvernent sous leur Maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse; c'étoit le Ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'Ecuyer, & je m'aperçus bien-

tôt

tôt que je ne déplaisois pas à Madame la Sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce ? dit Fleur-d'Épine en l'interrompant. De celle qui la font comme il leur plait, répondit-il ; & continuant son discours : Comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers , je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit. Cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la Princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée ? dit Fleur-d'Épine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit ? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ? Mais dites-moi la vérité ?

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la Princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur-d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire, & continuant son discours sans faire semblant de rien : Je ne fais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la Princesse en ma faveur. Mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, & que je le méritois encore moins par les sentimens de mon cœur ; car je ne me suis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; &

dès le premier moment que je vous ai vue , je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut , & la belle Fleur-d'Epine , au lieu de parler , se laissa doucement aller vers lui comme auparavant , & appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient-là , le jour commençoit à paroître , & Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur-d'Epine , qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité , ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'Aurore naissante. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs , & les larmes précieuses qu'elle répandoit , arrosant l'herbe des Prairies , abattoient la poussière sur les grands-chemins.

Mais , dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil , la Jument sonante se mit à hannir. Fleur-d'Epine en tressaillit , & tremblant dans tout son corps : Ah ! dit-elle , nous sommes perdus ; la Sorciere nous suit. Tarare regarda derrière lui , & vit la terrible Dentue montée sur une Licorne , couleur de feu , qui menoit en lesse deux Tigres , dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur-d'Epine , en lui disant que la Jument alloit si vite , qu'ils auroient bientôt perdu de vue la Sorciere & son équipage ; & là-dessus il voulut pousser à toute bride , mais Sonante demouroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons , & qu'il l'incita de toutes les manieres ; elle étoit immobile.

Fleur-d'Epine s'évanouissoit entre ses bras , voyant la Sorciere à cinquante pas d'eux. Tarare avoit beau lui protester , que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines , elle ne tomberoit , ni entre ses mains , ni entre les griffes de ses Tigres ; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours , & Tarare ne sachant

chant plus à quel Saint se vouer, s'avisa d'essayer les voyes de la douceur; & caressant la Jument: Quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtresse à cette vilaine Sorciere qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grace, que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche. Dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut, mais elle étoit si longue qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur-d'Epine respira, Tarare remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare croyant Fleur-d'Epine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, & vit la terrible Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa Licorne, de ses Tigres, de sa longue Dent, & de son épouvantable Griffes? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur-d'Epine la reprirent. La Jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonante, je vois bien que la Sorciere a jetté sur vous quelque sort, & que lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi-bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux

mourir, que de ne pas sauver votre jeune Maitresse la belle Fleur-d'Épine; mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grace, qui est de sauver la charmante Fleur-d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la Sorciere & des Tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chere Fleur-d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonante, sauvez Fleur-d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; & si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant, mais Fleur-d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle. Elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus grosses que le ponce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pen-
doit au bout de son doigt; il la jetta par-dessus son
épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt
à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt
si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer. Ces
eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent,
& s'étendirent du côté que Dentue les avoit pour-
suivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle,
sa Licorne, & ses Tigres, penserent s'y
noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur-d'Épine & Tarare,
de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle
pressoit sa Licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit un saut
d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur-d'Épine.

Cela

Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir: car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la Jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière allarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit, les conduiroit où il vouloit aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou: Sonante, lui dit-il, je fais bien qu'on ne peut s'égarer avec vous. Nous voulons aller au Pays de Cachemire: il est tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'est celui qui est auprès de la demeure de Serene; menez-nous y par ce côté.

Et pourquoi au Pays de Cachemire? lui dit Fleur-d'Épine. N'est-ce pas celui de Luïsante? C'est le Royaume de son Pere, dit-il; & c'est à son Pere que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Et qu'il lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luïsante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment, qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur-d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah! Tarare, dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant

les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, en lui menant Fleur-d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre Pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur toujours tranquille ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante. Elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction, mais il étoit charmé de ses allarmes; & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer: Non, charmante Fleur-d'Epine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur, chaque moment vous y établit de plus en plus. Vos paroles qui marquent si bien la délicatesse & la sincérité de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon ame. Je voulois mourir pour vous sauver; jugez si c'est pour une autre que je veux vivre? Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tiennne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les Terres de Cachemire; & comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur-d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère & trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur-d'Epine sur
ses

ses intentions; & dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, & se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus vite sur la Terre. Ils arriverent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bien-heureux Cachemire. Sonante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut enbaumé de tous les parfums d'Arabie, & de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continu semblait s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuse. Fleur-d'Épine fut bien-aise de s'y arrêter un moment; & tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le Démon de la jalousie qui se fourre par-tout, vint troubler son attention.

Quoi! dit-elle, Luïsante est héritière de tout ce que je vois? Luïsante, plus précieuse encore que tous ces trésors, & plus brillante que toutes les beautés que la Nature étale ici, doit les porter à celui qu'elle choisira pour époux; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur-d'Épine? Ah! Tarare, s'il est vrai que votre constance, ou plutôt votre aveuglement pour moi, soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luïsante!

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas si-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur-d'Épine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit

tendre & délicate, & Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joye de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir, Belle Fleur-d'Epine, dit-il, je ne fais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez. L'un est de recevoir ici votre main en présence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoins les Puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, sans aller plus loin, & vais vous conduire au petit Etat où mon Frere est peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que, par-tout hors du Royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur & à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serene, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur-d'Epine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur-d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la Magicienne Serene, que sa vertu, autant que son art, rendent plus respectable, que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, & que j'ai heureusement enlevés à la Sorciere, je sois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur-d'Epine un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balançoit point sur cette dernière

niere proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentimens, aussi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majesté Sérénissime.

Nos Amans se trouverent au bas de la montagne dans le temps que le Soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les allarmes & les frayeurs que Fleur-d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur-d'Épine ne fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement; mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre, en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvemens si gracieux & si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écouté quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur-d'Épine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais: son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupieres, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeunesse & les graces y pouvoient répandre.

dre. Le passionné Tarare ne se laissoit point de la considérer, & se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les Amans de cestemps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne-foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de Fleur-d'Epine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur-d'Epine.

Avec de telles imaginations le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouissoit sa Divinité. Mais il crut, qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau Pays, on ne voyoit que de quoi fournir le plus beau dessert du monde, chaque arbre & chaque buisson en offroit de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les vers qu'il venoit d'y écrire, auprès de Fleur-d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la musique continuoît toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur

leur avoit été d'un si grand secours, ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme'on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux, que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gelinote, deux perdrix rouges & un faisan, qui se trouverent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur-d'Épine; car, quoique Pinçon fût Prince, Tarare étoit Cuisinier quand il vouloit, & tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur-d'Épine s'éveilla, & à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, & son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hazard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis, mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougit, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, & de prendre ses charmes à témoins qu'il en sentoît mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer, ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur-d'Épine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte; je me connois, & je fais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laid. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle. je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, & que je voudrois

ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le Lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du Conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur-d'Epine qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dinée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnait, & la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentimens, & l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante surprit & charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres Laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vite à leur travail.

Mais Fleur-d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, & les bons gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à sa belle Maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre Mere; mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la Ma-

gicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisieme; mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès: il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur-d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article; mais les dernieres preuves qu'il lui avoit données de la sincerité de sa tendresse, l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies. Elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une Mere qu'elle n'avoit jamais vue, & qui sembloit refuser de la voir. Ils ne se rebuterent pas, & le troisieme jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mener chez la Magicienne; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver par-tout où on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela; mais, s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce temps-là que certain Politique de campagne qui se mêloit d'entretenir les correspondances à la Cour, y manda l'arrivée de Tarare. Sur quoi le Calife lui ayant dépêché courier sur courier, avec ordre de se rendre incessamment à la Cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur-d'Épine, & des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luifante n'attendoit que Tarare pour en re-

cevoir le remède à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arriverent enfin, & furent reçus comme en triomphe. Tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux Cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit si glorieusement d'achever une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la Princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, & il en étoit temps. Le bon Calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes; & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le Sénéchal, de tous les Ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction. Sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la Princesse: elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son Conseil. Voilà bien du changement à la Cour. Mais ce n'étoit pas tout, par malheur il étoit arrivé depuis peu une certaine More, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insinuans de son esprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princesse par les charmes d'un Perroquet qui garantissoient ceux qui le tenoient, du danger de ses yeux.

Le Conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare, & le Calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposerent de lui élever des statues, d'autres opinerent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite, mais Tarare s'en défendant avec modestie: Ah! Sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent, aussi bien que votre sage Conseil? Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses. Est-il temps d'en parler, avant
que

que ce service ait produit son effet ? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudencé dans l'empressement dont vos couriers m'ont fait venir ici. J'allois remettre entre les mains de Serene ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré ; au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à son Conseil. Son Conseil la rejetta sur les ordres de la Princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son Pere, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la Sorciere.

Le Calife voulut absolument que Fleur-d'Épine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son Palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, & la femme More étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au Palais, de peur de renouveler ses allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur-d'Épine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour il trouva Fleur-d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette merveilleuse Beauté étoit mêlée de quelque trouble. Il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer ; & elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cachait point sa pensée à la Sénéchale, qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confiance de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré, d'un côté par la tendresse, & de l'autre par la gloire. Que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épouser son Ecuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire; & elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve. Elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions, & de toutes les Mores sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur-d'Epine. Il y parut bientôt.

Tarare qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement où il la vit. Elle sentoit des maux effroyables, qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher. Elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'Etat, il ne songea plus qu'à secourir Fleur-d'Epine; & voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le désespoir de son Amant, & les tourmens de sa Rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le Conseil du Calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser.

ainsi

afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur-d'Épine la-quitterent tout-à-coup comme elles l'avoient prise; mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la Cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour. Il l'assura qu'il seroit très-prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur-d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoît miner à vue-d'œil. Elle n'avoit pas douté, que ses douleurs l'ayant quittées, son enbonpoint ne revînt; mais au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son Amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux; une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais, fût changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur-d'Épine se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir, que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure, seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son Amant; & c'étoit ce supplice qu'elles jugerent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant on ne voyoit plus la Princesse au Palais, car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son Perroquet; mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tint. On disoit des merveilles de la beauté de
cet

cet oiseau, peu de chose de son esprit; car il ne parloit gueres: & quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers; mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politesse dans les manieres.

L'impatience de Tarare racourcit son voyage. Il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remede aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luïsante, mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres. Elle étoit faite d'un seul diamant, & contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissans de la Princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lut en mouiller les temples & les paupieres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baïsa le bas de sa robe, pour lui en faire le premier compliment, & se retira, sous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife; mais il suivoit les mouvemens de son cœur, qu'il entraînoit vers sa charmante Fleur-d'Epine.

La nouvelle de son retour & du miracle qu'il avoit produit, se répandant bientôt par-tout, il fallut céder à la nécessité de voir le Calife avant sa Maîtresse.

Le bon Prince pensa devenir fou de joye, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux,

yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aisé de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, & après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur le champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, & que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son Conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son Palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rends: j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre, mais je n'y puis plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade: je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendresse, qu'elle mérite par ses attraits & son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le Visir votre Pere; qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre & le sceau de l'Empire, afin de confirmer par les solemnités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois. Elle revint avec le Grand-Visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grace de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du Lit Impérial, dont il leva respectueusement la couverture. La Sultane se jeta du lit à terre, & s'étant prosternée devant son Seigneur, elle lui baïsa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; & s'étant relevée, il lui mit trois fois son Sceptre Royal sur le bout du nez, selon l'usage du Pays, en signe de grace.

Ces cérémonies achevées, le Visir & la sage Dinarzade, après avoir recouché l'Impératrice, tirent les rideaux; & s'imaginant que leur présence étoit

étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le Sultan les ayant rappelés : Je ne me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la Sultane; mais, comme je prétens que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui revele mes Conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare, que par son Pere, ou par son Amant; ainsi mon Visir & le Prince de Trébizonde tireront au sort, & le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet Etat. Le Visir qui connoissoit le naturel inhumain de son Maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le Grand Prophete, & son Alcoran à témoins de son innocence; mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces : Vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'un autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le Prince de Trébizonde ou le Visir mon Pere soient coupables. Cependant je les abandonne tous deux à votre colere, en cas que je ne vous fasse pas convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil; & que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre Visir, ou le Prince que vous appelez mon Amant. Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de la fille; mais l'équitable Sultan, revenant comme d'un songe profond, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinazarde de son Sceptre Royal, trois fois au Visir, & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant

au.

au beau Trébizonde. Les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzadé de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle & lui au sujet de Tarare; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'Histoire. Ce qu'elle fit de cette manière.

Le Conseil du Calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme ils avoient fait le grand; mais ils se souvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de son premier Traité.

Tandis que le Calife courut chez sa fille, Tarare ne put se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand; mais, comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations & de cris d'allégresse, & dans une joye si universelle il n'y avoit que la seule Fleur-d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur-d'Épine; & cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joye, pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa cruelle rivale & sa confidente étoient touchées de son malheur; & elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnerent leur parole; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du Calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Lul-fante; & en disant cela, les maudites Bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os: un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint & de ses levres; ses yeux étoient éteints;

&

& ses joues décharnées paroissient plus ternies dans la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où elle fut à peine, qu'elles entendirent monter son Amant. On l'assura que c'étoit le Calife, & les cruelles se retirèrent.

Fleur-d'Epine fit un effort pour se dresser, afin de le recevoir avec plus de respect; mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire. Il ne laissa pas d'en approcher, & dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur-d'Epine. Ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnerent; & au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien, ni à sa douleur, ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur-d'Epine par toute la maison. La Sénéchale & la More se tuoient de lui dire en riant, qu'il en venoit. Il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles sembloient se moquer de lui. Il les quitta brusquement, & s'étant rendu au Palais il y trouva bien une autre scène.

Le beau Perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le Calife & tous ses Courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits, & du haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur-d'Epine; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princesse. Il les

les crut tous sours, & pensa le devenir. Dès que le Calife l'aperçut, il courut vers lui; & se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luïsante, en lui rendant son Perroquet.

Tarare surpris de l'inquiétude du Pere & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne; & au lieu de faire attention à ce que disoit le Calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur-d'Épine à la Magicienne Serene, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur-d'Épine, & qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le Perroquet.

Luïsante entendit ces paroles de consolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur, lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés; elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le souvenir de son premier penchant, sa parole & sa reconnaissance, s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le Calife son Pere, & lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le Calife l'entendit, il fit un saut de joye qui étonna toute la Cour; & au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser; lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses Etats quinze Provinces comme Cachemire; & se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle Princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le Palais. Il n'avoit pas plutôt
ima-

imaginé la conclusion des réflexions que Luifante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que s'étant perdu dans la foule il étoit retourné chez la Sénéchale. C'étoit-là qu'il avoit laissé sa chère Fleur-d'Epine, en partant pour aller chez Serene, & c'étoit-là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva; mais Dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur-d'Epine. De quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur-d'Epine? disoit-elle; mais hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop connue, poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie; & comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres & si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux. Il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste, attendrit d'ordinaire; & la pauvre Fleur-d'Epine, qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanquît au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue. Il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure. Il la crut morte; & à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement. La compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; &

& portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa Maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper. Elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir; celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent, auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur & toutes ses manières avoient fait une impression plus vive & plus durable dans son cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joye, lui ferra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; & si ce fut facilement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante. Toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la Cour. Elle y avoit été informée du dessein de la Princesse pour Tarare, & des transports du Calife en publiant ce mariage: elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur-d'Épine.

C'étoit bien pour l'achever. Cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler,

ranima ce qui lui restoit de forces; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La Princesse, accompagnée du Calife son Pere & de toute la Cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur-d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une Beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que sa constance & ce qui lui restoit de forces, l'abandonnerent à la fois. Elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luïsante: elle les tourna ensuite vers son Amant, & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'Assemblée, & donna quelque émotion à la Princesse.

Le Calife s'en aperçut, & pour la rassurer: Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur: vous verrez que cette carcasse qu'il regrette, étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque chose au sang; puis s'adressant à lui: Allons, Tarare, dit-il; qu'on se leve, & qu'on s'essuie les yeux: c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une Momie, quand on vient vous offrir le Royaume de Cachemire avec la main de Luïsante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit fait à une harangue comme celle-là, mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'Assemblée le crut mort aussi-bien que Fleur-d'Epine. On en étoit-là quand la More arriva. Elle parut s'affliger de la mort de Fleur-d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare; mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, & de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce

Ce fut en vain que les cris & tout la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie. On éleva dans la cour du Palais un bucher où l'on étendit Fleur-d'Épine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille & à son Conseil, ensuite aux Officiers de sa Couronne & à ses Courtisans; puis levant un moment celui qu'il tenoit, par-dessus sa tête: Plût aux Dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant; je m'assure que cela lui seroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; & quelques momens après la redoutable Serene parut sur la jument Sonante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvemens fort différens: elle suspendit l'empressement du Roi: elle frappa ses Courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste. Luisante en pouffoit des cris de joye, car son Perroquet étoit sur le poing de la Magicienne; mais la Sénéchale en fut si troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles. Pour sa Confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver; elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serene, mettant pied à terre, s'avança vers le bucher. Elle tenoit dans sa main droite la Baguette de vérité: cette baguette étoit d'un or si brillant, qu'elle éblouissoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux ; & l'ayant demandé au Calife : C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur-d'Epine que nous allons brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère ; que vous avoit-elle fait, cette Fleur-d'Epine pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joye à ces paroles. Le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela il disoit qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serene, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendit Fleur-d'Epine du bucher ; & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le Calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte : il y en a parmi vous qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur-d'Epine au front du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée, & ses yeux s'ouvrirent ; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serene parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare ; on le fit venir, car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau Perroquet fit un grand cri, & battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau, qu'il avoit rencontré en allant chercher la Sorciere Dentue ; mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention. Il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serene le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere
Fleur :

Fleur-d'Epine ? C'étoit donc peu pour ta perdie de consentir au venin cruel , qui après une langueur mortelle , l'avoit rendue effroyable , tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis , & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur-d'Epine ; & tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare , que pour signaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie ?

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches , que si on les eût adressés à quelqu'autre. Il n'étoit rempli que de la mort de Fleur-d'Epine , & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la Magicienne qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher , lui adressant encore la parole : Va , dit-elle , va recevoir le prix que les Destinées te réservent , malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent , pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises. Et vous Princesse , dit-elle à Luïsante , choisissez , ou plutôt prenez maintenant votre Epoux. Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir osé tant entreprendre pour votre service ; tout parle pour lui : je vous ordonne , de la part des Destinées , de nommer votre Epoux.

Luïsante regarda le beau Ferroquet , Tarare , & Fleur-d'Epine , deux ou trois fois l'un après l'autre ; & après quelques momens de rêverie : Qu'il choisisse lui-même , dit-elle , entre Fleur-d'Epine & Luïsante.

Tarare tressaillit à ces paroles , & comme s'il fût sorti de quelque songe , s'adressant à elle : Belle Luïsante , lui dit-il , je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus , & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur-d'Epine. Elle n'est plus , & mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte : je ne vivois que pour elle , & le seul choix

qui me reste, est de la suivre.... Et si elle vivoit ? dit Serene. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui ; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connoissoit le pouvoir de Serene, & se jettant à ses pieds : Si elle vivoit ! s'écria-t-il : qu'elle vive ! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur-d'Epine revoye la lumière du jour.

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne fait ce qu'on fait, quand on aime passionnément ; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du Monde aux pieds de Serene, attendant la résurrection de sa Maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur-d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos s'évanouissant presque de reconnaissance & de joye.

Serene crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un Amant si tendre. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinait à demeurer à genoux comme un criminel qui demande la grace ; & bannissant cette sainte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards : Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur-d'Epine ; & si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare dans les premiers transports de sa joye dit & fit mille choses en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la Cour, & en prit le Ciel avec la Terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre Femme que Fleur-d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de la vaincre. Elle
se

se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle se feroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle Princeſſe de l'Univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luſante & le Calife ſon Pere jouoient un rôle aſſez médiocre pendant cette généreuſe conteſtation. Il s'en apperçut, & s'adreſſant à Serene: Voilà, dit-il, qui ſeroit le plus beau du monde, de part & d'autre, ſi ma fille n'y étoit intéreſſée. Prétend-on, ſ'il vous plaît, que belle & grande comme elle eſt, elle ſoit ſans Epoux? Ou faudra-t-il qu'elle ſ'amuſe toute ſa vie de cet oiseau que vous venez de lui rendre? C'eſt vraiment une belle reſſource pour une jeune Princeſſe, qu'un Perroquet.

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illuſtre Serene impoſant ſilence à toute l'aſſemblée, demanda l'attention particulière du Calife, de ſon Conſeil, & de ſa Cour. Il parut quelque choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout reſta dans un ſilence reſpectueux; mais la femme More ſe mit à trembler depuis la tête juſqu'aux pieds.

Serene prit le Perroquet que tenoit la Princeſſe, & le mit à terre à quelque diſtance d'elle; enſuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de ſa baguette, & traçant un cercle aſſez ſpacieux autour de lui, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur-d'Épine au front; ſoudain on la vit enveloppée d'un ſemblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonante faiſoit le manège autour des Spectateurs, & l'agita-

sion de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

O que les enchantemens font d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonante galoppa, les nuages qui enveloppoient Fleur-d'Epine & le Perroquet, subsisterent. La Magicienne qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre. Sonante s'arrêta, les nuages se dissipèrent, & à la place où l'on avoit posé le Perroquet, on vit l'homme le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix son Frere. Il en fit un cri d'étonnement; mais au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur-d'Epine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le Peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés & confus, les Courtisans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joye.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire, & Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joye immodérée, alloit en donner mille marques aux pieds de Fleur-d'Epine, si Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de son Frere. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces Freres, lui dit-elle: consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre; mais sur-tout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend

irré-

irrévocable : lequel de ces Princes que vous prenez pour Epoux, vous ne sauriez faire un choix indigne ; ni celui que vous choisirez, ne peut refuser d'être à vous. Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler, de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luifante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serene joignit celles de Fleur-d'Epine & de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là ; & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent si bien mariés, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le Calife qui ne l'étoit gueres moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fit des feux de joye à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière & dans les places publiques, qu'on fit des largesses au Peuple, & que le vin coulat de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa Cour, il voulut s'en charger lui-même : c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au Palais pour ces soins importants, Serene lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer, n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu ; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la Baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs ; mais l'équitable Serene qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infailible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la Sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de sa gorge : ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit

mourir de rire dans la coëffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme More étant disparue, on vit l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour & la vengeance. Fleur-d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serene finissant bientôt ses alarmes: Sire, dit-elle en s'adressant au Calife, le sort de ces misérables est entre vos mains, c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien, dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir. Qu'on fasse venir mon Grand Prévôt; qu'on allume ce bucher; qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux Petites-Maisons.

La douceur de Fleur-d'Epine eut beau pencher vers la pitié. Tarare qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, & personne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illustre & charmante troupe se rendit au Palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le Calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; & tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa Cour à la respectable Serene, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe Salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante Magicienne; car à peine avoit-elle rien vu de si merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le Calife voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration: Allez par croûtes, lui dit-il, que ce soit moi qui

ale

alle imagine tout cela ? Vous saurez que , pendant la grossesse de la feue Reine , j'eus un songe , dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit Dragon , qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les Savans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude. Les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit après m'avoir fait crever les yeux : d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire , soit par les armes , soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumieres du mien. Je me fus en peine que de la premiere explication. Enfin celui qui se vantoit d'être le plus habile , m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat , à moins que je ne pusse élever ce bâtimement avant sa naissance. Il m'en donna le dessin tel que vous le voyez , & il l'entreprit ; mais quelque diligence qu'il pût faire , la Calife mon Épouse accoucha de Luïsante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent , quand au lieu de ce maudit Dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions , je me vis la plus jolie Fille qui vint jamais au monde. La vérité est qu'elle n'y vint que trop belle , comme nous l'avons éprouvé depuis ; car , si vous & Tarare n'y eussiez mis la main , à l'heure que je vous parle on ne verroit que des quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui savez tout , poursuivit-il , que vouloit dire cette interprétation d'un Fils , au lieu d'une Fille ? à quelle fin ce Salon avec tous ces ornemens ? & enfin que vouloit dire mon songe ? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luïsante , puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir ? dit Serene : en voici l'éclaircissement. Votre songe étoit purement un songe ; vos Interpretes des imposteurs ou des ignorans ; & celui qui vous a conseillé ce Salon , un Architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit.

Mais allons rejoindre nos Amans, ce sera-là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luifante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux Freres ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci. Ils étoient passionnément amoureux, & favorablement écoutés des deux plus charmantes personne du monde. Il est vrai que c'étoient des Beautés différentes : celle de Luifante surpasseoit davantage, mais celle de Fleur-d'Epine étoit plus touchante : l'une éblouissoit, & l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un Frere qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au desir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le Calife les rejoignit avec l'illustre Serene.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette maniere.



HISTOIRE

DE

PHÉNIX.

EN nous séparant, le Prince Pinçon & moi, pour chercher les Aventures.... Et qui est, s'il vous plaît, le Prince Pinçon ? dit le Calife. Moi, Sire, dit Tarare ; & ce fut sans savoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte , & que je suis résolu de porter toute ma vie , puisque sous ce nom je me suis fait connoître à la belle Fleur-d'Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savoiient pas de ses aventures jusqu'à cette séparation dont son Frere venoit de parler ; & Phénix reprenant la parole : Nous étions convenus, dit-il (comme il vient de vous dire ,) que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendrait se mettre en possession de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer ; mais les cœurs qui se rendirent d'abord, n'ayant de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, Pays de tout temps fameux pour les Beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi son Epoux, qui lui avoit laissé quatre Filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement ; mais la fortune qui me réservoir un

bien infiniment plus précieux , en disposa tout autrement ; car avant que d'y arriver , j'appris le desastre de la Famille Royale , par une révolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées , pour émouvoir un Peuple inquiet & changeant , après avoir corrompu la fidélité des Grands du Royaume , avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement , que la Reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce Royaume à la hâte , ne voulant point faire de séjour chez une Nation si perfide , lorsqu'on m'arrêta par ordre du Tyran , à qui tous les étrangers étoient suspects , comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence , je ne lui cachai , ni mon nom , ni ma qualité. J'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne fais ce qui prévalut en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profession de générosité , ni de courtoisie. Mais enfin , après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu , dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui , il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance , en m'offrant sa fille unique ; Princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage , que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite , & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son Pere ; mais j'eus en horreur l'alliance d'un Usurpateur , & sans me vanter , ce fut avec assez de hauteur que j'envoyai promener sa petite Bosue.

Je sortois de la Circassie , lorsque le hazard me conduisit dans un vieux château , superbe à-la-vérité , mais que je crus d'abord inhabité ; car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux
qui

qui demeuroient dans ce sombre séjour, se renfermoient chacun dans son particulier, & sembloient m'éviter avec soin lorsqu'ils sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se desennayer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison; lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une ame; cependant j'y vis une table, des cartes, des jettons, & des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre Pies, suivies chacune d'un Sanfonnet qui lui portoit la queue; une Corneille sérieuse les accompagnoit.

Les Pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, & la Corneille à travailler.

Fleur-d'Épine & Tarare qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des Pies. Luifante qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serene sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le Calife se tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, disoit-il, mon Gendre, vous êtes un peu voyageur: pour Pies à qui on porte la queue, & qui font la révérence, passe; mais des Pies qui jouent aux cartes, on n'en a gueres vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit: Je fus long-temps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des Pies qui aient joué: pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment, sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout-à-coup une petite Pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table: je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot; car les autres Pies s'égozillèrent à force de le répéter. La sérieuse Corneille le prononça gravement; & jus-

qu'aux:

qu'aux petits Sanfonnets qui mouchoient les bottes, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir, étoit réel.

Au sortir de ce Royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'Univers étoit la plus belle Princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre avec diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux. Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grace devant eux ? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissans, dont on me faisoit une description si merveilleuse, & dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; & si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luifante, l'aveu d'une vanité si ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous, me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la Sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantemens ; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux ; & après mille incommodités

je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres & des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis ; mais après un long combat, où mes forces s'épuisèrent, & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que de me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, & on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la Sorciere cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilege ; car il falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose, & c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible, mais la mienne trouva grace dans le cœur le plus impitoyable qui fût jamais. Je m'en apperçus, & je fus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne ; sinon, que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du Soleil éclaireroient la Terre : & pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir, cependant ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vats ici faire une illustre fin ; & si je l'accepte. ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu le chercher de si loin. Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luifante ;
elle,

elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorciere effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourroit s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient desagréables, de quelque maniere qu'on les tournât. Cependant l'endroit où je les faisois, me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & sur-tout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus de mon goût. J'en choisis une parmi les plus belles. Je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil, je me trouvai changé en Oiseau. La Sorciere dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se desespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur-d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle maniere; & elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces; mais la vérité est, que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ses horreurs. Je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, & me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma premiere forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hazard j'en voyois. A ce beau discours elle me laissa dans ce beau jardin, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre & de la consternation où cette aventure m'avoit mis. Je voulus déplorer mon mal-

malheur; mais au lieu de m'écrier, infortuné Phénix ! je me mis à dire Perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux Perroquets, & que les Perroquets les plus importuns disent tout de suite. J'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent du haut de quelque arbre la maison de la Sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux des environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille. Elle avoit un petit sac sous son bras. Elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite. Je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendit ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme, ma beauté la charma: & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la Sorcière après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois; mais le lendemain le Soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher Frère. Ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joye. Je mourois d'envie qu'il me prît; mais au lieu de cela,

cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'effayer l'effet du fel que j'avois caché, mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la Sorciere, & je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hazard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher Frere, je suis Phénix; mais au lieu de cela je ne pus prononcer que Tarare, & je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la Sorciere.

C'étoit vous pour qui je craignois tant, mon chez Frere, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors & de defarmer sa fureur; car la force de ses enchantemens consistoit dans la jument & le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure. Je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage & de ses regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infame Fleur-d'Epine: le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, l'a laissée au lieu de Sonante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée, achevons-en la vengeance. A ces mots elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur-d'Epine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mere que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir ses seules

les consolations qui lui restoit dans son malheur, mais elle n'avoit garde de les y trouver ; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la Sorciere, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu. Elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée, ses cheres espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le Ciel avoit réservé pour la Mere.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé. Il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, futa plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Un autre n'auroit pas regretté cette perte ; mais pour elle, sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle ; tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots, qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus. A l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel. Je commençai d'espérer que la Sorciere ne me trouveroit pas. Graces au Ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort & cette ragoûtante épouse ; mais aussi me voilà Perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes miseres. Je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits

fruits: d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites. Tous ceux qui me voyoient, couroient après moi pour me prendre. Je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes saigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu. Je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire. Elle me côtoyoit par-tout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admiré de tous ceux qui me voyoient, ainsi, je ne fus point surpris de son attention. Je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un Pays où cent millions de Perroquets eussent pu vivre en Rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois: Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau Perroquet soit égaré; sans doute qu'il est à quelque Roi, ou à quelque Beauté qui se désespère à l'heure qu'il est de l'avoir perdu: que fais-je s'il n'est pas à la plus belle; mais, s'il avoit été à Luifante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, & il feroit à la belle Luifante le plus beau présent que puisse fournir le Royaume de son Pere, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse Sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers! & parmi les mortels, qui ne chan-

changeroit de condition avec un Perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des Belles ne cachent point à des oiseaux ?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'Infinuante Dentue ! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler ; j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut de rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceller : elle me serra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou, pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport ; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner, cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur. Mes yeux de Perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luifante ; & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point parler ici des transports de joye que je sentoix aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me firent ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de Perroquet, que je fus trop payé auprès de Luifante, des horreurs que la tendresse de la Sorciere m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde ; trop heureux si celle que j'ai reprise, lui pouvoit être agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; & , quoique Luifante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours , ses beaux yeux ne laisserent pas de l'assurer qu'il ne perdrait rien à n'être plus Perroquet.

Le Calife trouva les aventures de son Gendre assez divertissantes. Il lui fut bon gré de n'avoir point voulu de la Princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, Seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main sur la conscience, si par bonheur on ne vous eût changé en Perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la Sorciere, sa Mere, sa Grand-Mere, & toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais après tout il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait. J'espere au moins que le Royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, & la main de Luifante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'Infante de Circassie.

A l'égard de votre Frere Pinçon, quoiqu'il ne soit pas richement marié, il me paroît si content de sa Femme & de sa Belle-Mere Serene, qu'il ne vous portera point d'envie ; car, avec son savoir-faire, ses petits Etats, & ce que Serene lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur-d'Epine qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritiere de l'Univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire. Elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serene lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luifante faisoit le bonheur de son époux, & que Tarare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serene vit son embarras, & connut sa pensée. Ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour :

Calife

Calife de Cachemire, dit-elle, vous, qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son Frere ? Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur-d'Épine mourante, de Fleur-d'Épine effroyable, & pour tout dire de la mémoire de Fleur-d'Épine, à la possession de Luïsante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez, si dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune; mais sachez que Serene n'est point Sœur de l'infame Dentue, ni Fleur-d'Épine Fille de Serene. Voici son Histoire & la mienne.

HISTOIRE

DE SERENE.

Entre le Tygre & l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le Royaume de Cachemire. Mon Pere en étoit Souverain. C'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la Nature; mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses Etats, pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son Pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'Univers, étoit si riche, que ses Sujets le devinrent trop. Les plus puissans sentirent leur force, & connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un Pays sans montagnes : il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses Etats pour en chercher; &

tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des Cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la Terre.

Cette nouvelle ne l'émut point, l'amour seul en fut capable; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hazard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie; mais ce fut-là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les Beautés mortelles. Il devint amoureux; & la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ses Etats.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car au lieu de songer à son établissement, il se bâta de grimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son Eponse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; & ce fut sur cette montagne que Tarare & Fleur-d'Epine ont passé pour venir ici, que mon Pere fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuse. Ce fut-là qu'il se mit à fouiller dans les Régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, & tant de solides trésors dissipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter. Il convertissoit à son gré tous les métaux en or; & les Puissances invisibles répandues dans

dans les airs, obéissoient à ses commandemens. Il se fit, par leur ministère, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choses mêmes du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après ma Mere accoucha d'une seconde Fille. J'eus l'inclination de mon Pere pour les Sciences, ma Sœur eut celle de ma Mere avec sa beauté. Mais toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma Mere aussi-bien que ma Sœur s'ennuyèrent de la solitude: l'une vouloit revoir un Pays qui lui avoit donné le jour: l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tygre & l'Euphrate, que son Pere avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma Mere partit pour la Circassie, où ma Sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le Pays de ma Mere, étoit digne de la premiere fortune de son Epoux.

Le Roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma Sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputées: les unes en sécherent d'envie, les autres en creverent de dépit, mais ma pauvre Mere en mourut de joye.

Mon Pere apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai Philosophe. Pour moi, j'avoue que la joye de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la



la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les Sciences, où je faisois assez de progrès, & dont je sentoís augmenter le goût, à mesure que je me sentoís acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon Pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre Monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci: il se laissa, dis-je, mourir; car avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors & d'une partie de ses connoissances; mais de tous ses dons, cette Baguette que vous voyez, est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrettes des Minéraux & des Talismans. Par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, & je rappelle tout le passé. Mon Pere m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitons. Cette curiosité que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu; & dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de-là que contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon Pere avoit enrichi les cavernes de cette montagne; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter, n'interrompit les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; & loin d'envier l'établissement de ma Sœur sur le Trône de Circassie, rien ne troubla l'heureuse paix dont mon cœur jouis.

jouïssoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois Filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roi son Epoux la laisseroit bientôt Veuve & Régente de ses États. Je trouvai dans l'horoscope de l'ainée de ses Filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre, mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter. J'eus recours à ma baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue; elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortilèges & ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté; que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pièges; & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur, que tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonante & du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma baguette qu'elle avoit un Fils à peu près de l'âge de l'ainée des Filles de ma Sœur, & je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'Héritière de Circassie pour la donner à ce Fils, c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma Sœur me l'envoya secrètement, mais cette précaution pensa la perdre. La Sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remise. J'avois eu beau la faire passer pour ma Fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper; & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur-d'Épine contre l'in-

humaine Sorciere. Oul, Calife de Cachemire, cette même Fleur-d'Epine que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du Royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je fusse de quelle maniere; mais, ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorciere, si Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réservée par les Destins à l'Amant le plus ingénieux, aussi bien qu'au plus fidele. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enlèveroit la jument & le chapeau de la Sorciere; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luifante vint au monde; & mes livres que je consultois sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette Beauté, je fis répandre une contagion secrete sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort résolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur-d'Epine, avec les trésors de la Sorciere.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi, avant de se rendre à la Cour, & ce que je découvris de son esprit & de ses sentimens, me fit espérer que s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir à quelque temps de-là pour me consulter. Je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un assez téméraire à votre Cour, pour rendre service à la belle Luifante à ce prix: Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'espérance seule d'en être avoué de vous, suffit pour tout oser sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joye que me donna cet-

te réponse d'un homme que je commençois à estimer beaucoup : je ne doutai point que ce ne fût lui que les Destinées avoient marqué pour le Libérateur de Fleur-d'Epine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignois encore plus dangereux que je n'avois fait. Il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout, à sa constance que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur-d'Epine. Elle m'en traça la figure, & les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit & ses sentimens répondoient aux charmes de sa personne ; mais j'avoue que j'inspirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur-d'Epine, qu'une premiere vue n'auroit pas attirés ; mais qu'il n'auroit que trop mérités sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joye fut extrême quand je les sus arrivés dans ce Royaume ; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y vouloit mener Fleur-d'Epine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, & pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il regne sur le Trône d'une Princesse qui regne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie ; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir. Tout

ce que je pus faire, fut de sauver la Reine ma Sœur & les trois Filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du Tyran; & pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du Royaume.

Ce fut-là que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroissoit changée en Corneille, dès que le hazard y conduisoit quelque étranger, & ses Filles avec leurs compagnes paroissoient changées en Pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hazard vous a conduit l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur-d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici. Je savois ses desseins; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument & le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre sa vie.

Je livrai donc Fleur-d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale, & de l'inhumaine Dentue. Fleur-d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des Amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance, que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la Sorciere l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le Trône de Cachemire lui seroient offerts!

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument: je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages; mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur-d'Epine, je savois bien que dans l'état où il la trou-

veroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les Génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je diffèrai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, & je pensai m'en repentir; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agréable & le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apporterent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma Sœur. Le premier apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain, que la révolution qui l'avoit placé sur le Trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de Fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse, & des transports d'impatience dont la Reine & ses Filles étoient attendues dans la Capitale de Circassie; & ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du Royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car quelque empressement que Fleur-d'Épine ait de voir régner un homme que l'Amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée; sa Mere & ses Sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une Fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue; & tout le peuple, à son ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur-d'Épine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embarassé dans quelques compli-

mens à Serene, & quelques excuses à Fleur-d'Epine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux Princes qui ne se repaïssoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva. Le Dieu de l'Hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luïsante, où le Calife leur donna le bon soir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur-d'Epine, il ne tint qu'au plus fidele de tous les Amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce Conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, & le Sultan moins pressé cette fois de prendre sa place au Conseil, avoit trouvé bon que le Soleil se levât avant lui. La Sultane étoit, comme on l'a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais. Il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu, en examinant tous les charmes de son visage, & considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de Contes Arabes. Il se leva d'auprès d'elle, & prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes, qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs Bergères! Quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déesse à qui vous venez de faire baisser l'ongle de votre pied gauche, & à ces mots elle
voulut

voulût lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir, qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & sa Sœur d'impatience. Après ce galant exploit il passa dans son appartement, & de son appartement au Conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des Beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut le croire; & dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la Sultane, suivi des Officiers de la Couronne. Mais au lieu de leur donner le bon soir, après être deshabillé, il se tourna vers le Prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la Pyramide & du Cheval d'or, jusqu'à celle où pour la première fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux Prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit; mais, comme il savoit que le Sultan son Maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit question de Contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce Recueil.



A M A D A M E

L A

DAUPHINE.

M A D A M E,

*Vous avez eu la bonté de me permettre de vous
dédier cette petite Nouvelle ; mais je tremble
quand il s'agit de vous la présenter, & la délica-
tesse de votre goût me donne autant de crainte,
que votre auguste Personne m'inspire de respect.
Quoiqu'il semble que ce ne soit pas une grande
louange pour une Princesse de votre rang, que cel-
le d'avoir du discernement pour les Ouvrages de
cette espece, il est cependant vrai que c'est une
supériorité d'esprit qu'il est agréable d'avoir, quand on
est déjà au-dessus des autres par toutes sortes d'en-
droits ; & ce mérite n'a jamais été négligé que de
celles qui n'y pouvoient prétendre. Il est bien jus-
te, Madame, que ceux qui se mêlent d'écrire,
vous consacrent leurs Ouvrages, puisque vous leur
faites l'honneur de vous y amuser quelquefois ; &*
pour

*pour moi, si la crainte de ne pas mériter la gloire de
votre Approbation m'a arrêté, elle cede enfin à l'ém-
preffement de vous marquer mon zele, & de vous af-
surer que je suis avec le plus profond respect,*

M A D A M E,

**Votre très-humble & très-
obéissante Servante.**



AVERTISSEMENT.

LE peu de Romans que j'ai lus, m'ont donné une idée générale des sentimens du cœur ; & sur cette idée j'ai entrepris de faire de petites Nouvelles. La lecture de ces sortes d'Ouvrages est, ce me semble, plus agréable que dangereuse. On y voit toujours le bien & le mal dans un certain jour, qui donne de l'éclat à l'un, & qui fait éviter l'autre. Cependant j'ai cru que ce n'étoit pas assez ; & qu'on pouvoit faire tirer aux Lecteurs une autre sorte d'utilité des Nouvelles & des Romans. Je conçois tant de dérèglement dans l'amour, même le plus raisonnable, que j'ai pensé qu'il valoit mieux présenter au Public un Tableau des malheurs de cette passion, que de faire voir les Amans vertueux & délicats, heureux à la fin du Livre. Je mets donc mes Héros dans une situation si triste, qu'on ne leur porte point d'envie. Si cette Nouvelle réussit, j'en donnerai de plus amples sous le même Titre.

E L E O.

ELEONORE D'YVRÉE, OULES

MALHEURS DE L'AMOUR.

LUOIQUE l'Empereur Henri II. fût le plus juste & le plus puissant de tous les Princes qui jusques-là étoient parvenus à l'Empire, ses Etats ne laisserent pas d'être troublés par beaucoup de guerres. Sa douceur & la modération lui firent autant de Rebelles, qu'un Gouvernement trop rigoureux lui en auroit peut-être fait. Le Marquis d'Yvrée fut un de ceux que les bontés de cet Empereur mirent le plus en état de former un Parti contre lui. Comme l'Empire n'étoit composé que de Nations nouvellement reconquises, on étoit toujours à la veille de voir des remuemens. L'Empereur entretenoit des armées sur pied pour remédier promptement aux désordres qui pouvoient naître; & le Marquis d'Yvrée qui avoit le commandement de ses Troupes dans la Lombardie, se servit, pour ébranler sa Couronne, des moyens que ce Prince employoit pour la maintenir.

Avec de l'ambition, de l'esprit & du courage, ce Capitaine ne trouva rien de difficile. Il gagna le cœur de ses soldats par son adresse & par sa libéralité, & il fit tant qu'il leur persuada de le proclamer

clamer Roi d'Italie ; mais il ne fut pas long-temps sans recevoir la peine de son crime. L'Empereur se fit justice par ses armes, & le vainquit en trois batailles.

Le Marquis d'Yvrée se trouvant sans aucune ressource, se condamna lui-même à passer le reste de ses jours dans un Monastere à Bezançon, où il trouva une retraite sûre. Sa Femme ne put soutenir la nouvelle de ses disgraces ; la fièvre lui prit d'une manière qui lui fit sentir qu'elle en mourroit. Elle avoit un fils & une fille ; & elle envoya son fils, qui n'avoit que huit ans, au Comte de Retelois. Ce Comte avoit été Ambassadeur pour le Roi de France vers l'Empereur, & à cette occasion ayant connu le Marquis d'Yvrée, il avoit toujours été depuis si solidement son ami, qu'il avoit recherché tous les moyens de lui en donner des marques. Il reçut cet enfant d'une manière qui fit connoître que les infortunes du Marquis avoient encore augmenté l'amitié qu'il avoit pour lui. La Marquise d'Yvrée laissa sa fille, âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, ses amies particulieres, qui étoient alors en Italie, où elle s'étoit cachée. Elle leur dit qu'elle ne choisissoit point entre elles une protectrice pour sa fille ; qu'elle la mettoit entre les mains de l'une & de l'autre ; qu'en l'état où ses malheurs l'avoient réduite, c'étoit le seul gage qu'elle leur pût donner de son amitié ; & elle mourut avec toute la tranquillité d'une personne accablée d'affliction, qui ne regarde la mort que comme la fin d'une vie infortunée.

Ces deux amies se disputèrent d'abord l'avantage de conserver chez elles un dépôt si précieux. Cependant, comme la Duchesse de Misnie étoit obligée de retourner à Bamberg, séjour ordinaire de l'Empereur, elle laissa d'abord Éléonore, (c'étoit

le nom de la fille du Marquis d'Yvrée) à la Comtesse de Tuscanelle, qui alloit à une maison de campagne. On avoit de grandes raisons de cacher cette fille. Les Allemans conservoient pour le nom d'Yvrée une affection qui avoit obligé l'Empereur à faire chercher ce Marquis dans tous les lieux où l'on pouvoit soupçonner qu'il s'étoit retiré ; & malgré sa clémence, la politique l'auroit obligé à s'assurer de ses enfans. On fit courir le bruit qu'ils étoient morts. On dit même à Eléonore qu'elle n'avoit plus de frère, pour éviter les questions qu'elle faisoit tous les jours sur les choses qui le regardoient ; & pour lui ôter l'envie de le voir. Ainsi la Duchesse de Misnie & la Comtesse de Tuscanelle étoient seules instruites d'un secret qu'elles ne jugeoient point être préjudiciable à l'Etat, & qui étoit dû à l'amitié qu'elles avoient eue pour la Marquise d'Yvrée.

La Comtesse de Tuscanelle eut Eléonore chez elle assez long-temps, & elle étoit digne par sa douceur & par sa générosité d'être protectrice d'une fille si infortunée. Quoiqu'elle la fît passer pour une personne de médiocre naissance, elle la traitoit avec beaucoup d'amitié, & avec une extrême distinction. Matilde, qui étoit la fille de cette Comtesse, étoit de l'âge d'Eléonore. Elles étoient toutes deux parfaitement aimables, & elles s'attachèrent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de sincérité que les autres amitiés, a aussi plus de durée.

La Duchesse de Misnie étant demeurée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de son fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur, de sorte qu'elle étoit souvent à Bamberg ; mais elle ne laissoit pas de demeurer quelquefois à une maison de campagne qu'elle avoit à quatre lieues de là. La Comtesse de Tuscanelle en avoit une, peu éloignée de la sienne. Elle y amena Eléonore ; & lors-

lorsqu'elle alloit à la Cour, elle prenoit le temps que la Duchesse n'y étoit pas, pour la lui laisser.

La Comtesse & la Duchesse étoient amies particulières. Elles ne vouloient voir personne lorsqu'elles étoient en leurs maisons de campagne, & le Duc de Misnie y alloit seulement faire visite à sa Mere & à la Comtesse, qui étoit dans une trop grande liaison avec elle pour ne s'attirer pas les soins de ce Duc. Il vit Eléonore chez l'une & chez l'autre, & il ne fut pas long-temps sans remarquer qu'elle seroit d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crût d'une naissance beaucoup inférieure à la sienne, & qu'il eût cinq ou six années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards que si elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la fille du Marquis d'Yvrée. Il envisageoit avec plaisir que dans peu de temps elle seroit parfaitement belle, & il sentoit un commencement d'amour qui étoit fondé sur les charmes qu'elle devoit avoir, autant que sur ceux qu'elle avoit déjà.

De son côté, elle avoit une sensible joye de voir les yeux de ce Duc appliqués sans cesse à rencontrer les siens. Elle sentoit, pour ainsi dire, qu'elle étoit trouvée, belle avant que de savoir qu'elle l'étoit. D'abord il sembloit qu'elle cherchât les regards du Duc de Misnie; mais enfin elle commença à les éviter, & il s'aperçut par-là qu'elle les avoit entendus.

Eléonore se fit un sujet de chagrin de penser que le Duc de Misnie croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques soins, & elle pria Matilde, à qui elle avoit découvert le secret de sa naissance, de l'apprendre aussi au Duc. Il fut charmé de cette connoissance, bien plus parce qu'il la devoit à Eléonore, que parce qu'il apprenoit que cette belle personne étoit plus digne de lui. Enfin il lui déclara sa tendresse, qui avoit déjà fait beaucoup d'impression sur elle. Leur liaison étoit pres-
que

que toute formée, & ils n'avoient plus qu'à se dire qu'ils s'aimoient, quand ils se le dirent.

L'inclination qu'Eléonore sentoît dans son cœur, ne diminuoit point la tendresse qu'elle avoit pour Matilde; au contraire cette amie lui devint en quelque façon nécessaire. Elle lui parloit de son Amant, quand elle ne le voyoit pas; & son amitié n'en devint que plus ardente, parce qu'elle étoit utile à son amour. Matilde entroit aussi dans leurs entretiens, du consentement de l'un & de l'autre. Ces conversations étoient assez dangereuses pour une jeune personne. Elle vit la différence de leur état & du sien; elle conçut le plaisir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à sentir son indifférence, & à la trouver triste & désagréable.

Il lui sembloit qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Misnie à Eléonore, mais elle souhaitoit de trouver un Amant comme lui; & elle sentoît que s'il ne lui avoit pas précisément ressemblé, il ne lui auroit pas plu. Ce sentiment ne lui donna d'abord qu'une mélancolie qui ne laissoit pas d'avoir sa douceur; mais lorsqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une douleur très-vive.

Eléonore & le Duc de Misnie n'en soupçonnoient point la cause. Le Duc étoit trop occupé de sa tendresse pour démêler celle de Matilde, & Eléonore n'étoit pas assez habile pour examiner les sentimens d'autrui; à peine connoissoit-elle les siens.

La Duchesse de Misnie s'aperçut avec chagrin de l'inclination de son fils pour Eléonore. Il pouvoit prétendre aux plus grands Partis de la Cour & aux plus hautes Alliances. Elle conçut que l'amour nuirait à la fortune de ce fils, & fit dessein d'emmener Eléonore en Misnie, où elle étoit obligée d'aller passer une année. La Comtesse de Tuscanelle qui alloit plus souvent à la Cour qu'elle n'avoit accoutumé, parce que le Comte son mari avoit obtenu depuis peu de temps une des premières

res charges de l'Empire, ne s'opposa point à ce voyage; & la Duchesse crut que, puisque son fils étoit obligé de demeurer auprès de l'Empereur, l'absence détruiroit sa passion, qui ne faisoit que de naître.

Ce fut-là que commença le malheur de ces Amans. Cependant ils ne s'apperçurent point qu'on avoit eu intention de les séparer; parce que la Duchesse de Misnie ne s'en étoit expliquée avec personne, & qu'elle savoit si bien dissimuler, que l'on ne connoissoit ses desseins qu'après qu'ils avoient réussi. Comme il lui étoit aisé de juger qu'Eléonore avoit appris sa naissance au Duc, elle lui en fit confidence, tant pour le prévenir sur les raisons qu'elle avoit de l'éloigner de Bamberg, que pour l'obliger davantage à garder le secret. Enfin elle crut pouvoir s'emparer de son esprit par cette confiance apparente, & se rendre moins suspecte sur les avis qu'elle seroit peut-être un jour obligée de lui donner contre Eléonore, si sa passion continuoit.

Le Duc comprit par toutes les mesures que sa Mere prenoit pour cacher Eléonore, qu'il n'étoit pas temps de lui avouer qu'il aimoit cette belle personne. Il combattit néanmoins les raisons de son départ avec une chaleur que la Duchesse feignoit de ne point remarquer, & dont il ne s'appercevoit pas lui-même. Ce fut en vain qu'il les combattit; il fallut dire adieu à Eléonore. Vous partez, lui dit-il, & quand reviendrez-vous? Peut-être ne m'aimerez-vous plus? Je ne sais pourquoi je l'apprehende: si je vous voyois, je ne craindrois rien; je craindrai tout, quand je ne vous verrai point. Hélas! lui dit Eléonore, à quoi me faites-vous songer? Vous changerez peut-être plutôt que moi; mais je ne saurois m'affliger de rien, que de ne vous voir pas.

Quoiqu'Eléonore se crût épuisée de douleur, elle trouva

trouva encore des pleurs à répandre, lorsqu'elle dit adieu à Matilde. Elles s'embrassèrent, & jetterent un torrent de larmes. Eléonore sembloit prévoir que ce seroit pour la dernière fois qu'elle seroit contente de l'amitié. Ce que Matilde avoit dans le cœur, pouvoit l'empêcher de faire son devoir à l'égard de son amie; cependant l'extrême tristesse où elle la voyoit plongée, ne laissa pas de l'attendrir dans ce moment.

Eléonore partit avec la Duchesse de Misnie, & Matilde espéra que cette absence donneroit quelque trêve à ses maux; mais le Duc qui la voyoit souvent, l'entretenoit toujours de sa Maîtresse: même il lui en parloit avec plus d'amour que jamais, parce qu'il n'avoit qu'elle à qui en parler. Elle entroit dans de violens chagrins contre lui, & elle souhaita mille fois que l'Amant fût éloigné aussi bien que la Rivale.

Le Duc de Misnie partit quelque temps après, à la suite de l'Empereur, qui alloit au secours du Pape Sylvestre II. que les Grecs avoient attaqué. Ils étoient leurs conquêtes si loin, qu'ils sembloient déjà menacer Rome; & le Pape, allarmé de leurs prompt succès, avoit prié l'Empereur de s'unir à lui pour les arrêter. Henri II. saisit cette occasion de signaler son zèle & son courage, de sorte qu'il passa en Italie une seconde fois. Le Duc de Misnie obtint de ce Prince quelques jours pour aller voir la Duchesse sa Mere, & il devoit la rejoindre à Pavie. Il trouva la beauté & l'esprit d'Eléonore beaucoup augmentés, de sorte qu'il craignit que tous ces avantages n'eussent diminué sa tendresse. Il exigea mille assurances de sa constance; & s'il ne pouvoit s'empêcher d'en douter, c'étoit avec un amour qui réparoit l'outrage de ce doute.

Hélas! si j'étois capable de vous aimer moins, & que vos soupçons fussent justes, je ne les excuserois

cuserois pas si facilement, lui disoit-elle ; mais enfin je vous pardonne tout. L'absence a encore ajouté quelque chose à mes sentimens. Quelle autre sûreté voudriez-vous de ma constance ? Je vous assure que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'est qu'être infidèle, je ne le saurai point.

Ils prirent des mesures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'estime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaison d'esprit & de sentiment dont ils goûtoient tout le charme, lorsqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonore.

Le Comte de Retelois qui avoit pris le fils du Marquis d'Yvrée en sa protection, demeura veuf, & sans enfans. L'amitié qu'il avoit toujours eue pour ce Marquis, se répandoit sur sa famille : il avoit donné des biens considérables à son fils, & il lui demanda sa fille en mariage. Quoiqu'il eût vu le portrait d'Eléonore, que la Comtesse de Tuscanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eût été touché, il songeoit particulièrement à épouser en elle la fille d'un ami malheureux ; aussi le Marquis d'Yvrée en reçut-il la proposition comme une grace.

Le mariage fut résolu ; & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il se remit sur le jeune d'Yvrée du soin de faire consentir Eléonore à partager sa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune d'Yvrée partit ; & comme il lui étoit important de ne se pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne se déclara d'abord qu'à la Duchesse. Il lui dit ensuite qu'il venoit la décharger du soin de la fille du Marquis d'Yvrée. C'étoit la délivrer d'un embarras, que de retirer d'entre ses mains une personne qu'il étoit dangereux de protéger : aussi apprit-elle avec joye le dessein qui l'amenoit. Elle fit appeler Eléonore pour lui dire que son frere étoit vivant,

vivant, & pour le lui faire connoître. Cette jeune personne s'abandonna d'abord à la joye de le voir, après avoir cru qu'il étoit mort. Elle l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Mais elle ne fut pas long-temps sans apprendre ce que son voyage lui préparoit. On lui dit que le Marquis d'Yvrée son Pere la destinoit au Comte de Retelois, à qui ils avoient des obligations qui les mettoient dans l'impossibilité de refuser son alliance. Quelle nouvelle pour Eléonore ! Elle ne fut point maîtresse de son premier mouvement. Elle marqua sa surprise & même sa douleur, & elle regarda son frere avec une froideur dont la Duchesse s'aperçut, parce qu'elle en connoissoit la cause.

Lorsqu'Eléonore fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir. Elle n'avoit aucun parti à prendre, qui ne lui parût funeste. Elle voyoit un Pere & un Frere opposés à son inclination ; comment leur desobéir, ou comment leur obéir ? Elle ne put d'abord se déterminer qu'à faire savoir à son Amant l'extrémité où elle se trouvoit réduite, sans savoir précisément quel secours elle vouloit tirer de lui.

Elle fut toute la nuit dans cette résolution, ou plutôt dans cette incertitude ; mais, quand elle en vint à l'exécution, elle ne suivit que ce que la raison lui inspira. Elle ne lui écrivit que pour rompre l'engagement de cœur où ils étoient ensemble, pour renoncer à tous les plaisirs de la vie, enfin pour lui dire le dernier adieu, & le prier de ne lui donner plus de marques de sa tendresse ; mais elle ne put s'empêcher de le conjurer en même temps de ne l'oublier jamais.

Elle écrivit aussi à la Comtesse de Tuscanelle, & particulièrement à Matilde, qu'elle retrouvoit toujours dans son esprit après le Duc de Misnie. Mais la Duchesse qui avoit jugé de ce qu'Eléonore feroit, par le chagrin où elle l'avoit vue, donna ordre qu'on

qu'on l'observât, & que l'on surprit ses lettres. Elle fit même intercepter toutes celles qui alloient à son fils; de peur que s'il apprenoit le départ d'Éléonore, il n'y apportât quelque obstacle. Elle envoya cependant à la Comtesse la Lettre qui lui étoit écrite, & elle lui rendoit compte de ce qui se passoit; mais elle la prioit de ne le point faire savoir à sa fille. Cette Comtesse qui aimoit véritablement Éléonore, reçut avec plaisir la nouvelle de l'établissement qui se présentoit pour elle, & lui en marqua sa joye. La Duchesse dit à cette jeune personne, qu'une légère indisposition avoit empêché Matilde de lui répondre en même temps que la Comtesse de Tuscanelle; de sorte qu'elle ne fut pas surprise de son silence.

Le Baron d'Hilmont demeura quelques jours en Misnie avec sa sœur, qui se contraignoit pour lui marquer de la joye. Elle suivoit son devoir comme si elle n'avoit pas eu de passion; mais elle sentoit malgré elle, que sa passion étoit aussi violente que si elle n'avoit pas été combattue par son devoir. Le projet de son mariage fut tenu secret par plusieurs raisons, dont le voyage de son frere en Allemagne n'étoit pas la moins considérable. Enfin, si l'Empereur avoit su qu'on fût venu prendre chez la Duchesse de Misnie une personne qu'on auroit menée à Retel pour épouser le Comte de Retelois, il n'auroit pas été aisé de lui cacher sa naissance. Ainsi la chose demeura secrète entre la Duchesse de Misnie, le Baron d'Hilmont, & Éléonore.

Elle étoit toujours surprise de ne point recevoir de nouvelles du Duc de Misnie; & quoiqu'elle l'eût prié de ne lui en plus donner, une si exacte obéissance ne le satisfaisoit point. Elle écrivit une seconde lettre à Matilde sur le chagrin qu'elle avoit de son indisposition: elle faisoit aussi quelques plaintes du Duc à cette amie, pour qui elle n'a-

voit

voit rien de caché; mais cette lettre fut encore vue de la Duchesse de Misnie, qui ne l'envoya pas.

Le Baron d'Hilmont & Eléonore partirent. La Duchesse les conduisit jusqu'à l'Abbaye où étoit le Marquis d'Yvrée, & elle lui présenta sa fille. Ce Marquis fit voir à ses enfans plus de fermeté que d'affliction. Il leur demanda néanmoins pardon de les avoir rendus malheureux, & remercia la Duchesse de la protection qu'elle avoit donnée à Eléonore; mais c'étoit d'une manière si noble & si désintéressée, qu'il faisoit bien voir qu'il étoit au-dessus des foiblesses de la Nature, & que la vertu qu'il avoit acquise dans sa retraite, lui donnoit seule les sentimens de Pere qu'il étoit obligé d'avoir.

Le Ciel, dit-il à Eléonore, ne nous a pas entièrement abandonnés, puisqu'il prend soin de votre fortune. Le Comte de Retelois recherche mon alliance: j'espère que la disproportion de votre âge ne vous empêchera point d'être heureuse avec lui. Acquitez-moi, ma fille, des obligations que je lui ai. C'est la première fois que vous entendez parler un Pere. Si ce nom ne vous donne pas encore de tendresse, regardez-moi comme un ami. Epousez le Comte de Retelois, je vous en prie, si ce n'est pas assez de vous l'ordonner.

Eléonore étoit si accablée de sa douleur, qu'elle ne la sentoit plus. Tout ce qui se passoit, lui paroissoit un songe. La Duchesse de Misnie étoit même touchée de l'état où elle la voyoit. Elle l'embrassa avec une tendresse que la compassion excitoit en elle; & après avoir dit adieu aux enfans du Marquis d'Yvrée, elle reprit la route de Misnie.

Son départ réveilla l'esprit d'Eléonore de son assoupissement. Quand elle se vit abandonnée de tout ce qu'elle avoit accoutumé de voir, qu'elle ne trouva plus d'objets qui eussent rapport au Duc de Misnie, & que tout la fit songer qu'elle alloit être à

un autre qu'à lui, elle ne put retenir ses larmes : elle les laissa couler en abondance, & il n'étoit plus possible qu'elle goûtât aucun autre plaisir.

Le Baron d'Himont pensoit que l'amitié qu'elle avoit pour une personne qui depuis assez long-temps lui tenoit lieu de Mère, étoit la cause de sa douleur. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit être propre à la modérer, mais elle le regardant avec une mortelle tristesse : Je ne cherche point à me consoler, lui dit-elle : laissez-moi pleurer ; c'est la seule grace que je vous demande. Ils se mirent en chemin pour aller à Retel. Elle vit qu'il falloit se sacrifier à la nécessité. Le silence de son Amant aida à l'y disposer ; mais c'étoit d'une manière si cruelle, que ne pouvant résister aux agitations de son esprit, elle tomba malade en arrivant à Retel. Son entrée y fut assez secrète ; & on la mena chez une sœur du Comte de Retelois, qui étoit veuve, & assez retirée du monde.

Le Duc de Misnie étoit alarmé de ne point recevoir de nouvelles d'Eléonore. Il avoit craint, par la seule inquiétude que lui donnoit sa passion ; mais, quand il craignit avec sujet, il sentit une sorte de chagrin qui lui étoit nouveau & insupportable. Quinze jours se passèrent dans cette peine. Mais enfin l'Empereur, qui avoit battu les Grecs en plusieurs rencontres & repris des villes sur eux, partit d'Italie, & revint en Allemagne avec tout l'éclat que donnent la valeur & la fortune.

Le Duc de Misnie le devança, & vint en Misnie, où il avoit laissé Eléonore. La Duchesse n'y étoit revenue que du soir précédent, & dans ce moment elle n'étoit pas chez elle. Il courut à l'appartement d'Eléonore, mais il apprit qu'elle étoit partie. Le Duc fut saisi d'un étonnement auquel succéda la rage, quand on l'eut instruit des circonstances de ce départ. Il s'en informa avec tant d'exaétitude, qu'on lui fit, sur des conjectu-

res assez vraisemblables, un récit propre à le desespérer.

On lui dit que le Baron d'Hilmont, qu'on ne connoissoit pas pour le frere d'Eléonore, & qu'on croyoit son Amant, étoit fait d'une maniere à pouvoir mériter une inclination aussi prompte que celle qu'il avoit inspirée à cette belle personne; qu'ils avoient été dans une parfaite intelligence; que la Duchesse les autorisoit; qu'ils étoient apparemment mariés; qu'elle avoit été les conduire jusqu'à Bezançon, d'où ils avoient poursuivi leur voyage. Elle arriva dans ce moment, & à peine fut-il assez maître de lui-même pour recevoir ses caresses, & lui rendre des devoirs. Il lui demanda avec précipitation où étoit Eléonore.

Eléonore, lui dit cette Duchesse, épouse un homme qui l'aime tendrement, & dont la fortune est avantageuse pour elle. Le Duc de Mînie ne put contraindre sa douleur: il conjura sa Mere de lui dire en quel lieu elle étoit, & de lui pardonner la violence de ses transports. La Duchesse feignit de les excuser; mais elle avoit résolu de ne lui apprendre point où étoit Eléonore, tant qu'elle ne seroit point mariée. Elle crut même que l'absence & le dépit seroient pour son fils deux remèdes infailibles, s'ils étoient joints ensemble, & son intérêt lui persuada qu'un manque de sincérité étoit pardonnable dans une occasion où il étoit utile. Elle lui dit qu'Eléonore l'avoit engagée à lui en faire un secret. Quel nouveau coup de foudre pour le Duc! Le silence qu'il pensoit qu'Eléonore avoit gardé, donnoit à cet artifice une grande apparence de vérité. Il redoubla ses prieres; & plus il s'assuroit des infidélités de sa Maîtresse, plus il avoit envie de la voir pour lui en faire des reproches.

La Duchesse lui dit qu'elle s'étoit engagée par des sermens avec Eléonore, & qu'enfin il ne de-

voit point chercher à l'aller troubler dans un mariage qu'une inclination mutuelle rendoit heureux. Rien ne sauroit exprimer le désespoir de ce Duc. Il redemanda à tous les domestiques la route qu'Eléonore avoit tenue, mais ils ne lui dirent que ce qu'ils lui avoient déjà dit.

Il retourna à Bamberg pour voir la Comtesse de Tuscanelle, qui ne pouvoit ignorer la destinée d'une personne dont elle avoit pris soin dès l'enfance. Il lui fit connoître d'abord, comme sans dessein, que sa naissance n'étoit point un mystère pour lui. Il lui demanda ensuite d'une manière indifférente où elle étoit mariée, & il feignit de n'avoir point encore vu sa Mere. Mais cette Duchesse, qui avoit toute la prudence nécessaire pour conduire un artifice, n'avoit pas douté qu'il n'allât trouver la Comtesse de Tuscanelle; desorte qu'elle lui avoit écrit pour la prier de faire le même secret au Duc de Misnie, qu'elle vouloit bien faire à sa fille, du voyage du jeune d'Yvrée en Allemagne, & du mariage d'Eléonore. Elle l'avertissoit que, quoiqu'il eût découvert sa naissance, il n'en savoit pas davantage, & qu'il ne falloit point risquer la vérité avec un jeune-homme qui pouvoit être imprudent.

Le dessein que la Duchesse de Misnie avoit de marier son fils avec Matilde, étoit la véritable cause de toutes ces précautions. Matilde étoit devenue un parti considérable par la mort de deux sœurs qu'elle avoit eues; & la faveur où le Comte de Tuscanelle étoit auprès de l'Empereur, rendoit cette alliance très-avantageuse; desorte que cette Duchesse y trouvoit tout ce qu'elle avoit souhaité pour son fils. La Comtesse de Tuscanelle ne pénétra point au-delà de ce qu'on lui faisoit envisager: elle répondit au Duc de Misnie, qu'il ne lui étoit pas permis de révéler le secret d'Eléonore; mais que sa destinée étoit heureuse.

Quel surcroît de douleur pour le Duc de Misnie,
d'ap-

d'apprendre par-tout que sa Maîtresse étoit contente sans lui, & de ne pouvoir presque plus espérer de découvrir où elle étoit ! Il alla cependant jusqu'à Bezançon, entraîné par son inquiétude, plutôt que par aucune espérance qu'il eût de la trouver. On lui avoit dit que la Duchesse de Mifnie l'avoit quittée en ce lieu, & il ne savoit pas qu'elle y allât chercher le Marquis d'Yvrée, parce qu'on lui avoit persuadé qu'il étoit mort, ainsi qu'on l'avoit fait croire à sa fille, jusqu'au retour du Baron d'Hilmont. Comme Eléonore ne s'étoit arrêtée qu'à l'Abbaye, quelque recherche qu'il fît pour apprendre de ses nouvelles, il ne put rien découvrir de ce qu'il vouloit savoir ; mais il n'étoit point préparé contre ce malheur, quoiqu'il s'y fût attendu. Il partit de Bezançon, & revint auprès de l'Empereur dans un état digne de pitié.

L'impossibilité de se venger augmentoit sa jalousie. Jamais passion n'avoit été accompagnée de circonstances plus cruelles. La rage de cet Amant étoit dans un tel excès, qu'il se plaisoit lui-même à l'entretenir, & fuyoit tous ceux qui pouvoient le distraire de ses funestes réflexions. Lorsque ses premiers transports furent ralentis, il songea à revoir Matilde, & il lui confia son dépit, comme il lui avoit confié son amour. Elle apprit la nouvelle de cette infidélité avec un plaisir qu'elle avoit peine à se pardonner. D'abord elle voulut justifier son amant ; mais elle tiroit toutes ses raisons du mérite de l'Amant, & non de la conduite d'Eléonore. Après tout, il lui auroit été difficile de la défendre : elle n'avoit point reçu de ses lettres, par l'ordre que la Duchesse y avoit mis ; & le procédé qu'Eléonore paroissoit avoir tenu avec tous ceux qui prenoient intérêt à elle, étoit inexcusable.

Matilde avoit des manières tendres & flatteuses. Eléonore & le Duc l'avoient comme associée à leur

passion, & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer. D'abord il la cherchoit pour se plaindre, ensuite il la chercha pour se consoler. Elle avoit beaucoup de complaisance & de douceur : elle prenoit part à ses maux, il en avoit de la reconnoissance : quoi qu'il parlât toujours d'Eléonore, il en parloit avec Matilde; & il se trouva, pour ainsi dire, dans une seconde passion, sans être sorti de la première.

La Duchesse de Misnie revint à Bamberg. Elle marqua à la Comtesse de Tuscanelle l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particulièrement à elle, par le mariage de son fils avec Matilde. Ces deux partis étoient convenables. La Comtesse approuva ce dessein; & elle le communiqua au Comte son mari, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il consentit avec plaisir à ce mariage, desorte qu'il fut bientôt arrêté. Le Duc de Misnie n'y avoit point de répugnance, quoiqu'il n'eût pas autant d'empressement que s'il eût oublié Eléonore. Il fut engagé avec Matilde, & l'on n'attendoit plus que le retour du Comte pour célébrer leurs noces.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon cette fameuse Conférence dont l'Histoire a tant parlé. Ces deux Monarques vouloient traiter de la paix entre la France & l'Empire, & ils se trouverent ensemble avec une Cour composée de la meilleure partie des Princes leurs sujets, & d'un grand nombre de Dames de France & d'Allemagne, qui eurent la curiosité de voir les deux plus grands Princes du Monde dans toute leur magnificence. Le Comte de Tuscanelle y devoit joindre l'Empereur; desorte que la Comtesse sa femme prit l'occasion d'aller au-devant de lui, & de mener sa fille à Mouzon. Matilde fut charmée de faire ce voyage, seulement parce qu'elle le faisoit avec le Duc de Misnie, qui étoit obligé de suivre

suivre l'Empereur ; & elle sentoît si vivement ce plaisir , qu'elle étoit insensible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épousé Eléonore , quoiqu'en la voyant il se fût beaucoup confirmé dans le dessein de l'épouser. Il ne la regardoit plus comme une fille malheureuse dont il pouvoit en partie rétablir la fortune , mais comme une personne adorable qui pouvoit lui faire à lui-même tout son bonheur.

Une langueur fâcheuse avoit succédé à la maladie d'Eléonore. Elle en avoit de la joye , parce que son mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût résolue , c'étoit comme à une chose inévitable qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit possible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empressement de l'épouser , qui lui auroit paru tyrannique plutôt qu'amoureux. Il ne s'appliquoit qu'à lui plaire ; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer , il tâchoit au moins de la mériter par son respect & par ses soins.

Le Roi de France passa par Retel avec la Princesse Adélaïde sa fille , & toute sa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raisons de son mariage avec Eléonore , & dans celles qu'il avoit de ne la pas laisser connoître pour ce qu'elle étoit ; desorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguisement. Il alla lui faire visite , aussi bien qu'à la sœur du Comte. Eléonore fut trouvée très-aimable malgré son abattement & sa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princesse , ne la regarderent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions , la louerent avec excès ; & celles à qui sa beauté donnoit de la jalousie , en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit si peu éloigné , qu'on ne craignoit point de lui proposer d'en faire le voyage , & il ne lui étoit pas aisé de refuser d'y aller. Même le

Comte de Retelois aida à l'y disposer. Les plaisirs devoient achever la guérison de cette belle personne, dont il avoit tant d'intérêt à souhaiter la santé. Elle accepta le parti, non pas comme un divertissement, mais comme une chose indifférente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourroit être avec l'Empereur. Cette pensée lui donna quelque joye ; mais ce n'étoit point une joye pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle pensa que peut-être elle le verroit sans lui parler, & que si elle lui parloit, ce ne seroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle conversation, que même elle prévoyoit qu'elle feroit scrupule de lui accorder !

Elle étoit toujours surprise du silence de ce Duc, & inquiète de celui de Matilde, qu'elle croyoit causé par une indisposition, comme on le lui avoit dit. Elle étoit bien éloignée de la soupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié, & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troisième lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été sans lui parler du Duc de Misnie ; mais cette lettre n'étoit arrivée à Bamberg, que depuis le départ de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été rendue.

La parfaite ressemblance que le Baron d'Hil-mont avoit avec le Marquis d'Yvrée son Pere, lui faisoit appréhender de paroître aux yeux de l'Empereur, desorte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eléonore d'engager sa foi au Comte de Retelois avant que de partir ; & elle obéit sans résistance, quoique ce ne fût pas sans désespoir. Ils furent fiancés, & le mariage se remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la sœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement héroïque. Leurs Ministres vouloient qu'ils s'avançassent également chacun dans sa barque, pour

pour se rencontrer au milieu de la Meuse; mais leur gloire étoit au-dessus de ce foible point-d'honneur. Henri passa sans balancer du côté de Robert, qui, par le noble accueil qu'il lui fit, se montra aussi grand que celui qui venoit vers lui. Le lendemain le Roi passa du côté de Henri, qui fit voir qu'il savoit aussi bien recevoir des honneurs, que les rendre.

Tous les Seigneurs François suivoient le Roi dans des barques azurées & parsemées de fleurs de lys d'or. Celles que remplissoient les Seigneurs Allemands qui accompagnoient l'Empereur, étoient peintes de ses armes. La saison & le jour étoient agréables. La beauté des Dames se trouvoit augmentée par leur parure; & le nombre des gens de livrée qui suivoient, formoit un éclat digne des deux Princes qui honoroient ce lieu de leur présence.

Pendant un moment d'embarras, le bateau où étoit Eléonore, toucha celui où étoit Matilde. Ces deux amies se reconnurent. Leur surprise, leur joye, une crainte qu'elles ne démêloient pas, suspendirent un instant leurs embrassemens; mais enfin elles se donnerent mille marques d'amitié, & elles ne suffisoient pas à tout ce qu'elles avoient à se dire.

La Comtesse de Tuscanelle qui étoit à l'autre bord du bateau, vint embrasser Eléonore; de sorte qu'elle fit cesser leur entretien. Ce qui les empêcha de se dire rien dans ce moment qui pût les instruire de ce qui leur étoit arrivé, mais elles espérèrent de se retrouver bientôt; puisque le Roi & l'Empereur devoient faire quelque séjour à Mouzon, pour ratifier la paix qu'ils avoient faite.

L'Empereur étoit suivi d'un si grand nombre de Courtisans, qu'Eléonore ne put remarquer le Duc de Misnie; mais elle sentoît je ne sais quoi dans son cœur, qui ne la laissoit point douter qu'il ne

fût à Mouzon. Elle se fit par avance un plaisir singulier de parler de cet Amant avec Matilde, quoique ce ne fût que pour se plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, étoient logés dans le même château, de sorte qu'Eléonore alla trouver la Comtesse de Tuscanelle peu de temps après que l'on y fut arrivé; mais cette Comtesse s'étant jettée sur un lit pour se remettre de la fatigue du voyage, s'étoit endormie. Ainsi Eléonore passa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empressement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crût infidèle au Duc de Misnie, la pensée qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina, & elle la reçut avec une espèce de froideur dont Eléonore ne s'aperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de sa tendresse.

Matilde se plaignit de sa fuite & de son oubli. Eléonore croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ses lettres, mais elles s'éclaircirent. Eléonore lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoi! vous n'êtes point mariée? s'écria Matilde avec tant de chagrin qu'Eléonore lui en demanda la cause. Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ai pas la force de vous l'avouer. Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, lui dit Eléonore avec beaucoup d'émotion. Vous me faites envisager mille malheurs: je crains d'avoir perdu votre amitié; je n'ose vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'est point mon amitié que vous avez perdue, reprit Matilde; mais je puis vous avoir causé des maux plus sensibles. Achevez, lui dit Eléonore, quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Misnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquiétude. Matilde ne lui répondit rien, & elles gardèrent lades-
sus un profond silence, qui fut suivi d'un tor-
rent

ent de larmes qu'elles verserent l'une & l'autre.

Il est donc vrai, reprit Eléonore, que le Duc de Misnie m'oublie, & que c'est pour vous? Ne me rapprochez rien, lui dit Matilde, vous m'avez engagée à l'aimer, & je vous ai sacrifié mes sentimens tant que j'ai cru que vous l'aimiez. Je vous y ai engagée? Moi! reprit Eléonore. Oui, continua Matilde, vous me faisiez incessamment remarquer son mérite; & pouvoit-on l'admirer tranquillement? Hé! que ne m'avertissiez-vous de vos sentimens? lui dit Eléonore. Je vous faisois part de tous les miens, & vous gardiez tous les vôtres. Hélas! lui dit Matilde, je ne les connoissois point. J'aimois déjà le Duc de Misnie, & je croyois seulement le trouver aimable. Je m'imaginois que tous les mouvemens de mon cœur n'étoient que de l'estime; & c'est ce qui m'empêchoit le plus de soupçonner que je aimois, c'est que je vous aimois aussi. Je n'avois point pour vous des sentimens de rivale; je vous aimois, vous & votre Amant, ensemble. J'ai eu lieu de penser que vous l'abandonniez pour le baron d'Hilmont; il l'a pensé comme moi. Ainsi, lui dit tristement Eléonore, votre passion est à présent mutuelle? Il croit m'aimer, reprit Matilde, mais il ne le croira pas long-temps. Hélas! ajouta-t-elle en regardant Eléonore, qui avoit le visage couvert de larmes, ce n'est point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidèle, peut-être avoit-il plus de plaisir à vous regretter avec moi qu'avec une autre; mais, s'il vous retrouve, il me souffrira bien moins qu'une personne indifférente. Il connoît ma tendresse, il alloit m'épouser; & s'il se voit dans la nécessité d'être ingrat, à quel point je prévois qu'il le sera! Ne vous attendez point que je lui apprenne votre innocence, je ne saurois le faire. Ayez pitié de moi; du moins la sincérité que je vous fais paroître, vous doit faire excuser ma foiblesse, La plus grande marque d'amitié

ué que je puisse vous donner à présent, c'est de me plaindre avec vous, je ne suis plus en état de vous servir.

On vint avertir que le Duc de Misnie entroit. Ah! je suis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléonore. Ne demeurez point ici, je vous en conjure; donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne fais ce que je vous demande, mais faites-le pour l'amour de moi: je ne puis être témoin d'un éclaircissement que vous ne différerez pas long-temps.

Eléonore étoit dans le premier mouvement de son dépit, qui l'auroit obligée à fuir le Duc de Misnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle sortit, mais elle le rencontra. Ce Duc fut surpris de la voir. Il avoit perdu l'espérance de la trouver jamais, & il se porta naturellement à la regarder avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle. Mais il se reprocha cette foiblesse: le chagrin qu'il conservoit contre Eléonore, en augmenta, & il passa comme s'il eût craint de se trop arrêter.

Eléonore fut frappée d'une surprise qui suspendit tous ses mouvemens. D'abord elle ne conçut pas ses maux dans toute leur étendue, mais enfin elle les envisagea distinctement. Elle passa aux réflexions, elle sentit sa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore sentie. Elle ne retrouvoit son amie & son amant que pour les haïr, & que pour apprendre qu'ils s'aimoient. Sa constance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défendue contre la tendresse du Duc, mais il ne pouvoit lui faire supporter ses mépris. Il est vrai qu'il la croyoit infidèle, mais elle ne l'étoit pas. Elle n'envisageoit point les raisons qu'il pensoit avoir de se plaindre d'elle, & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de se plaindre de lui.

Le Duc de Misnie étoit entré chez Matilde dans un désordre extraordinaire. Il lui demanda avec pré-

précipitation par quelle rencontre Eléonore étoit chez elle. Voilà un grand empressement, lui dit-elle; je croyois que vous l'aviez oubliée. Elle m'est si indifférente, repliqua-t-il, que je puis vous en parler naturellement. Qui est-ce qui l'amène ici? C'est la seule curiosité, reprit froidement Matilde. Mais qui a-t-elle épousé? lui dit-il. Est-elle seule à Mouzon? Si j'avois cru, repliqua Matilde, que vous m'eussiez tant demandé de ses nouvelles, je m'en serois plus exactement informée. N'a-t-elle point marqué quelque honte de son procédé avec moi? continua-t-il. Ne lui en avez-vous point parlé? Vous ferez bien d'aller vous-même lui reprocher son infidélité, lui répondit-elle brusquement: je ne vous servirois jamais à votre gré. Je ne vois point que vous ayez sujet de vous chagriner contre moi, lui dit le Duc de Misnie; mais je vous respecte trop pour vous aigrir davantage. Il se retira en achevant ces paroles, & il ne songea qu'à apprendre des nouvelles d'Eléonore.

Quand Matilde ne le vit plus, elle se jeta sur son lit avec tout le transport d'une personne qui n'a plus de ressource. Je l'ai vu pour la dernière fois, s'écria-t-elle; il verra Eléonore. Là-dessus elle pleuroit avec violence, & pour ainsi dire avec fureur.

Le Duc de Misnie n'ignora pas long-temps la destinée d'Eléonore. Le bruit de son mariage se répandit, & encore plus le bruit de sa beauté. Quoiqu'on lui donnât un autre nom que celui d'Yvrée, il concevoit les raisons de ce déguisement, & il ne pouvoit la méconnoître au portrait qu'on faisoit d'elle. Ce qui l'embarassoit le plus, c'étoit l'opinion que le Baron d'Hilmont l'eût épousée. Il étoit bien éloigné de s'imaginer que ce Baron fût le frère d'Eléonore. Il avoit toujours cru qu'elle étoit demeurée seule de sa famille, & la Duchesse de Misnie l'en avoit aussi persuadé; desorte qu'il

cherchoit en vain à démêler le secret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois justifioit cependant Eléonore auprès de lui. Il regrettoit déjà d'avoir perdu une occasion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuser de le voir; mais il sentoît qu'il auroit voulu l'avoir offensée dans cette occasion, & n'en avoir point été offensé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente. Il rentroit dans ses premiers transports. Mais il oubloit Matilde; & il avoit une curiosité si violente pour ce qui regardoit Eléonore, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle pensoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle se renferma dans son appartement, sur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit soufferte durant la journée. On fut la voir le lendemain. La réputation de sa beauté, & la considération où étoit le Comte de Retelois, attirerent chez elle, non seulement toute la Cour de France, mais aussi une partie de celle de l'Empereur. La Comtesse de Tuscanelle, qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit vue en Allemagne, s'y rendit des premières pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la fièvre toute la nuit; mais elle ne laissa pas soupçonner à sa Mere, qu'Eléonore eût part à ce qui avoit pu en être la cause.

Le Duc de Misnie voulut lui rendre visite le dernier, afin d'être seul, s'il se pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entièrement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lorsque tout le monde fut sorti, & que même la sœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adélaïde. D'abord Eléonore crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevue; mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle pen-
sa

à qu'il ne falloit point porter au Comte de Rete-
lois un cœur irrité contre un Amant, & qu'elle se-
roit plus tranquille quand elle auroit reproché au
Duc de Misnie sa légèreté.

Ce Duc entra dans sa chambre d'un air si timide,
qu'il sembloit faire réparation de sa faute. Eléonore
voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en a-
voit en ce moment; mais il retrouvoit malgré elle
dans ses yeux une langueur toute passionnée, & cet-
te langueur suffisoit presque seule pour le convain-
vre qu'elle étoit innocente. Il se jetta à ses pieds
sans pouvoir prononcer une seule parole. Il n'en
falloit pas tant pour obliger Eléonore à lui parler
avec quelque douceur.

Elle le fit lever, de peur qu'il ne fût surpris par
ses femmes, qui n'étoient pas loin: L'état où vous
êtes, lui dit-elle, me paroît assez différent de celui
où vous étiez hier chez Matilde. J'aurois dû refuser
de vous voir; mais j'ai mieux aimé vous faire con-
noître votre injustice, que de vous en punir. Hélas!
lui dit le Duc de Misnie, faites-la moi bien connoî-
tre, mais je n'en suis déjà que trop puni; & plutôt au
Ciel que vous fussiez innocente, je ne vous paroi-
trois pas long-temps coupable.

Eléonore lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit
son frere, & elle lui conta tout ce qui lui étoit
arrivé. Il vit que la Duchesse sa Mere s'étoit ser-
vie d'artifices auprès de lui, & il songea avec dou-
leur aux promesses qu'il avoit faites à Matilde. Pou-
viez-vous penser que j'eusse changé, lui dit Eléo-
nore, & deviez-vous prendre si-tôt un nouvel en-
gagement? Ah! vous ne sauriez croire que j'aye
aimé une autre que vous, reprit le Duc de Mis-
nie d'un air qui ne pouvoit laisser aucun doute.
Hélas! je n'ai que trop de penchant à croire tout
ce que vous voulez, lui répondit Eléonore. Qu'il
vous est aisé de vous justifier! Ils s'éclaircirent sur
toutes les choses qui leur avoient fait de la peine.
Eléo.

Eléonore fut peu réservée à le satisfaire sur le passé, parce qu'elle avoit à le désespérer pour l'avenir.

Vous connoissez ma fidélité, lui dit-elle. Votre douleur & vos larmes m'assurent que vous m'aimez, & me voilà dans quelque sorte de repos. C'est le temps que je prens pour vous dire le dernier adieu. J'avois besoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu! s'écria le Duc de Misnie. Oui, lui dit Eléonore. Que prétendriez-vous? Je suis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah! interrompit le Duc de Misnie d'un ton plein de véhémence, je ne dois rien à Matilde. On m'a surpris; j'étois dans un état à ne pas sentir qu'on m'engageoit; & je vous dois un sacrifice éclatant, pour réparer toutes les injustices que je vous ai faites. Ces sentimens me font plaisir, lui dit-elle, je ne saurois le nier; mais à quoi serviront-ils? Suivez votre destinée, puisqu'il faut que je suive la mienne. Aht lui répondit le Duc, je ne saurois consentir à vous perdre une seconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais; mon repentir augmente encore ma tendresse. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle; mais je dois me vaincre: j'en ai plus à souffrir, & vous n'en avez pas plus à espérer. Desobéirois-je à mon Pere? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de si grandes obligations? Et donneroîs-je des chagrins à la Duchesse de Misnie & à la Comtesse de Tuscanelle, pour les payer de ce que je leur dois.

Hé! ne fait-on rien pour un Amant? lui dit-il. Que vous vous résolvez aisément à vous séparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous! Suis-je à moi-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination? Puisqu'il n'est pas possible que nous soyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir; il réglera

lera ma conduite; & c'est déjà trop que j'aye louté un moment si j'aurois la force de la suivre.

Quoique le Duc de Misnie n'en dût pas attendre davantage, il se trouvoit très-malheureux, parce qu'il en souhaitoit plus. Eléonore le retrouvoit si tendre pour elle, que n'appréhendant rien de la part de Matilde, elle craignit seulement qu'il ne la ménageât pas assez. Elle lui apprit sa maladie, & elle le pria avec instance de retourner chez la Comtesse de Tuscanelle, de peur qu'un changement de procédé dans cette occasion, ne découvrit ce qu'elle vouloit cacher. Il lui en donna parole, en lui faisant connoître la violence qu'il se faisoit pour lui obéir.

Quand il fut parti, elle entra dans une profonde rêverie: elle s'abandonna à des réflexions qui lui furent agréables, mais qui ne laisserent pas de lui être cruelles. Elle venoit d'éprouver le plaisir de retrouver un Amant fidele, après l'avoir cru inconstant; & son cœur qui s'étoit accoutumé aux chagrins de l'amour, en ressentoit plus vivement les douceurs. Sa joye lui donna du scrupule; & les chagrins où la légéreté du Duc de Misnie l'avoient plongée, ne lui en avoient point causé. Elle envisagea de nouveau les obligations qu'elle avoit à la Duchesse de Misnie & à la Comtesse de Tuscanelle, les engagemens qu'elle avoit pris avec le Comte de Retelois, & la nécessité de les suivre. Enfin, elle conclut qu'il falloit presser le Duc d'épouser Matilde, & par ce coup de désespoir se procurer, s'il se pouvoit, quelque sorte de repos dans sa malheureuse destinée; & quand elle en eut pris la résolution, elle s'abandonna à une mélancolie encore plus grande que celle où elle avoit été.

Le lendemain elle alla voir Matilde, & elle la trouva si accablée de tristesse, qu'elle n'osa d'abord lui parler du Duc de Misnie; mais une Ri-
vale

vale qu'on abandonne, est infailible dans ses conjectures. Eh bien, lui dit Matilde, vous avez vu le Duc de Misnie, & vous vous êtes justifiée auprès de lui ? Ne me ménagez point, ajouta-t-elle voyant qu'Eléonore balançoit à le lui avouer ; vous feriez plus pour moi de me désespérer & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foibles égards. La pitié étoit à ne me point causer ces maux ; elle n'est point à me les cacher. Je vous demande pardon, vous voyez mes égaremens ; mais vous avez plus de sujet de vous en applaudir, que de vous en plaindre.

Eléonore fut si vivement touchée de compassion, que l'amitié qu'elle avoit pour Matilde, lui aida encore à soutenir un projet pour lequel elle avoit besoin de plus d'un secours. Modérez vos douleurs, lui dit-elle, je ne vous ôte point le Duc de Misnie ; & si j'ai encore quelque pouvoir sur lui, je ne l'employerai que pour le presser de se donner à vous.

Le Duc de Misnie, qui avoit promis à Eléonore de retourner chez Matilde, évitoit néanmoins de la rencontrer seule, & il faisoit épier le tems que quelqu'un seroit avec elle. Il fut qu'Eléonore y étoit ; & sans faire réflexion sur l'embarras où cette conjoncture le devoit mettre, il y courut, & il entra comme Eléonore parloit de lui.

La présence de son Amant ébranla d'abord sa résolution, & elle ne put cacher son trouble ; mais elle fit un nouvel effort pour se vaincre, & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé, Vous allez épouser mon amie, dit-elle au Duc : il n'y manquoit que mon consentement, la raison veut que je le donne. Je ne desavoue point que je n'aye eu du chagrin de ce que vous avez pu changer ; mais je dois tant à Matilde, que je ne saurois me plaindre que vous ayez changé pour elle.

Le Duc étoit si interdit, qu'il demeura comme immo-

immobile. Vous savez bien que ce n'est rien faire que de céder un Amant dont on est aimée, dit Matilde à Eléonore ; mais que pourriez-vous faire aussi ? On ne m'aime pas. Ils gardèrent là-dessus tous trois un profond silence ; puis enfin Eléonore reprit la parole, comme étant en quelque façon maîtresse de la destinée de ces deux personnes, malgré l'engagement où elles étoient ensemble.

Elle regarda son Amant d'un air qui sembloit le remercier de l'attachement qu'il avoit pour elle, & en même temps l'en plaindre. Ses yeux se grossirent de larmes, & elle faisoit assez juger que sa tendresse n'étoit pas moins forte que sa vertu. Vous n'ignorez pas mes sentimens pour le Duc de Misnie, dit-elle à Matilde, & vous pouvez croire qu'il m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoiqu'il semble que je ne puisse plus être à lui ; mais enfin je vous dois cet effort. J'épouserai le Comte de Retelois, & c'est tout ce que je puis faire en votre faveur.

Vous faites une action héroïque, lui dit Matilde en lui prenant la main ; je vous en ai une obligation d'autant plus grande, que je ne saurois m'en acquiter. Je devrois m'opposer aux maux que vous allez vous faire, mais j'ai sujet de haïr le Duc de Misnie : vous le désespérez, & j'en reçois malgré moi quelque satisfaction. Vous êtes plus généreuse que moi, je l'avoue ; mais vous êtes plus heureuse aussi. Vous perdez un homme qui vous aime : je le perds, parce qu'il ne m'aime pas.

Le Duc de Misnie sortit dans un très-grand chagrin contre Matilde : néanmoins l'engagement où elle étoit avec lui, autorisoit sa faiblesse, qui même avoit tant de droiture & tant de franchise, qu'elle lui donnoit de la pitié malgré sa colere.

Elle ne put soutenir toutes les agitations de cette journée, sans quelque augmentation à sa

sa fièvre; desorte qu'Eléonore s'en alla peu de temps après que le Duc de Misnie fut parti. Ces deux amies sentirent que leur confiance se rallentissoit : elles avoient chacune leurs maux à pleurer, & ils n'étoient point de nature à être pleurés ensemble.

Le Duc de Misnie attendoit Eléonore sur son passage, & il lui donna la main pour la remettre à son appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire? Réservez-vous toute votre pitié pour Matilde, & la méritai-je moins qu'elle? Hélas! lui dit Eléonore, je suis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en est trop en un jour, je sens que mes résolutions s'affoiblissent; & je vais épouser le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les soutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouserez donc, & je me suis en vain flatté d'être aimé? Vous pouvez vous en flatter encore, lui répondit Eléonore, mes combats & mes chagrins en sont d'assez bonnes marques. Hé! si vous m'aimiez davantage, interrompit le Duc, vous ne combattriez point; vous rompriez les engagemens que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne suis plus maître de moi, si vous me donnez la douleur de l'épouser à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impossibilité?

J'apprehende, lui dit Eléonore, d'y en trouver à la fin. Tout ce que j'ai déjà fait, m'éloigne de mon dessein. Je répondois tantôt de l'événement, à présent je n'en répons pas. Cependant ne vous en réjouissez point, peut-être n'en est-il que plus près. Quittez-moi, je vous en conjure; votre présence hâteroit mes résolutions. Faites-moi voir votre respect, & ne m'exposez point davantage à des combats dont l'issue ne peut être que funeste pour vous & pour moi.

Le Duc de Misnie la quitta avec un violent dépit,

it, qu'elle étoit néanmoins bien éloignée de mériter. Elle ne put supporter la rigueur qu'elle avoit pour lui. Quand elle fut reptrée, elle s'abandonna au désespoir. Elle envisagea l'horreur d'être toute sa vie à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, & de se priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Son devoir lui parut trop foible pour un si grand effort. Sa vertu chancela : elle se dit qu'elle n'étoit point obligée d'entreprendre une chose au-delà de ses forces ; & cette pensée la flatta pour quelques momens, mais elle sentit bientôt qu'elle se flattoit. Elle conçut qu'elle étoit maîtresse de ses actions, si elle ne l'étoit pas de ses sentimens ; & qu'enfin elle pouvoit mourir, si elle ne pouvoit se consoler.

Cette espérance la soulagea en quelque sorte. Il lui sembla qu'elle ne supporteroit pas long-temps une si vive douleur, & qu'elle auroit la satisfaction de mourir pour son Amant. Elle demeura néanmoins fortement persuadée, que pour soutenir la résolution d'épouser le Comte de Retelois, il falloit fuir le Duc de Misnie. Sa dernière rencontre avoit excité trop de révoltes dans son ame pour s'y exposer encore, mais il étoit difficile qu'elle évitât tous les jours de le voir.

Le Roi & l'Empereur se signaloient à l'envi par des fêtes magnifiques, & vouloient marquer leur grandeur, même par leurs plaisirs. Les Dames faisoient tout l'agrément de ces fêtes ; & Eléonore en auroit été le plus bel ornement, mais elle se dis, pensa d'y paroître sur le prétexte de sa mauvaise santé. Le Duc de Misnie comprit la part qu'il avoit à cette absence, & le désespoir s'empara de son cœur. Eléonore lui avoit défendu de la chercher. Cependant, puisqu'elle lui ôtoit les moyens de la voir que le hazard lui fournissoit, il ne pouvoit plus lui obéir. Il la demanda à son appartement ; mais elle
avoit

plongée ! Son Amant étoit au désespoir, son Amie étoit mourante, & le Comte de Retelois n'attendoit plus que le moment d'être heureux. Elle croyoit voir le Marquis d'Yvrée & le Baron d'Hilmont qui lui reprochoient qu'elle entroit peu dans les obligations qu'ils lui avoient ; mais il n'étoit plus en son pouvoir de se déterminer à rien, & elle ne savoit faire autre chose que pleurer.

Le Roi & l'Empereur partirent de Mouzon, avec toute l'estime mutuelle que se devoient les deux plus grands Princes du Monde, & avec autant d'amitié que des particuliers en auroient pu prendre l'un pour l'autre. Le Comte & la Comtesse de Tuscanelle y demeurèrent pour la maladie de leur fille. Ils résolurent de se venger du Duc de Misnie, & d'en venir aux dernières extrémités contre lui, s'il refusoit de suivre les engagements qu'il avoit pris avec elle, ou si elle venoit à mourir dans cette conjoncture.

Eléonore fit connoître au Comte de Retelois qu'elle ne pouvoit se résoudre, à abandonner son Amie dans cet état ; & malgré l'impatience où il étoit d'achever son mariage, il lui laissa la liberté de demeurer à Mouzon aussi long-tems qu'elle le voudroit. Les moindres desirs de cette belle personne étoient des ordres absolus pour lui : il étoit bien-aise qu'elle connût le pouvoir qu'il lui donnoit, & qu'elle voulût s'en servir.

Quoique le Duc de Misnie comprît qu'Eléonore étoit demeurée à Mouzon pour Matilde, il reçut quelque soulagement de ce que les noces du Comte de Retelois se retardoient par-là. Il se fisoit même qu'Eléonore avoit eu, peut-être quelques égards pour lui, de les avoir différées sur ce prétexte. Cette pensée lui faisoit souhaiter avec ardeur de lui parler encore ; & il songeoit que, si une fois elle franchissoit de petits obstacles pour le voir, elle pourroit peu à peu surmonter les grands, pour
rompre

ompre avec le Comte de Retelois ; mais cette pensée lui paroïssoit extravagante un moment après avoir conçue. Eléonore avoit toujours été trop loignée de tenir cette conduite : il rentroit dans ses chagrins. Cependant il lui écrivit une seconde lettre, & elle étoit si pressante qu'Eléonore y répondit ; mais ce fut pour le prier de ne lui écrire plus, & pour lui dire qu'elle ne pouvoit le voir.

Elle sentit de quelle importance il lui étoit de retourner promptement à Retel. Son amie avoit au moins de fièvre cette nuit-là ; desorte qu'elle voulut dire dès ce même jour au Comte de Retelois, qu'elle étoit prête à partir ; mais elle remit à lendemain à le lui dire, & elle prévoyoit qu'elle trouveroit après des raisons pour ne le dire pas. La certitude où elle étoit de la complaisance de ce Comte pour ses volontés, la flattoit : elle se reprochoit néanmoins qu'elle abusoit de ce respect de cette honnêteté : elle voyoit sa propre foiblesse dans toute son étendue, mais elle ne pouvoit réparer ; & quoiqu'elle fût plus d'une fois prête à parler, elle ne parloit cependant jamais ; ce qui lui en faisoit prendre le dessein, en empêchoit l'exécution.

La Comtesse de Tuscanelle avoit pour Eléonore la même tendresse qu'elle lui avoit toujours témoignée, & elle ignoroit encore que le Duc de Mifse l'aimât. Matilde avoit été assez maîtresse d'elle-même, pour ne point intéresser dans son aventure son amie qui en avoit usé si généreusement. Cependant le retardement des noces du Comte de Retelois le tourmentoît malgré elle ; & si les soins & l'activité d'Eléonore l'avoient rassurée le jour précédent, elle rentra bientôt dans de plus violentes inquiétudes. Ce peu de relâche lui donnoit de nouvelles forces pour les sentir, & sa fièvre redoubla au point de ne laisser presque plus espérer pour sa vie.

Eléonore vint passer la nuit auprès d'elle. Ce temps étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ses sentimens. Eléonore l'assuroit qu'elle retourneroit à Retel, si-tôt qu'elle la sauroit hors de péril ; mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Mîsnie ne vous épouserait-il pas, puisque je vais mourir ? Qu'il se réjouira de ma mort ! Elle m'afflige, toute malheureuse que je suis ; aussi sera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puisqu'elle servira à la seule chose que j'aye appréhendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajouta-t-elle : j'avois résolu de ne vous faire plus de confidences ; les miennes vous ont toujours été fâcheuses. Consolerez-vous-en, je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être délivrée d'une amie importune ; vous allez être vengée d'une rivale ; vous allez avoir votre Amant ; & quand je serai morte, vous ne songerez pas que j'aye été au monde.

Ces paroles pénétrèrent vivement Eléonore. Il se fit une révolution subite dans son esprit : elle se sentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projeté. Enfin l'amitié & la reconnoissance acheverent dans ce moment de la déterminer sur une chose à quoi elle étoit dès long-temps résolue, mais qu'elle le auroit peut-être toujours différée.

Elle embrassoit Matilde sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame l'occupoit. Enfin elle rompit le silence. Ne vous inquiétez plus, lui dit-elle ; c'en est fait : je pars de Mouzon, & je vais épouser le Comte de Retelois, vous en saurez bientôt les nouvelles. Je suis au désespoir de vous quitter en l'état où vous êtes ; mais ma présence aigrit vos douleurs. Adieu pour jamais, je me prive de vous ; ce n'est pas le plus petit sacrifice que je vous fasse.

Ma-

Matilde n'avoit, ni la force de la retenir, ni celle de lui dire adieu. Je rougis, lui dit-elle, de la foiblesse que je vous fais paroître; & j'ai honte qu'une maladie qui me met près de la mort, ne m'ait point guérie d'une passion que je déteste. Mais enfin, je l'avoue, votre mariage avec le Comte de Retelois est peut-être la seule chose qui peut me sauver la vie. Cependant je ne vous presse point de l'achever; il ne seroit pas juste que vous me la conservassiez aux dépens de votre bonheur: c'est à moi de mourir, puisque je ne suis point aimée.

Eléonore ne lui répondit qu'en l'embrassant encore une fois, & elle alla prendre congé du Comte & de la Comtesse de Tuscanelle, toute en larmes. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus soutenir la douleur de voir souffrir Matilde. Elle revint chez le Comte de Retelois lui dire la même chose, & elle le pria de l'emmener hors de Mouzon. Il y consentit avec une joye extraordinaire, & lui dit qu'ils se mettroient en chemin dès l'après-dînée. Jusques-là elle étoit occupée de Matilde, ou plutôt l'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, avoit suspendu tous ses mouvemens. Mais, quand elle se vit prête à partir, qu'il fallut même se priver de la triste satisfaction de lui dire le dernier adieu, de peur qu'il ne la vînt troubler dans des résolutions qui la désespéroient, sa douleur ne se contint plus.

Injuste Amie! s'écria-t-elle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais souffrir? Es-tu contente? Nous perdons toutes deux le Duc de Misnie; & quand je lui donne peut-être le coup de la mort, je n'ai sur toi que le cruel avantage d'en être aimée, & de l'aimer mille fois plus que tu ne l'aimes.

Matil' se trouva dans quelque sorte de repos, quand Eléonore fut partie; mais ce repos qu'elle avoit si peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'é-

toit proprement qu'une inquiétude moins vive, qui faisoit aussi que son mal n'étoit gueres moins pressant. Eléonore retourna à Retel. Le Comte la conjura de le rendre enfin heureux. Elle y consentit ; & il fut conclu qu'il l'épouserait à deux jours de-là.

Le Duc de Misnie fut bientôt ce départ. Il ne tarda gueres à les suivre ; & il apprit peu de temps après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit. Il jugea qu'Eléonore refuseroit de le voir, s'il le lui faisoit redemander, & que même cette entrevue étoit difficile ; qu'enfin il ne la feroit pas changer de résolution, quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par son désespoir, plutôt que par aucune espérance. Ce Duc ayant fait épier le temps qu'Eléonore seroit seule, le trouva plus aisément qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer à une de ses maisons de campagne qui n'étoit qu'à une lieue de la ville, & Eléonore y alla le jour précédent, pour jouir de sa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les soins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la vue du bonheur qu'il étoit sur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine insupportable, & lui faisoient sentir par avance celle où elle alloit entrer pour toujours. Il lui sembloit qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Misnie ne la quittoit point ; elle se le représentoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoiqu'elle ne l'eût pas fait avertir de son départ, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle. Il lui marquoit la violence de son amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raisons qu'il avoit de s'attacher à sa fortune ; & dans le temps qu'il n'avoit presque plus rien à espérer de son côté, elle alloit lui donner une douleur mortelle. Comment suffire

à toutes ces réflexions ? Elle en étoit accablée, & elle ne les démêloit qu'à peine.

Le Duc de Misnie s'étant déguisé pour être moins remarqué, marchoit sur ses pas. Elle se fit descendre dans une grande allée qui aboutissoit au château, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans lesquelles elle s'enfonça. Ses femmes demeurèrent dans la grande allée, & le Duc de Misnie se glissa par un autre côté jusqu'à l'endroit où étoit Eléonore.

Elle révoit profondément. Ses larmes couloient sans qu'elle le sentît. Son Amant la regardoit, & goûtoit une douceur propre à le désespérer. Enfin il se jeta à ses pieds. Sa vue la surprit, quoiqu'elle eût presque espéré de le revoir encore. Que faites-vous ? lui dit-elle d'une voix foible. Je viens mourir à vos pieds, lui dit ce Duc, puisque vous voulez ma mort. Ne me reprochez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a contrainte de faire ce que je lui promettois trop long-temps. Mon devoir avoit besoin de ce secours, que je n'aurai plus, reprit-elle en la regardant, & ma foiblesse m'accompagnera toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me permets encore aujourd'hui le plaisir de vous avouer tout le pouvoir que vous avez sur moi ; mais je vais épouser le Comte de Retelois pour me justifier, & pour me punir. Si Matilde est vivante, allez l'épouser, en lui portant la nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force de vous en prier plus long-temps, ni de vous voir, sans m'exposer à rompre encore mon projet. En disant cela, elle le quitta brusquement. Et vous avez bien la force de me fuir & de me désespérer ? lui dit-il en se levant avec transport pour la suivre, & en l'obligeant à s'arrêter. Mais, continua-t-il, je ne suis plus en état de ménager rien : je vais me jeter aux pieds du Comte de Retelois : je vais lui apprendre tous mes malheurs ; peut-

être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel ! que voulez-vous faire ? reprit-elle. Ne suis-je point assez malheureuse par l'attachement que j'ai pour vous, sans avoir encore votre emportement à craindre ? Hé, s'il m'étoit possible de n'être point à un autre, ne savez-vous pas que je n'y aurois point été ? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité, m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement ; mais ils ne m'en consoleront pas, & vous m'occuperez sans cesse. Après cette assurance vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime : je serai contrainte de vous desavouer, & je ne l'en épouserai pas moins ; mais vous aurez le plaisir de lui ôter peut-être l'estime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eue d'être contente de ce que j'aimois, en le regrettant toute ma vie. Là-dessus elle se retira, & le laissa appuyé contre un arbre, où il demeura long-temps. Il ne voyoit aucun remède à ses maux ; se croire aimé d'Eléonore, & avoir de la considération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonore ; mais ces projets ne pouvoient s'exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance aussitôt qu'il les envisageoit. Les noces se firent le lendemain ; & cet Amant voulant s'assurer de tout son malheur, & voir encore Eléonore, alla se montrer à ses yeux pendant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jeta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse : elle tourna les yeux sur lui d'une manière languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager par ses regards de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle le vit pâlir. En effet il s'évanouit ; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit pris

pris pour se déguiser , empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable, & on se contenta de le secourir.

Eléonore, de son côté, sentit défaillir ses forces, & elle fut contrainte de s'appuyer sur ceux qui étoient auprès d'elle; mais la cérémonie étoit achevée, & on crut que c'étoit une suite de son indisposition.

Le Duc de Misnie retourna à Mouzon, & étoit dans un transport si violent qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde. La Comtesse de Tuscanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva, & Matilde donna ordre qu'on le laissât entrer. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous contente? Eléonore a épousé le Comte de Retelois, vous voilà vengée. Vous m'avez causé la fureur où je suis, jouissez-en si vous pouvez: haïssez-moi pour me délivrer de votre tendresse, qui m'a été si fatale que je ne saurois plus vous en savoir gré. Je ne perdrois point la considération qu'on vous doit, si je n'avois tout perdu, jusqu'à ma raison. Adieu pour jamais, ajouta-t-il, nous nous sommes fait de trop grandes injures l'un à l'autre pour nous pouvoir souffrir.

Le Duc de Misnie se retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond silence, & jettoit des regards funestes qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa Mère la trouva dans le mortel accablement où la fuite du Duc de Misnie l'avoit mise. Elle n'avoit, ni la force de pleurer, ni celle de se plaindre; mais elle en avoit assez pour sentir tous ses malheurs.

Matilde passa le jour sans donner presque aucune marque de vie; & sur le soir sa fièvre, qui étoit un peu diminuée par la treve que le départ d'Eléonore avoit donnée à ses inquiétudes, augmenta si considérablement, qu'on jugea qu'il étoit impossible

qu'elle y résistât. Son imagination lui représentoit sans cesse le Duc de Misnie présent & irrité : elle l'accabloit d'injures ; elle lui demandoit pardon. Son Pere & sa Mere étoient à ses côtés fondant en larmes , elle ne connoissoit ni l'un ni l'autre , & tout lui paroissoit le Duc de Misnie.

Après quatre jours la fièvre la quitta , parce que son corps étoit entièrement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comtesse de Tuscanelle de ne point pleurer une mort qui étoit le seul remède d'une passion malheureuse , & de la pardonner au Duc de Misnie en sa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui s'il se pouvoit , & de lui dire qu'avant que de mourir elle avoit cessé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & des cris. Enfin elle les obligea de la laisser seule , & elle mourut dès la nuit avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Misnie étoit parti précipitamment de Mouzon pour fuir Matilde , & il retournoit en Allemagne pour s'éloigner des lieux où étoit la Comtesse de Retelois. Il y apprit cette mort sans y être sensible. Il portoit dans le cœur une douleur dont rien ne pouvoit le distraire , & qui l'empêcha même de sentir la ruine entière de sa fortune , que la Comtesse de Tuscanelle causa.

La Comtesse de Retelois pleura autant son amie que si elle n'avoit pas été sa rivale , & vécut avec le Comte comme une personne dont la vertu étoit parfaite , quoiqu'elle fût toujours malheureuse par la passion qu'elle avoit dans le cœur.

F I N.

A V A N.

A V A N T U R E

EXTRAORDINAIRE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

J'E m'en allois à Milan dans le dessein de passer ensuite à Venise. Pour adoucir la fatigue du voyage, en changeant de voiture, je m'étois mis sur l'eau, en convenant avec mon Muletier, d'un village où il devoit me rejoindre; mais le coquin me trompa vilainement, & je ne trouvai, ni lui, ni cheval, ni mulet; de sorte qu'il me fallut continuer ma route à beau pied sans lance. Je marchois donc assez tristement; & après avoir arpenté tout le jour les plaines de la *Lombardie*, je ne savois où donner de la tête, lorsque j'aperçus de loin un Cavalier qui traversoit le chemin, ayant un Faucon sur le poing. Ce Cavalier m'ayant aperçu de son côté, s'arrêta pour me donner le temps de le joindre; ce qui ne fut pas si-tôt fait, parce que dans l'abattement où j'étois, je ne marchois pas d'un air fort délibéré. Dès qu'il me vit à portée de l'entendre, il me demanda si je n'étois pas Soldat Espagnol. A quoi ayant répondu qu'il ne se trompoit pas, il me prévint de lui-même, comme s'il eût deviné l'embarras où j'étois, & me dit que j'avois encore bien du chemin à faire avant que de pouvoir trouver gîte; que si je voulois le suivre dans une Maison de campagne qu'il avoit dans le voisinage, il me donneroit le couvert jusqu'au lendemain. Quoique la profonde mélancolie où je le voyois plongé, ne me parût pas de bon

augure, la nécessité me fit cependant accepter la proposition. Je me déterminai même d'autant plus aisément, que je fis réflexion qu'il n'y a gueres de risque à courir avec des gens de condition, tel que me paroissoit & qu'étoit effectivement ce Gentilhomme.

Nous entrâmes chez lui par un jardin assez grand, mais fort mal en ordre. L'herbe y croissoit de toutes parts comme dans une campagne en friche, & rien ne ressembloit mieux à une Terre en Décret. Quand nous fûmes à deux pas de la maison, il en sortit quelques valets qui vinrent au-devant de nous, mais tous d'un air abattu, la tristesse peinte sur le visage, & sans dire un seul mot. La maison étoit assez belle; mais on n'y trouvoit rien qui ne quadrât parfaitement avec le sombre chagrin & le morne silence qui se remarquoit, & dans le Maître, & dans le domestique. Un spectacle si extraordinaire ne laissoit pas de me donner quelque sorte d'inquiétude, & je ne savois que penser de tout ce que je voyois. Le Gentilhomme paroissoit porter dans son cœur un fonds de mélancolie la plus noire. Il ne parloit que rarement à ses gens, & il le faisoit ordinairement par gestes, & d'un air brusque & chagrin. Enfin l'heure du souper vint, de quoi j'avois grand besoin, n'ayant pas mangé depuis le matin; desorte que, malgré les inquiétudes du Maître & celles de toute sa maison, je ne laissai pas de manger de grand appétit, mais cependant dans un silence profond, autant de ma part que de celle du Gentilhomme; & je peux dire que la règle, à cet égard, n'est pas mieux observée dans un Réfectoire de Chartreux. Je n'avois garde de m'ingérer d'ouvrir la conversation; c'étoit à lui à le faire, s'il le jugeoit à propos. Quand on est en maison étrangère, & avec gens au-dessus de soi, il faut s'accommoder à leur humeur, & sur-tout ne témoigner aucune curiosité sur leurs affaires. Qu'ils

soient

soient gais, qu'ils soient tristes, il faut supposer qu'ils ont leurs raisons pour l'un ou pour l'autre, & s'en tenir-là.

Après que le souper fut fini, & que les valets le furent retirés, le Gentilhomme cessa d'être muët, & d'un ton de voix basse & sépulcrale il dit ces paroles en soupirant: *Heureux ceux qui naissent dans une condition obscure! Ils passent leur vie bien ou mal, sans s'embarasser de ce qu'on peut dire ou penser d'eux. Le pauvre Soldat, quand il a rempli son devoir, va se reposer sans aucun souci. J'en dis autant de l'Artisan, & de tout ce qu'il y a de gens de cette sorte, qui, après avoir fini leur journée, vont se coucher sans inquiétude. Mais il n'en va pas de même de ceux qui, par leur naissance ou leur fortune, se trouvent exposés aux yeux du Public, ayant autant de juges de leurs actions, qu'il y a de gens qui ont la vue attachée sur eux. En proie à leurs murmures, & victimes de leurs médisances & de leurs soupçons, tout est pris en mauvaise part. Ensuite, se tournant vers moi, j'ai souhaité, dit-il, Monsieur, de chercher quelque soulagement à ma juste douleur, par la confiance que je veux vous faire de ce qui en fait le triste sujet: non que j'aye faite d'amis dans le sein de qui je puisse répandre les sentimens de mon cœur; mais ce que j'ai à vous confier, est de telle nature, qu'on aime mieux en faire part à un étranger, qu'à des personnes qu'on voit tous les jours, & qu'on auroit ensuite pour témoins perpétuels de son malheur & de sa confusion. Aussi puis-je vous assurer qu'aucun de mes domestiques ne connoît le motif de mon affliction; & si vous les voyez si tristes & si abattus, leur tristesse ne vient que de celle où ils me voyent, sans qu'ils en sachent davantage.*

Je vous dirai donc, Monsieur, que je suis assez accommodé des Biens de la fortune pour vivre heureux, si le bonheur ne dépendoit que des richesses.

Mon inclination ne m'a jamais porté à fréquenter le Grand Monde, ni à entrer dans les Charges publiques. J'aime la solitude de la campagne, & j'y passe ma vie dans les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Un peu d'agriculture, un peu de jardinage, la pêche, la chasse, c'est à quoi j'ai employé fort agréablement plusieurs années, ayant d'ailleurs assez bonne table, & recevant avec plaisir les Etrangers qui me faisoient l'honneur de passer par chez moi. Les premières années de ma jeunesse se sont passées de la sorte, sans que je songeasse au mariage, que j'avois toujours regardé comme une charge trop pesante, & incompatible avec la maniere de vivre que j'avois prise, & où je trouvois tant de douceur. Mais, comme on ne peut éviter sa destinée, il arriva qu'un jour que j'allois à la chasse, avec un faucon sur le poing, mon cœur fut frappé soudainement de la vue d'un objet qui me laissa une impression si tendre & si vive, que rien n'a jamais pu l'effacer, & que rien ne le pourra jamais. Je passois proche des Fauxbourgs de Creme, lorsque je vis paroître, à la porte d'un jardin, un des plus beaux visages qui se soient peut-être jamais vus. Je voulus dans mon premier transport aller joindre la personne; mais elle rentra aussitôt dans le jardin, en fermant la porte sur elle. Enchanté au point que je l'étois de ce charmant objet, je n'eus point de patience que je ne fusse informé de sa condition, de son caractère, de son humeur, & de tout ce qui pouvoit la regarder. Après des perquisitions fort exactes, je sus que cette jeune personne n'étoit point mariée, qu'elle appartenoit à des gens de basse extraction, mais que d'ailleurs elle étoit d'une sagesse extrême. Je me flattai, malgré cette dernière circonstance, qu'à force de présens & de promesses, il ne seroit pas difficile d'en venir à bout & de la réduire. J'employai pour cela quelques femmes, que j'engageai à se rendre chez elle
pour

pour la tâter. Elles y allerent en carosse, sous prétexte de vouloir se promener dans le jardin ; mais elles eurent beau la tourner de toutes les manieres, & employer tout leur art pour la pressentir de loin, elle éluda toujours toutes leurs propositions, & se tint dans une réserve qui leur ôta toute espérance d'en rien obtenir. Malgré l'inutilité de cette tentative, comme ma passion ne me laissoit point de repos, je résolus d'aller tenter l'aventure en personne ; & parce que la vue d'un homme auroit pu effaroucher la jeune personne, j'engageai les mêmes personnes que j'y avois déjà envoyées, à m'y mener avec elles, déguisé en femme, ce qui me fut d'autant plus aisé, que je n'avois point encore de barbe, & que j'avois d'ailleurs une fleur de jeunesse qui laissoit peu de différence entre moi & les femmes qui m'accompagnoient. Cette visite acheva de me perdre ; car me voyant auprès d'elle sous ce déguisement, elle eut pour moi des manieres encore plus polies que pour les autres, & m'embrassa de nouveau par le charme des paroles obligantes qu'elle me dit, en me louant sur ma beauté, sur ma douceur, & en écartant avec adresse tout ce qui avoit l'air un peu trop libre. Je revins donc de cette visite plus charmé & plus enflammé qu'auparavant, & je fus si touché d'avoir trouvé tant de beauté avec tant de vertu dans un état si pauvre, tant d'esprit & d'enjouement avec tant de réserve, que cela, joint à mille autres perfections que je découvris en elle, me força enfin à recourir au dernier remede, & à l'épouser malgré l'inégalité de nos conditions. Je le fis, & je me retirai avec elle dans cette Terre, où nous avons vécu ensemble dans l'union la plus tendre & la plus parfaite, sans qu'il y ait eu de part ni d'autre un instant d'altération. Les jours que j'allois à la chasse, & que je revenois un peu tard, je la trouvois à mon retour, les yeux encore mouillés de larmes.

dans l'appréhension qu'il ne me fût arrivé quelque accident; desorte que son attachement & sa tendresse, dont elle me donnoit tous les jours de nouvelles marques, redoubloient de plus en plus mon affection. Six années que j'ai passé dans ce contentement, peuvent bien être enviées par tout ce qu'il y aura jamais d'époux. Enfin, Dieu a permis qu'un trait d'ingratitude qui ne pouvoit partir que d'un cœur bas & mal né, ait miné de fond en comble de si heureux commencemens.

Il y avoit dans ces Cantons un homme de peu de chose, mais qui ne laissoit pas d'avoir quelque forte d'esprit, & quelques talens qui servoient à couvrir beaucoup de mauvaises qualités. Il se mêloit un peu de Musique & de Poësie: il se prisoit beaucoup plus qu'on ne faisoit dans le lieu qu'il habitoit. Je l'attirai chez moi, pour me tenir compagnie dans la solitude où je vivois avant mon mariage: je l'habillai, je lui donnai ma table, & je le traitai avec tant de considération & d'égards, qu'il étoit aussi maître que moi dans ma maison. Avant & depuis mon mariage, lorsque j'allois à la chasse, il y venoit avec moi, monté sur un de mes chevaux; & quand il en étoit las, il s'en retournoit avant moi à la maison. Il n'en usa cependant ainsi que depuis que je fus marié, parce qu'alors il étoit en liberté, & avoit le loisir de causer avec ma femme. Cela pouvoit naturellement me donner quelque soupçon, mais le peu de mérite du personnage fit que je n'en pris aucune allarme: il étoit petit, malfait, avoit de vilains dents, des mains grossières; homme sans manieres, sans mœurs, & sans vérité. Quoique je fusse fort éloigné de prendre aucun ombrage d'un homme de ce caractère, je ne laisai pas cependant, plus par égard pour la bienséance, que pour aucune autre raison, de lui faire entendre qu'il me feroit plaisir de ne point quitter la

chasse.

chasse. Depuis ce temps-là il arriva que toutes les fois que j'étois allé à la chasse, il paroissoit la nuit suivante un Fantôme qui mettoit tous les chiens en rumeur, & jettoit l'effroi dans l'ame de tous mes domestiques. Je me levois aussitôt tout fatigué que j'étois, & je courois chercher le Fantôme dans le jardin, dont je ne revenois qu'après en avoir parcouru & examiné tous les coins & recoins. Or, toutes les fois que je sortois de ma chambre pour pareille expédition, ma femme ne manquoit pas de fermer la porte sur elle en dedans, & ne l'ouvroit à mon retour que lorsqu'elle reconnoissoit à ma voix que c'étoit moi; ce qu'elle faisoit, disoit-elle, par crainte du Fantôme. Cette apparition se renouvelloit plusieurs fois pendant quelques mois; ce qui me donna lieu de faire une remarque, qui étoit que, lorsque mon homme m'avoit quitté à la chasse, il n'y avoit point d'apparition la nuit suivante, & je ne pouvois m'imaginer ce que devenoit le Fantôme, jusqu'à ce qu'un jour étant revenu de la chasse, j'ordonnai à un de mes gens de se tenir la nuit suivante à la porte du jardin, & d'observer exactement la marche du Revenant. Après cette précaution, je m'enfermai dans ma chambre avec ma femme, bien curieux de voir si le Fantôme paroîtroit cette nuit comme les précédentes. J'étois dans l'attente, lorsque j'entendis aboyer les chiens, qui le faisoient avec plus de vacarme qu'à l'ordinaire; parce que le Fantôme qui avoit pris une taille gigantesque, touchoit aux fenêtres & presque jusqu'au toit. Je me levai aussitôt avec le plus de hâte que je pus, & j'allai droit au valet que j'avois mis au guet à la porte du jardin. Ne faites point de bruit, Monsieur, me dit-il dès qu'il m'aperçut; le Fantôme n'est rien autre chose que votre grand favori *Cornetto*, qui fait jouer cette machine, parce que, tandis que vous courez au jardin, il va tenir compagnie à Madame,

&

& vous deshonore. De dire comment & par où il entre, c'est ce que je ne fais point, à moins que quelque Démon ne s'en mêle. Ce que je fais, est que mon rapport est vrai, & qu'il y a déjà long-temps que je m'apperçois de tout ce manège. Je fus si outré & si transporté de fureur à ce discours, que saisissant ce malheureux au collet, je lui donnai trois ou quatre coups de poignard, en lui disant : *C'est afin que tu ne le dises point à d'autres, & pour t'apprendre à me le déclarer si tard.* Après l'avoir fait tomber mort à mes pieds, je l'entraînai dans un petit caveau qui étoit là proche. Ayant fermé la porte avec la grosse clef, & voulant cacher le désespoir où m'avoit jetté ce qu'on venoit de me révéler touchant la trahison qu'on me faisoit, je m'en retournai pas à pas pour me donner le temps de calmer mon trouble, & pour paroître moins ému en rentrant dans ma chambre. Dès que je fus à la porte, je fis entendre ma voix. Ma femme, qui se tenoit derrière fort effrayée, demandoit si ce n'étoit point le Fantôme, & ne m'ouvrit enfin que quand elle se fut bien assurée que c'étoit moi. Comme je ne pus pas si bien cacher mon émotion, qu'il n'en parût quelque nuance sur mon visage : Eh, mon Dieu ! dit-elle, Monsieur, qu'avez-vous ? Je vous trouve tout changé. Que maudit soit le Fantôme, & celui qui l'a inventé, pour vous causer tant de trouble, aussi-bien qu'à moi ! Je dissimulai le mieux qu'il me fut possible, en disant que ce n'étoit rien, & je me remis au lit avec elle. Comme elle n'oublia rien pour tâcher de dissiper mon trouble & pour me calmer, desorte que je me vis au point de ne savoir plus ce que je devois penser de mon malheur ou du sien, je reposai peu cette nuit, comme vous pouvez juger. Les tristes réflexions dont mon cœur étoit combattu, me réveillèrent à tout moment d'une manière cruelle. Je me levai enfin dès que le jour parut ;

parut ; & dissimulant le chagrin qui me dévorait, j'appellai d'un air délibéré, & *Cornelio*, & mes valets de chasse. Je sortis aux champs avec eux, & je ne pus rien faire de toute la journée, ni avec mes chiens, ni avec mes oiseaux ; ce que je pris à mauvais augure. Sur le soir, le traître *Cornelio*, feignant de se trouver mal, pour avoir un prétexte de retourner au logis, je l'y envoyai, en le chargeant de dire à ma femme qu'elle ne m'attendît pas cet-tenuit, parce que je voulois aller après un de mes oiseaux qui s'étoit égaré à trois lieues de-là, & que je comptois de le reprendre sur le matin. Mon homme s'en alla fort content de sa commission, & me laissa dans un grand embarras d'esprit sur le parti que j'avois à prendre.

Dès que je vis que la nuit approchoit, je me défis de mes gens, en les envoyant à la poursuite de l'oiseau que j'avois perdu. Quand il fut pleine nuit, je me rendis chez moi par une fausse porte du jardin dont j'avois pris la clef. Je m'en allai droit à la chambre de *Cornelio*, & l'ayant ouverte je trouvai qu'il n'y étoit pas : il y avoit seulement sur sa table un bougie allumée, que je pris, & passai dans une salle qui joignoit sa chambre, où je cherchai de tous côtés, pour voir s'il n'y paroîtroit point. Lorsque je fus au bout de cette salle qui rendoit dans une salle basse, au-dessus de laquelle étoit ma chambre & celle de ma femme, je remarquai une échelle appuyée contre la muraille, & qui terminoit à une ouverture dans le mur, de la grandeur du corps d'un homme, & qui étoit couverte d'un tableau du *Titien*, où étoit représenté l'adultère de *Vénus* avec *Mars*. Jusques-là je n'avois pu bien croire mon malheur. Je mis d'abord l'échelle à quartier, afin que mon perfide ne la trouvât pas quand il voudroit descendre. Je montai ensuite avec grand bruit à
ma

ma chambre, en criant d'une voix forte qu'on m'ouvrit la porte au plus vite. Ma femme en effet ne me tint pas long-temps dans l'impatience, puisqu'elle vint m'ouvrir presque dans l'instant. Alors, le traître *Cornelio* voulant se sauver, & croyant mettre les pieds sur l'échelle, tomba du haut de la chambre en bas, & se rompit les deux jambes à la jointure du genou. Je sortis, & refermant aussitôt la porte, je descendis en bas, pour aller recevoir celui que j'avois entendu tomber. Je trouvai mon homme qui se traînoit comme un taureau à qui on a coupé les jarrets. Ah! Traître, lui dis-je, ah! trop méconnoissant des biens que je t'ai faits! voilà ce que mérite ton ingratitude. A ces mots, je lui donnai plusieurs coups de dague, & je le pendis ensuite à l'échelle même dont il s'étoit servi pour me trahir. De-là, transporté de la même rage, je remontai pour en faire autant à ma femme; mais à sa vue seule le poignard me tomba des mains, & toutes les fois que j'ai voulu tenter la chose, il m'en est arrivé de même, sans que jamais j'aye eu la force de percer ce beau corps, dont le charme l'emporte sur tous mes ressentimens. A la fin je pris le parti de l'enfermer dans une espece de sépulcre avec le cadavre de son Amant, n'ayant pas la force de lui faire d'autre mal. Je lui liai les pieds & les mains; & après avoir arraché, en sa présence, le cœur à son Amant, je le plaçai entre eux deux, afin qu'elle eût toujours sous ses yeux ce cœur qu'elle avoit tant aimé. Je traînai encore dans le même lieu le corps du valet que j'avois poignardé, lui disant: *Voici le témoin de votre crime.* Je suis retourné plusieurs fois dans la résolution de la tuer, mais toujours en vain; jamais il ne m'a été possible d'exécuter ce que j'avois le plus fortement résolu. Il a donc fallu me déterminer à la miner peu à peu par la faim & la soif, ne lui don-

donnant chaque jour pour toute nourriture, qu'une demi livre de mauvais pain & un peu d'eau. Il y a aujourd'hui quinze jours qu'elle n'a vu la lumière, qu'elle n'a entendu une parole de moi, ni qu'elle ne m'en dit une seule, lorsque je vais lui porter moi-même ce misérable soutien de sa vie. Il n'y a que quinze jours, Monsieur; mais quinze jours qui me paroissent quinze mille années, qui me font mourir quinze mille fois chaque jour. Voilà, Monsieur, quel est le déplorable état qui me feroit souhaiter d'être d'une condition qui ne me rendît point comptable de mes actions aux yeux du Public, & qui me laissât la liberté de m'enfuir dans un désert où je n'entendisse jamais parler de qui que ce soit; & puisque j'ai tant fait que de m'ouvrir à vous, & de vous déclarer ce qui n'étoit point encore sorti de ma bouche, je suis bien-aise que vous voyiez de vos yeux cet objet fatal qui a blessé si indignement les miens, & avec qui je ne puis plus espérer de vivre. A peine m'eut-il fait cette proposition, qu'il prit en main un flambeau, en me priant de le suivre. Après avoir traversé ensemble un petit jardin, il ouvrit la porte de ce triste lieu, dépositaire de tous ses malheurs. Je fus saisi d'abord à la vue du plus affreux spectacle qu'on pût envisager. D'un côté, un cadavre étendu à terre, & criblé de coups de poignard; de l'autre un second cadavre mis en pieces: le côté étoit tout ouvert, & le cœur qu'on en avoit tiré, étoit posé sur une planche, & sous les yeux d'un des plus beaux visages que la Nature ait jamais pu former. Et comme si ce spectacle n'eût pas été assez touchant par lui-même, il arriva que, lorsque la porte fut ouverte, des chiens de la maison qui nous avoient suivis, coururent à leur infortunée Maîtresse, lui léchant tendrement les mains & le visage. Ils lui firent tant de caresses, que je ne pus pour lors retenir

mes

mes larmes. Le mari lui-même en fut ému jusqu'au fond des entrailles.

Je saisis ce moment où je le vis attendri, & profitant de sa disposition: Jusqu'ici, lui dis-je, je vous ai écouté, Monsieur, sans vous interrompre, & sans rien répondre à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier. Je l'ai fait autant, parce que je ne vous jugeois pas en état de m'entendre, que parce que j'attendois qu'il vous plût de me permettre de parler. Eh bien, Monsieur, reprit-il, vous le pouvez, & je suis prêt de me prêter à tout ce que vous jugerez à propos de me dire. Rassuré par ces paroles, & par l'effet que je m'apercevois que la tendresse ranimée avoit fait dans son cœur, je perdis toute crainte, & lui parlai en ces termes. *Vous m'avez avoué, Monsieur, que le premier trait de l'amour que vous ressentîtes pour votre épouse, dès que vous la vîtes, fut sur vous une impression que rien n'a jamais pu effacer depuis, & que rien n'effacera jamais. Je n'entre point ici dans le fonds de cette déplorable aventure. Que vos soupçons soient justes ou non, il est toujours sûr, & vous me l'avez avoué vous-même, qu'à la réserve de ces deux malheureux que voilà étendus, & qui sont hors d'état de révéler l'affaire, personne au monde n'en a connoissance. Vous n'ignorez pas que l'honneur ou le deshonneur ne consiste point dans ce que nous savons par nous-mêmes, mais dans ce que les autres en savent; qu'autrement il faudroit que la plupart des hommes s'allaient cacher au bout du Monde, en renonçant à toute société. La mort de ces deux hommes vous répond d'un silence éternel sur ce malheureux événement. Voilà votre épouse encore pleine de vie, peut-être est-elle innocente; & tous les vains efforts que vous avez tenté pour lui percer le sein, sans pouvoir vous y résoudre, me paroissent une sorte de préjugé en sa faveur. Je ne vous alléguerai point d'autres raisons; mais faites seule-*
ment

ment attention à la tendre pitié de ces pauvres chiens que vous voyez autour d'elle , attachés à la carrosser & à la flatter.

Avant que le mari pût répondre une parole , la femme le prévint ; & faisant sortir avec peine , comme du fond d'un tombeau , une voix lugubre : Non , Monsieur , me dit-elle , ne vous employez point ici inutilement , je ne veux plus vivre ; & pour tous les biens qui sont sous le Soleil , je ne pourrois une résoudre à jouir de sa lumière. Mais , comme un événement aussi étrange que celui-ci ne sortira pas aisément de votre mémoire , & que vous pourrez la raconter à d'autres , je suis bien-aise que vous soyez instruit de la vérité , afin que d'un côté vous n'accusiez point mon mari de cruauté , & que de l'autre vous ne me chargiez pas d'une infamie que je n'ai pas méritée.

Ces deux hommes que vous voyez ici sans vie , ont mérité tous deux la mort qu'ils ont reçue ; l'un , pour avoir faussement rapporté des choses qu'il n'a , ni vues , ni pu voir ; & l'autre , non pour le mal qu'il a fait , mais pour celui qu'il a voulu faire , en trahissant , par l'ingratitude la plus noire mon époux son bienfaiteur , qui l'avoit comblé de ses bontés. Je ne disconviendrai pas que ce malheureux ne soit venu quelquefois m'entretenir en l'absence de mon époux ; mais , comme il ne s'est jamais émancipé à me déclarer la moindre chose dont la vertu la plus sévère pût s'offenser , je n'ai eu garde d'en prendre d'allarmes. Il est vrai que la nuit qu'est arrivé notre commun désastre , je le vis pour la première fois , avec effroi ; sortir de derrière un tableau , sans savoir par où il avoit pu entrer dans ma chambre. Je n'eus que le temps de lui demander , dans l'extrême surprise où j'étois , ce qu'il venoit faire à telle heure. J'allois appeler du se-

secours, lorsque la voix de mon époux se fit entendre dans ce moment. Puisqu'il vous a amené, Monsieur, lui-même ici, il peut, s'il ne l'a déjà fait, vous mettre au fait de tout le reste. Je lui laisse à juger si la conduite que j'ai tenue depuis plus de six ans que j'ai l'honneur d'être sa femme, peut autoriser des soupçons de cette nature; & supposé que j'eusse été assez malheureuse pour vouloir me deshonorer, en trahissant un époux, à qui, pour toutes les couronnes du monde, je ne voudrois pas devenir infidèle, je demande à lui-même, s'il me croit assez dépourvue de bon-sens & de jugement, pour employer des artifices aussi grossiers que ceux qui ont été mis en usage, pour commettre le crime qu'il m'impute, & si même, dans l'intelligence ou le commerce dans lequel on présume que je vivois avec ce misérable, il en eût été besoin? Il est inutile de vouloir me justifier davantage. Voilà donc, Monsieur, tout ce que j'alléguerai contre les présomptions violentes qui ont d'abord saisi mon époux, & qui justifient en quelque sorte le traitement qu'il m'a fait. Après cela, Monsieur, j'ose vous conjurer par ces sentimens de compassion que vous inspire l'état où vous me voyez, & par la sincérité avec laquelle je vous ai parlé, de vouloir bien vous employer auprès de mon Époux & mon Seigneur, & de vouloir bien obtenir de lui qu'il termine ma vie au plutôt, qu'il abrège cette mort qu'il me fait endurer, afin que je puisse aller présenter à Dieu ce martyr que j'ai souffert en sa présence.

C'est ainsi que s'expliqua cette infortunée Beauté. Les larmes que son époux laissa couler durant ce discours, & qui augmentoient à mesure qu'elle parloit, ne me laisserent pas lieu de douter qu'il ne fût vivement touché de tout ce qu'elle avoit dit, & de tout ce qu'il avoit fait. Je me tournai donc

vers

vers lui , en reprenant la parole : Eh bien , Monsieur , que vous semble de tout ceci ? A quoi il me répondit d'une voix entrecoupée de sanglots : *La même liberté que je vous avois laissée pour me dire tout ce qu'il vous plairoit , je vous la laisse encore pour faire tout ce que vous croirez de mieux pour moi.* A peine eut-il prononcé ces paroles , que je coupai avec mon poignard les liens de cette pauvre *Andromède* , qui se trouva si affoiblie , que n'ayant plus de soutien elle tomba entre mes bras , & se laissa aller par terre où elle s'assit , comme pour reprendre ses forces abattues , après le long supplice qu'elle avoit souffert. Le mari pénétré de l'état douloureux où il l'avoit réduite , & pour lors aussi prévenu de son innocence qu'il l'avoit été auparavant de sa faute , se jeta à ses genoux tout baigné de larmes , & lui baissant tendrement les mains & les pieds , la conjuroit de lui pardonner son injustice & sa barbarie ; mais il prit à cette pauvre femme une foiblesse qui l'empêcha de répondre , & la foiblesse fut telle que je la crus quelque temps morte. Le mari pour lors se collant à sa bouche , manqua d'expirer lui-même de douleur. Il fit cependant un effort sur lui-même , & se détachant de cet objet plus aimé que jamais , il courut lui chercher du secours. Il lui fit prendre quelques liqueurs qui eurent un si prompt effet , que le visage de sa chère & innocente épouse reprit une couleur vermeille. Ayant ouvert pour lors les plus beaux yeux du monde , elle les tourna languissamment vers son mari : *Helas , Monsieur , pourquoi me rappelez-vous à cette misérable vie ?* C'est pour sauver la mienne qui dépend de la vôtre , répondit l'époux ; & sans de plus longs discours , l'ayant prise entre nos bras , nous la transportâmes de ce lieu funeste dans son appartement , où à force de soins & de remèdes confortatifs , nous la tirâmes du moins du péril prochain où elle avoit paru être pendant son éva-

nous-

nouissement, & nous la vîmes en état de se rétablir peu à peu. Tout ceci se passa sans qu'aucun domestique s'aperçût de rien. Le lendemain je voulus prendre congé pour continuer mon voyage; mais l'un & l'autre me firent tant d'instances pour m'arrêter, & d'une manière si pressante, qu'il me fallut condescendre à leur volonté. Je restai encore trois semaines avec eux, pendant lesquelles l'embonpoint revint à la femme, la joie au mari, la parole aux domestiques, & la parure aux jardins; après quoi je continuai mon chemin, sans rencontre ni bonne ni mauvaise aventure.



EPI TRE

AUX DIEUX

PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse Asiatique
Des Alcoves & des Lambris,
Soyez les seuls dépositaires
De mes Vers sérieux, ou fous;
Que mes Ouvrages solitaires,
Se déroband aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendrait à la Terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes.

Souffle de nouveau ses glaçons,
 Et ravage dans les campagnes
 Les prémices de nos moissons.
 Rentrons dans notre solitude,
 Puisque l'Équinoxe déchainé
 Menace Zéphire étonné
 D'une nouvelle servitude;
 Rentrons, & qu'une douce étude
 Dérive mon front sérieux.
 Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
 Ecartez ce qu'elle a de rude,
 Et que les vents séditieux
 N'emportent que l'inquiétude,
 Et laissent la paix en ces lieux.
 Enfin je vous revois, mes Larcs,
 Sous ce foyer étincelant
 A la rigueur des vents barbares
 Opposer un chêne brûlant.
 Je suis enfin dans le silence,
 Mon esprit libre de ses fers
 Se promène avec nonchalance
 Sur les erreurs de l'Univers.
 Rien ne m'agrite, rien ne m'offense.
 Cœurs vicieux, esprits pervers,
 Vils Esclaves de l'opulence,
 Je vous condamne sans vengeance:
 Cœurs éprouvés par les revers,
 Et soutenus par l'innocence,
 Ma main sans espoir vous encense;
 Mes yeux sur le mérite ouverts
 Se ferment sur la récompense.
 Sans sortir de mon indolence,

Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme Science ;
Je vois que la sombre Ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaisirs divers!
Mes Dieux sont les Rois que je fers,
Ma Maîtresse est l'Indépendance,
Et mon Étude l'Inconstance.
O toi, qui dans le sein des Mers
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence
Et cette molle négligence
Dont tu fais embellir tes airs!
Amant de la simple Nature,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que sûre
Néglige les loix du compas,
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime,
Le souris de la volupté?
Inspirez-moi, Divins Pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux,
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes Rivaux.

Et que mes Chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une Sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs;
Que toujours ma Muse fertile
Imite, en variant son stile,
Le vol inconstant des Zéphirs;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau vole à mon secours,
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la Lyre,
Et le Lut badin des Amours:
Soutien-moi, prête-moi tes ailes,
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'Astre qui parcourt les Cieux,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes Ouvrages:
L'Esprit de l'Etre Créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur;
Mais ne croi pas que vil Flateur
Je deshonne mes suffrages
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le savez, Dieux domestiques,
Mon stile n'est point infecté
Par le fiel amer des Critiques,
Ni par le nectar apprêté

Des longs & froids panégyriques.
 Sous les yeux de la Vérité,
 J'adresse au Prince des Lyriques
 Cet éloge que m'ont dicté
 Le goût, l'estime, & l'équité.
 Rousseau, conduit par Polymnie,
 Fit passer dans nos Vers François
 Ces sons nombreux, cette harmonie,
 Qui donne la vie & la voix
 Aux airs qu'enfante le génie.
 Lui seul, avec sévérité,
 Sous les contraintes de la rime,
 Fit naître l'ordre & la clarté;
 Et par le concours unanime
 D'une heureuse fécondité
 Unie aux travaux de la lime,
 Sa Muse avec rapidité
 S'élevant jusques au sublime
 Volâ vers l'Immortalité.
 Que la Renommée & l'Histoire
 Gravent à jamais sur l'airain;
 Cet hymne digne de mémoire,
 Où Rousseau, la flamme à la main,
 Chasse du Temple de la Gloire
 Les Destructeurs du Genre humain,
 Et sous les yeux de la Victoire
 Ebranle leur Trône incertain.
 Tels sont les accens de sa Lyre.
 Mais quel feu, quels nouveaux attrails,
 Lorsque Bacchus & la Satyre,
 Dans un vin pétillant & frais
 Trempent la pointe de ses traits!

En vain, de sa gloire ennemie,
La Haine répand en tout lieu,
Que sa Muse enfin avilie
N'est plus cette Muse chérie
De Duffé, La Fare, & Chaullieu :
Malgré les arrêts de l'Envie,
S'il revenoit dans sa patrie,
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans :
Les graces qui font leur partage,
Les sauvent des rides du tems.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Répons-moi, célèbre V***,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère,
Qui marquoit tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légère
Peignoit la joye enfant des Ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize Tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors, la sublime Eloquence
Te pénétoit de ses chaleurs :
Les graces & la véhémence

Se marioient dans tes couleurs;
 Et par une heureuse inconstance,
 De ton esprit en abondance
 Sortoient des foudres & des fleurs.
 Mais cette chaleur éclairée
 Qui se répandoit sur tes Vers,
 Par tes grands travaux modérée,
 Semble enfin s'être évaporée
 Comme un nuage dans les airs,
 Tandis que ma Muse volage,
 Par un aimable égarement,
 S'arrête où le plaisir l'engage,
 Et donne tout au sentiment;
 L'ombre descend, le jour s'efface,
 Le char du Soleil qui s'enfuit,
 Se joue en vain sur la surface
 De l'onde qui le reproduit.
 L'heure impatience le suit,
 Vole, le presse, & dans sa place
 Fait succéder l'obscur nuit.
 Que dans ma retraite éclairée
 Par la présence & le concours
 Des Dieux enfans de Cythérée,
 Les plaisirs exilés des Cours,
 Du vin de cette urne sacrée
 S'enivrent avec les Amours!
 Que mon toit soit impénétrable
 Aux craintes, aux remords vengeurs;
 Et qu'un repos inaltérable,
 Dans cet azyle favorable,
 Endorme les soucis rongeurs!
 Sur ces demeures solitaires

416 ÉPITRE AUX DIEUX PE'NATES.

Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déjà Morphée au teint vermeil,
Abaisse ses ailes légères,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puisse-je après deux nuits entieres
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du Temple brillant du Soleil !
Vous, dont la main m'est toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'Enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un Amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux;
Alors, d'une offrande éternelle
Flattez cet Enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.



L' A M O U R

PUNI ET JUSTIFIÉ.

Loin de ces Prisons redoutables,
Où Pluton aux Ombres coupables
Fait sentir son juste courroux,
Il est dans les Enfers des azyles plus doux.
Des Myrthes toujours verts y forment des ombrages,
Qui n'ont rien de l'horreur de l'éternelle nuit :
Des Fleuves y coulent sans bruit :
Des Pavots languissans couronnent leurs rivages.
On voit parmi les fleurs qui parent ce séjour,
Hyacinthe, Narcisse, & tant d'autres encore,
Qui, mortels autrefois, de l'Empire d'Amour
Ont passé dans celui de Flore.
Ces Beautés dont les noms fameux
Remplissent la Fable & l'Histoire,
Malgré l'eau du Léthé conservent la mémoire
De leurs malheurs & de leurs feux.
L'Ambitieuse imprudente
Qui voulut voir Jupiter
Armé de la foudre tonnante,
Rappelle ce plaisir qui lui coûta si cher.
La Maitresse de Céphale,
Plaignant toujours son Vainqueur,
Chérit la fleche fatale,
Dont il lui perça le cœur.

Héro d'une main tremblante
Tient la lampe étincelante
Qui lui sertit seulement
A voir périr son Amant.

Ariane roule en colere

Ce fil, triste instrument d'un perfide attentat:
Infortunée, hélas! d'avoir trahi son Pere
Pour ne rendre heureux qu'un Ingrat.
Phedre interdite & confuse,
Baigne trop tard de ses pleurs
L'Ecrit où sa main accuse
Ses criminelles ardeurs.

Moins coupables cent fois, & plus à plaindre qu'elle,
Et Didon & Thisbé vont se frapper le sein:
D'un perfide ennemi l'une a le fer en main,
L'autre celui d'un Amant trop fidelle.
De leurs douleurs l'Amour voulut être témoin;
Car dans nos maux le Traître admire son ouvrage.
Il cachoit son carquois, son flambeau, d'un nuage.
Vaine adresse! inutile soin!

Le voilà découvert. La Cohorte rebelle

Le menace. Il veut fuir.

Il ne bat que d'une aile.

Il tombe. On le saisit. Il verse en vain des pleurs.
Attaché sur un Myrthe, une fureur nouvelle
Lui va de mille morts présenter les horreurs.
Tendre Amour! de ton sein l'une approche l'épée
Par qui sa trame fut coupée:

L'autre offre à tes regards les débris enflammés
Du bucher où ses jours ont été consumés.

Myr-

Myrrha, de qui les Dieux ont endurci les larmes,
 Et fait pour t'accabler de redoutables armes,
 Tes cris ont attiré ta Mere dans ces lieux.
 Vient-elle à ton secours? Non. Que l'Audacieux,
 Dit Vénus, éprouve ma rage.
 Des filets de Vulcain, des ris malins des Dieux,
 Je n'ai pas oublié l'outrage.
 Un buisson épineux offre aux yeux de Cypris
 De longs bouquets de roses
 De leurs boutons à peine éclosés.
 Elle en arme sa main; elle approche son Fils.
 Arrêtez, Déesse irritée,
 S'écrie avec transport la Troupe épouvantée;
 Lorsque nous respirions le jour,
 Le Sort fit nos malheurs, ce n'étoit pas l'Amour.



O D E.

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR.

Cruelle Mere des Amours!
 Toi, que j'ai si long-temps servie,
 Cesse enfin d'agiter ma vie,
 Et laisse en paix mes derniers jours,
 Ta tyrannie & tes caprices
 Font payer trop cher tes délices;
 C'est trop gémir dans ta prison:
 Brise les fers qui m'y retiennent,
 Et permets que mes vœux obtiennent,
 Les fruits tardifs de ma raison.

Déjà m'échappe le bel âge
 Qui convient à tes Favis,
 Et des ans le sensible outrage
 Me va donner des cheveux gris.
 Si pour moi le dessein de plaire
 Devient un espoir téméraire,
 Que puis-je encore désirer ?
 Quelle erreur de remplir mon ame
 D'une vive & constante flame.
 Que je ne saurois inspirer !

Quand on fait unir & confondre
 En deux cœurs mêmes sentimens,
 Et que les yeux de deux Amans
 Savent s'entendre & se répondre;
 Quand on se livre tout le jour
 Aux soins d'un mutuel amour;
 De quels transports l'ame est ravie
 Dans ces momens délicieux,
 Un mortel porte-t-il envie
 A la félicité des Dieux ?

Mais l'amorce de tes promesses
 N'eut que trop l'art de m'éblouir
 Réserve toutes tes caresses
 A l'heureux âge d'en jouir.
 Serre de la plus forte chaîne
 L'ardent Cléon, la jeune Ismène;
 Vole où t'appellent leurs plaisirs;
 Fai-les mourir, fai-les revivre;
 Et que ta faveur les enivre
 D'un torrent d'amoureux plaisirs.

Pour moi, dans un champêtre azyle,
Où l'Arrou de ses claires eaux
Baigne le pied de nos côtaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un esprit détaché
Des biens que le Courtisan brigue;
Sur moi le Pere du repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Versera ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prez les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs,
Que verse la naissante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérêts
Dorés par la blonde Cérés;
Dans leur temps, les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers;
Et mes vignobles en Automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais, quel trouble & quelles allarmes
Viennent me saisir malgré moi?
Pourquoi, Céphise, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon sein je les sens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah, Vénus! ton Fils est vainqueur.
Oui, Céphise, je brûle encore;
Tu régnes toujours sur mon cœur.

Quel-

422 L'ART DE SOUMETTRE LES COEURS.

Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports.
Charmes secrets, divins trésors,
N'êtes-vous alors qu'un mensonge?
Une autre fois, avec dédain,
Tu te dérobes sous ma main :
J'embrasse une ombre fugitive ;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du sommeil.



L'ART DE SOUMETTRE
LES COEURS.

Profitez, riante Jeunesse,
Du temps de faire votre cour :
Dépêchez-vous, l'heure vous presse,
Le temps qui fuit, est sans retour.
Il n'est qu'un Printemps dans l'année :
La nuit fuit de près le matin ;
Et Flore, dans une journée,
Des Roses dont elle est ornée,
Commence & finit le destin.

C'est en vain que le Berger chante ;
Que sa flûte rend de doux sons ;
Qu'il veut de l'objet qui l'enchanté,
Fléchir le cœur par ses chansons.

Cher-

L'AMOUR SECONDE' PAR LE CAPRICE. 423

Chantez pour vaincre une Volage,

Berger,; vous chanterez en vain,

Pressez, pressez un Cœur sauvage :

L'Amant chantant trace l'ouvrage;

L'Amant pressant le met à fin.



L'AMOUR SECONDE'

PAR LE CAPRICE.

F A B L E.

UN Chroniqueur dit, que jadis les Belles
N'étoient qu'orgueil, que mépris, que rigueur,
Or maintenant plus douces sont les mœurs.

Lors il falloit des ardeurs éternelles

Pour les toucher; toutes étoient cruelles.

Si qu'une IRIS n'auroit à son Amant.

Osé donner un baiser seulement,

Sans un arrêt de la Cour de CITHÈRE.

Voyez combien AMOUR avoit à faire!

Qu'arriva-t-il? Droit au Ciel il vola.

„ Pere des Dieux, *dit-il*, tenez, voilà

„ Mon arc, mes traits; trop rude est l'exercice :

„ Je ne puis seul les Amans gouverner.”

A ce propos, JUPIN de lui donner

Un Lieutenant. Qui fut-ce? Le CAPRICE,

Dont

424 · PORTRAIT DE L'AMOUR.
Dont bien nous prit. Le Sexe, dès ce jour,
Perdit fierté, scrupule, humeur sévère.
Il n'est Amant si peu digne de plaire,
Qui n'ait pour soi le CAPRICE ou L'AMOUR.



· PORTRAIT DE L'AMOUR.

CERTAIN Enfant qu'avec crainte on crainte,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris;
Mais bien souvent suivi par la tristesse,
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, Fils craintif de l'Estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desseins,
Que la vertu soutient, que la candeur anime.
Qui résiste aux rigueurs, & croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux.
C'est le seul Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.



LE COURTISAN

DETROMPE

DU

MONDE.

N'Espérons plus, mon Ame, aux promesses du
Monde ;

Sa lumiere est un verre , & sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités , laissons-nous de les suivre.
C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut almer.

En vain , pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le temps de nos
vies ,

A souffrir des mépris & plier les genoux.
Ce qu'ils peuvent , n'est rien : ils sont , comme nous
sommes ,
Véritablement hommes ,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit , ce n'est plus que poussière,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont

426 **LE COURTISAN DE 'TROMPE', &c.**
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hau-
taines
Font encore les vaines ,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de
Flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur Fortune
Faisoit leurs Serviteurs.

F I N.





920891







